
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01670802 6

LIOTHÈQUE INTERNATIONALE DE CRITIQUE

RELIGION ET PHILOSOPHIE

HOUSTON-STEWART CHAMBERLAIN

LE PLUS RÉCENT PHILOSOPHE

DU

PANGERMANISME MYSTIQUE

PAR

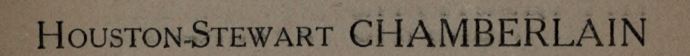
ERNEST SEILLIÈRE

DE INSTITUT

IMPÉRIALISME ET MYSTICISME — TENTATIVES THÉATRALES — LES SOURCES DU CHAMBERLAÏNISME — LA RACE ET SES TROIS INCARNATIONS PRÉSENTES EN EUROPE — LES CAPACITÉS RELIGIEUSES DES TROIS RACES EUROPÉENNES — LE CHRISTIANISME GERMANIQUE.

LA, RENAISSANCE DU LIVRE

78, Boulevard Saint-Michel, PARIS



Houston-Stewart CHAMBERLAIN

DU MÊME AUTEUR

Introduction à la Philosophie de l'Impérialisme. In-18, 1911 (Félix Alcan, éditeur)........................... 1 vol.

Mysticisme et Domination. In-18, 1913 (Félix Alcan, éditeur).. 1 vol.

L'Avenir de la Philosophie Bergsonienne. In-8, 1917 (Félix Alcan, éditeur) .... 1 vol.

Étude sur Ferdinand Lassalle, fondateur du Parti Socialiste Allemand (Couronné par l'Académie française : prix Marcelin Guérin, 1898). In-8, 1897 (Plon-Nourrit, éditeur). 1 vol.

Littérature et Morale dans le Parti Socialiste Allemand. In-16, 1898 (Plon-Nourrit, éditeur).................... 1 vol.

La Philosophie de l'Impérialisme (Plon-Nourrit, éditeur).

I. — *Le Comte de Gobineau et l'Aryanisme historique.* In-8, 1903.............................. 1 vol.

II. — *Apollon ou Dionysos ?* (Étude sur Nietzsche). In-8, 1905.................................... 1 vol.

III. — *L'Impérialisme démocratique.* In-8, 1907..... 1 vol.

IV. — *Le Mal romantique.* In-8, 1908 (Couronné par l'Académie française : prix Marcelin Guérin, 1908).................................... 1 vol.

Une Tragédie d'Amour au Temps du Romantisme. In-16, 1909 (Plon-Nourrit, éditeur)........................... 1 vol.

Les Mystiques du Néoromantisme (**Karl Marx, Tolstoï, les Pangermanistes**). In-16, 1910 (Plon-Nourrit, éditeur).. 1 vol.

Le Romantisme des Réalistes (Gustave Flaubert). In-16, 1914 (Plon-Nourrit, éditeur)........................ 1 vol.

Barbey d'Aurevilly. In-16, 1910 (Bloud, éditeur)........ 1 vol.

Schopenhauer (*Collection des Grands Écrivains Étrangers*). In-18, 1912 (Bloud, éditeur).......................... 1 vol.

Un Artisan d'énergie française. Pierre de Coubertin. In-16, 1917 (Henri Didier, éditeur)......................... 1 vol.

ERNEST SEILLIÈRE

MEMBRE DE L'INSTITUT

HOUSTON-STEWART CHAMBERLAIN

Le plus récent philosophe du Pangermanisme mystique



PARIS

LA RENAISSANCE DU LIVRE

78, Boulevard Saint-Michel, 78


LIBRARY
SEP 19 1962
UNIVERSITY OF TORONTO

Houston-Stewart CHAMBERLAIN

Le plus récent philosophe du Pangermanisme mystique

INTRODUCTION

IMPÉRIALISME ET MYSTICISME

Le spectacle de notre temps et la méditation de l'histoire nous ont amené insensiblement à des convictions psychologiques et morales que nous avons plus d'une fois résumées en quelques brèves définitions qui nous paraissent indispensables à l'intelligence de notre pensée critique.

Cette impulsion profonde de la nature humaine que la psychologie chrétienne a si bien discernée de tout temps, que Saint-Cyran appelait l'*Esprit de principauté*, Hobbes, le désir du pouvoir, Nietzsche, la volonté de puissance, et à laquelle nous avons nous-même appliqué le nom d'*impérialisme* — en nous servant d'un mot dont le spectacle des événements contemporains vient utilement éclairer le sens — nous paraît primordiale et sans cesse active dans l'être vivant (peut-être même dans la matière que nous nommons inerte faute d'en discerner les forces intimes). L'impérialisme vital n'est guère autre chose en effet qu'un corollaire de l'instinct de conservation qui a été constaté de tout temps dans la nature, ce dernier instinct se voyant bientôt averti par l'expérience de ce fait que toute acquisition de puissance sur les êtres ou sur les choses augmente les chances de survie pour celui qui se trouve revêtu de cette puissance. Il y trouve

des moyens nouveaux d'offensive et de défensive, ou enfin, des lignes de retraite en cas de défaite partielle dans la lutte vitale. Or être, c'est lutter et persister dans l'être ou vivre, c'est vaincre ; les groupes humains, de même que les individus, subissent donc nécessairement l'impulsion de quelque impérialisme, plus ou moins rationnel en ses anticipations d'avenir.

La propension *mystique* distingue la mentalité humaine des mentalités animales (qui en présentent peut-être quelques germes) ; sa racine semble plonger dans notre psychisme subconscient et s'y marier aux phénomènes provoqués par la narcose et par la névrose. L'extase en est une manifestation caractéristique, mais l'extase proprement dite est susceptible d'atténuations ou dégradations de toutes sortes, inspiration, exaltation, enthousiasme, etc. Les modes mystiques de la pensée ont été vraisemblablement les premières manifestations d'une activité psychique originale dans le sein de l'humanité primitive ; c'est une étude malheureusement peu avancée que celle de la détermination de leur rôle dans l'évolution progressive du genre humain et aussi du rôle qui doit leur rester dévolu, en présence du développement chaque jour plus intense de l'expérience *consciente* dans l'humanité supérieure.

Les phénomènes subconscients du *mysticisme*, c'est là un fait d'expérience historique, laissent s'épanouir sans contrôle l'impérialisme essentiel de l'être et inspirent donc presque nécessairement à l'esprit qui en devient le théâtre la conviction qu'il jouit de l'*alliance* défensive, ou au besoin offensive de quelque dieu, prêt à l'appuyer au cours de la lutte vitale. Ces phénomènes, apportant la foi dans une augmentation de puissance née de ce surhumain appui, conduisent à ce qu'on peut appeler un impérialisme extra-rationnel, ou supra-rationnel (métaphysique) en tout cas, *irrationnel*.

En Europe, le mysticisme chrétien, héritier de l'expérience rationnelle des grands peuples méditerranéens antiques et du stoïcisme qui résumait cette expérience,

a été longtemps maintenu par ces puissantes organisations gouvernementales qu'on nomme les Eglises dans une voie suffisamment rationnelle et il a porté des fruits moraux ou sociaux excellents. A dater du XVIe siècle, ce mysticisme a pris plus d'indépendance en raison de l'usure nerveuse qui est le résultat de la civilisation intensive de notre âge et qui exagère l'autorité des impulsions subconscientes dans le psychisme humain. Au XVIIIe siècle, sous l'impulsion de Jean-Jacques Rousseau principalement, est née une hérésie mystique chrétienne qui s'est entièrement dégagée des cadres ecclésiastiques. Le rousseauisme a depuis lors grandement influencé la pensée européenne sous le nom de romantisme et les cinq générations qui se sont succédées depuis la prédication du prophète genevois, ont sans cesse exagéré le caractère émotif de sa doctrine. Le fond de cette doctrine c'est l'affirmation de la *bonté naturelle* de l'homme (surtout de l'homme primitif et du plébéien moderne), formule ingénieuse et séduisante pour affirmer l'*alliance* native d'un groupe humain avec une divinité paternelle qui lui promet le bonheur social.

Le mysticisme *romantique* s'est coloré diversement selon les groupes sociaux qui ont accepté d'en appuyer leur impérialisme vital. Nous avons, pour notre part, distingué et analysé un romantisme esthétique, un romantisme passionnel, enfin un romantisme social ou démocratique.

Le *socialisme* contemporain — en raison de la forme émotive et sentimentale qu'il a revêtu le plus souvent, jusque chez ceux de ses théoriciens dont les prétentions ont été les plus rationnelles ou les plus « scientifiques » même, — se confond à nos yeux avec cette dernière ramification *sociale* du mysticisme romantique. Il se rectifie lentement sous la pression de l'expérience et l'on peut prévoir la constitution d'un socialisme plus rationnel qui sera viable.

Tous les mysticismes, fournissant la conviction d'une surhumaine alliance, sont des toniques très-efficaces de l'action et ce ressort s'est montré jusqu'ici à peu près

indispensable pour mettre en jeu l'activité humaine dans ses grandes manifestations historiques. Le mysticisme rousseauiste ou romantisme a rempli, comme ses prédécesseurs, cet office de stimulant efficace. Vicié toutefois par sa psychologie imprudente, celle de la bonté naturelle, il a conduit à bien des désordres, préparé bien des destructions regrettables qui se continuent sous nos yeux, dilapidé une partie du capital moral accumulé par des âges plus prudemment rationnels. Il convient donc de rallier aujourd'hui les clairvoyances et les bonnes volontés autour d'un mysticisme autant que possible dégagé de ses origines magiques et fétichistes, aussi *rationnel* en un mot que le comporte l'expérience dès à présent conquise, la raison humaine étant définie comme l'accumulation biohéréditaire, traditionnelle et individuelle des *expériences*, principalement des expériences sociales de l'espèce humaine.

Si nous appliquons ces principes au cas de l'Allemagne moderne, nous constaterons que depuis son réveil national vers la fin du XVIIe siècle, après que les plaies de la guerre de Trente ans commencèrent à se fermer pour elle, ses ambitions n'ont cessé de s'affirmer et aussi de se façonner, par l'organe de ses esprits directeurs, un mysticisme adapté à leur mesure. Leibniz en fut le premier artisan ; puis Lessing, Herder, Gœthe parfois, prêtèrent leur collaboration à ce mysticisme germaniste qui n'était pas encore très nettement pangermaniste. Des conquêtes napoléoniennes au delà du Rhin et de la réaction qu'elles suscitèrent date une première exaspération de ce mysticisme de race dans les discours de Fichte à la nation allemande. Peu après se produisit l'intervention de Hegel qui a le premier dessiné nettement une philosophie toute germaniste de l'histoire. Les hégéliens de gauche tels que Léo, Dalhmann, Gervinus donnèrent quelque popularité aux vues plutôt abstruses de leur maître : le dernier de ces savants professa nettement à dater de 1830 que la race germanique, héritière légitime de l'hellénisme en Europe, a doté le monde moderne de la seule littérature

qui soit comparable à celle des grands peuples antiques et que le christianisme ne vaut que pour avoir été pénétré de l'esprit des races du Nord au cours du moyen âge.

Avant 1860, on n'avait guère en France que des sourires pour de semblables rêveries : on les excusait avec une condescendance indulgente, en songeant aux échecs répétés de cette nation présomptueuse sur le terrain des faits. On n'y voyait qu'une sorte de narcotisme philosophique, très convenable à des caractères mal taillés pour l'action, qui s'efforçaient d'oublier à tout prix leurs réalités misérables. On espérait que l'Allemagne, une fois assurée de ces libertés constitutionnelles qu'elle venait de laisser échapper en 1848, une fois dotée de sa part légitime d'influence dans le concert européen, écarterait ces inspirations d'un orgueil maladif pour revenir à une plus saine appréciation des enseignements de l'histoire et des destinées de l'humanité supérieure.

Mais les événements ne répondirent point à cette attente, et 1866, puis 1870 n'ont nullement modéré l'essor ambitieux du germanisme théorique, tout au contraire. L'Allemagne impériale a prêté d'abord l'oreille au Saxon prussifié Treitschke, qui l'encourageait à la mégalomanie, puis, sur l'indication de Richard Wagner, elle s'est annexé l'œuvre paradoxale d'un Français, Arthur de Gobineau, héritier intellectuel des Maistre, des Bonald et des Montlosier d'une part, élevé dans les suggestions hégéliennes de l'autre et prédisposé par son talent littéraire à jeter sur cette double tradition le vêtement picaresque du romantisme français de 1830. — Nous reviendrons plus loin sur l'apport de ce dernier au mysticisme germaniste.— Travaillant sur une matière élargie par l'intrépide imagination de cet enfant de la Gascogne, les appétits allemandes ont étendu plus audacieusement encore que par le passé vers les sphères morales et philosophiques aussi bien que dans le domaine économique et politique leurs entreprises de conquête. C'est une des plus récentes, une des plus retentissantes parmi ces entreprises dont nous avons résolu d'esquisser l'histoire. La Volonté de

puissance allemande s'est mise en quête d'une religion exactement taillée à sa mesure. Elle a voulu conclure avec un Jehovah modernisé quelque pacte analogue à celui de l'ancienne alliance et elle s'est efforcée à cet effet de combiner entre elles les suggestions des modernes fervents de la race et les tentatives de morale romantique que ses métaphysiciens d'il y a cent ans avaient esquissés sous l'impulsion de Rousseau. Schopenhauer et Richard Wagner, son disciple en philosophie, avaient préparé le terrain à une pareille combinaison. Frédéric Nietzsche l'ébaucha dans sa jeunesse, au lendemain des événements de 1870. Mais le malentendu qui le sépara bientôt de ses compatriotes leur fit oublier pendant quelque temps cet aspect de son œuvre, s'il lui conquit en revanche la célébrité européenne. M. Houston-Stewart Chamberlain s'engagea sur la même voie après que la maladie eut réduit son précurseur au silence : il combina les mêmes éléments en restant beaucoup plus fidèle à l'exclusivisme de race : c'est pourquoi, il est devenu un philosophe spécifiquement allemand dont le renom ne s'est pas rapidement étendu au delà des frontières de l'Empire teuton. Son action n'en a d'ailleurs été que plus efficace à l'intérieur de ces frontières et il a obtenu un triomphe immédiat là où le psychologue plus perspicace d'*Humain, trop humain* n'avait d'abord rencontré qu'indifférence ou dénigrement. On en comprendra les motifs quand on aura pénétré quelque peu, en notre compagnie, dans l'intimité de sa pensée.

CHAPITRE I

DÉBUTS DANS LA VIE.
TENTATIVES THÉATRALES.

Lorsqu'il y a quinze ans bientôt, nous faisions connaître au public français par trois articles de la *Revue des Deux-Mondes* (1) l'œuvre philosophique de M. Houston. Stewart Chamberlain, ce nom n'évoquait parmi nous que la figure de l'homme d'état anglais libéral Joseph Chamberlain, le grand industriel de Birmingham. Il n'y a pourtant aucune parenté entre l'écrivain anglais qui s'est fait allemand par adoption et le lieutenant de Gladstone. Le premier est le petit-fils d'un diplomate de distinction qui reçut pour ses loyaux services le titre de baronnet : il ne porte pas ce titre parce qu'il n'est pas l'aîné de sa maison, mais il figure néanmoins par droit de naissance dans l'annuaire de la noblesse britannique, le *Peerage and Baronetage*. Né à Portsmouth, en 1865, il a passé son enfance à Versailles près de sa grand'mère, lady Chamberlain qui était venue se fixer dans cette ville, si symboliquement française par ses grands souvenirs historiques. Il poursuivit ses études dans sa patrie, à Cheltenham Collège pour les terminer dans une école suisse et enfin dans les universités allemandes. Sa formation intellectuelle fut de la sorte influencée de façon à peu près équivalente par les trois plus considérables civilisations de

(1) 1er et 15 décembre 1903 et 1er janvier 1904.

l'Europe occidentale et, par la suite, il a pu donner à sa pensée un vêtement anglais, français ou allemand, avec une presque égale facilité. Nous remarquions naguère que, jusque dans l'idiome teuton qu'il a fini par employer de façon à peu près exclusive, son style a profité de ses habitudes d'esprit gauloises et-britanniques, sa phrase ayant conservé quelque chose de direct, de rapide et de précis que connaît rarement l'écriture érudite d'outre-Rhin : et nous ajoutions que ce prestige secret n'avait pas été étranger à son succès. Un critique homme d'esprit, M. Paul Souday, commentant dans *le Temps* du 14 janvier 1915 la toute récente traduction française de l'ouvrage capital de M. H.-S. Chamberlain par un Suisse. M. Robert Godet, a cité cette appréciation de notre plume, en ajoutant : « Il est vrai que l'écriture érudite d'outre-Rhin se « révèle très rarement comme directe, rapide et précise : « mais il ne nous semble pas que celle de M. H.-S. Cham- « berlain fasse très nettement exception. Est-ce que notre « ami Robert Godet, par un scrupuleux respect de la cou- « leur locale, aurait remis un peu de teutonisme dans sa « traduction française? Pour le public français, M. Cham- « berlain semblera fuligineux, diffus et indigeste ! » Certes, mais c'est qu'il n'a pu échapper, malgré tout, aux formes grammaticales de la langue dont il faisait usage, et celle-ci est antipathique au génie français. Nul n'aurait fait mieux que M. Godet, croyons-nous. Mais essayez de traduire en allemand un texte de Voltaire; vous aurez une page qu'un lecteur tudesque jugera certainement légère et désinvolte par comparaison avec celles qu'on lui fournit d'ordinaire. Après quoi faites *retraduire* en français ce passage par un interprète qui n'en connaîtra pas l'original et vous serez assurément bien empêché d'y retrouver du Voltaire. M. H.-S. Chamberlain, qui pense peut-être en français par réminiscence d'enfance, exprime clairement ses idées en allemand : remis en français, il est pesant malgré tout.

Après avoir porté ses premières curiosités du côté des sciences naturelles, le jeune Anglais passionné de musique

comme on l'est rarement dans son pays se fit une place dans le cercle wagnérien. Assez récemment il est même devenu, par un second mariage, le gendre posthume du maître de Bayreuth dont il a épousé la dernière fille. La revue doctrinale du wagnérisme les *Bayreuther Blaetter*, dont Gobineau fut aussi l'un des rédacteurs acheva sa formation esthétique et accueillit ses premiers essais. Il se fit l'apôtre du musicien saxon en France après la mort de celui-ci, donna à la *Revue des Deux-Mondes* quelques exégèses sur la pensée de cet artiste puissant et publia en français une étude d'ensemble sur son œuvre qui est demeurée parmi nous, classique. Rien n'y transpire encore de l'inspiration germaniste à peu près exclusive qui sera celle des *Assises du* XIXe *siècle*, car l'auteur explique à plusieurs reprises (1) que Wagner put se montrer anti-français vers 1870, mais que son ardeur patriotique se calma bientôt et qu'il évolua peu après vers le mysticisme semi-boudhique qui devait caractériser ses années de vieillesse : il reproduit comme caractéristique de la pensée de son héros une phrase dont il n'acceptera jamais expressément la partie négative pour sa part, mais dont l'affirmation qui la termine deviendra la devise même de son propre effort intellectuel : « Nous autres Allemands, « nous ne serons jamais de grands politiques. Mais il se « peut que nous réalisions quelque chose de plus grand « quand nous connaîtrons la juste mesure de nos aptitudes « qui nous destinent peut-être *non à dominer le monde,* « *mais à l'ennoblir* ! »

Un autre indice de la date assez récente qu'il convient d'attribuer aux convictions germanistes exclusives de M. Chamberlain, en matière de morale, ce sont les essais dramatiques qu'il a publiés en 1902, peu après le succès de son grand ouvrage, mais qui sont sensiblement antérieurs à coup sûr. Nous nous arrêterons un moment sur ces pages curieuses qui n'ont jamais été mentionnées en France et dont l'inspiration nous paraît pouvoir être

(1) En particulier, p. 139.

utilement comparée à celle qui est devenue plus tard dominante dans la pensée de leur auteur. La préface est une très wagnérienne malédiction proférée contre les directeurs de théâtre, toujours prêts à méconnaître une œuvre de valeur ou à défigurer sans scrupule celle qu'ils ont accepté de faire goûter au public. Une seule des trois pièces qui composent ce recueil, *le Vigneron*, a été représentée sur une scène de province et cette représentation, écrit l'auteur, ressembla trait pour trait à une exécution sommaire. Le texte avait été défiguré jusqu'à devenir méconnaissable par déférence pour des conseils soi-disant dictés par l'expérience de la scène ou par les nécessités de l'optique théâtrale. Les décors, tirés au hasard du magasin des accessoires, étaient dépourvus de toute vraisemblance : des comédiens usés répétaient, sans y comprendre grand'chose, ce que leur criait le souffleur. Mais c'est ainsi, poursuit la victime de ce traitement barbare, qu'il est d'usage de traiter, en tout pays, les auteurs que la célébrité n'a pas mis en situation d'imposer le respect de leur pensée et de leur œuvre aux entrepreneurs de spectacles ! Une représentation à ce point caricaturale de leur pièce demeure au surplus sans aucun profit technique pour eux-mêmes : ils ne sauraient en tirer des leçons profitables pour leur production ultérieure !

Une expérience si fâcheuse n'a pas découragé cependant M. Chamberlain. Il a, dit-il, éprouvé de tout temps le besoin d'écrire pour la scène, et il a récidivé après son échec. Lorsqu'au lendemain de son grand succès philosophique, il offrit au public allemand trois échantillons de son talent théâtral, c'était en vue d'obtenir quelque encouragement, ou tout au moins quelque éclaircissement sur la valeur réelle de ces tentatives. Il semble que ces éclaircissements n'aient pas été favorables à ses illusions de jeunesse, car il s'est cantonné depuis lors dans des travaux de haute critique et n'a pas tenté à nouveau de cueillir le laurier de Melpomène. Quant à nous, ce sont ses vues de moraliste et non ses attraits de dramaturge que nous irons chercher dans son théâtre.

La mort d'Antigone, qui fut écrite pour servir de thème à une partition musicale, est tirée du drame de Sophocle. C'est un morceau de noble inspiration, car il célèbre l'héroïne d'un devoir d'humanité et d'amour qui tombe victime de son insurrection généreuse contre les exigences de la politique et les brutales coutumes de la guerre.

Le Vigneron, beaucoup plus développé, a pour base une aventure réelle qui s'est passée dans les environs de Vevey. L'auteur fait remarquer que la langue maternelle de son héros était le français : il a pourtant tiré de cette destinée tragique un drame à l'allemande qui rappelle le faire de Ludwig, d'Anzengrueber ou d'Hauptmann. Ce vigneron de Vevey est un paysan acharné au travail et profondément attaché à sa vigne dont il connaît chaque pied « pour ainsi dire par son caractère ». En digne compatriote de Tell, il a la plus haute idée de l'autonomie du cultivateur et, comme les conjurés du Rutli, il prétendrait volontiers à ne relever que du Juge suprême. Par malheur pour lui, il rencontrera son Gessler dans le propriétaire de la vigne qu'il cultive. M. de Seugné est moins brutal dans la forme que le bailli autrichien du XIVe siècle, mais non moins impitoyable dans le fond aux souffrances de son fermier. Lorsque celui-ci, ruiné par plusieurs années de mauvaises récoltes consécutives, apprendra soudain que la vigne qu'il a si longtemps arrosée de ses sueurs va être vendue à un gentilhomme russe pour encadrer bientôt de verdures une élégante villa dont les fenêtres auront la vue du lac et l'horizon des hauts sommets alpestres, il perdra la raison et périra dans un accès de démence furieuse. La pièce a donc un ragoût fort démagogique au total.

Mais le plus intéressant morceau de cette trilogie quelque peu disparate, est à nos yeux la comédie dramatique intitulée *Antonie ou le devoir*, dont l'auteur avoue lui-même qu'elle est issue d'un « esprit d'opposition » et qui ne flatte guère l'Allemagne contemporaine, en effet. Une préoccupation technique aurait en outre présidé à la naissance de cet ouvrage. Admirateur d'Ibsen, M. Cham-

berlain croit voir subsister beaucoup trop de convention inutile dans l'art du dramaturge norvégien : il a tenté d'être plus simple en ses moyens scéniques. Avouons que le résultat de son effort ne nous a pas paru très palpable : c'est là du théâtre allemand moyen, tel qu'il est sorti, dans la seconde moitié du XIXe siècle, de l'imitation de Scribe, de Dumas fils et de Sardou.

Le premier acte nous met d'abord en présence du jeune baron Conrad d'Aecht (ce nom évoque l'idée de vérité, de sincérité dans sa signification allemande) ; maître de conférences pour l'enseignement de l'histoire dans une université allemande, ce personnage revient d'une mission savante à Oxford et, après six mois d'absence, il va revoir enfin la charmante Antonie Delaroche, fille d'un colonel mort peu auparavant, en laissant une veuve sans fortune avec deux enfants déjà grands. Ce nom français d'une famille militaire allemande s'expliquera par la suite. Conrad et Antonie ont été élevés côte à côte, car leurs pères étaient compagnons d'armes : ils s'aiment depuis qu'ils se connaissent. Pourtant, au cours de l'entrevue qui les rapproche sous nos yeux après ces longues semaines de séparation, la jeune fille garde une réserve singulière : elle interdit à son amoureux de la tutoyer comme il l'a fait de tout temps, prétextant que cette familiarité devient une inconvenance à leur âge et qu'elle en pourrait être compromise.

Mais Conrad, artiste et savant — un reflet évident de la personnalité morale de M. Chamberlain, — est aussi un contempteur de la sagesse pratique, un ennemi des conventions mondaines ! Une telle exigence de la part d'une amie d'enfance qu'il considère comme sa fiancée ne peut que le peiner grandement. Il soupçonne qu'elle voudrait peut-être voir leur situation réciproque plus nettement définie et il lui expose, comme il l'a déjà fait souvent, que sa situation matérielle ne sera pas avant deux ou trois ans suffisamment assurée pour qu'il puisse raisonnablement entrer en ménage. Pour se marier sans délai, il lui faudrait renoncer à la carrière enseignante afin de gagner immé-

diatement sa vie, tant bien que mal, par des besognes de plume. Il se résoudrait pourtant à cet immense sacrifice si le bonheur de son existence en devait dépendre, mais Antonie ne montre aucune propension à l'encourager dans cette voie. Elle se refuse à toute explication décisive.

Voici paraître l'avoué Alfred Moeller dont nous pressentons aussitôt qu'il forme le secret obstacle aux projets matrimoniaux de Conrad, car il vient pour traiter d'une grave et pressante affaire avec la veuve du colonel Delaroche, et, demeuré un instant seul avec le jeune baron, il lui a conseillé de renoncer à ses plans amoureux qui causeraient le malheur de toute une famille ! Cet avertissement singulier ne fait d'ailleurs qu'éperonner Conrad, qui, après avoir fredonné deux ou trois fois avec énergie les quatre premières notes de la Symphonie en ut mineur: sol, sol, sol, fa dièze, se lance dans une déclaration parfaitement explicite à Antonie. Celle-ci se dérobe encore une fois, avec une anxiété évidente et quelques prétextes évasifs.

A ce moment rentre au logis le frère de la jeune fille, Henri Delaroche, lieutenant dans un régiment d'infanterie. C'est le peu original officier subalterne du répertoire d'outre-Rhin : cœur loyal et tête légère. Il trahit aussitôt devant Conrad tous les secrets de la famille : il parle de Moeller en l'appelant « notre Bismarck », car il l'a baptisé de la sorte en raison de l'énergie que ce juriste apporte à rétablir la situation financière très compromise qui était récemment celle des Delaroche. Henri confesse en effet s'être rendu coupable de plus d'une sottise pendant ses premiers mois de régiment : il a joué et s'est endetté ; alors, au sein de cette famille pauvre, récemment privée de son chef, ç'a été soudain l'appréhension désespérée du déshonneur et de la misère noire. Au cours de cette crise, Antonie s'est révélée admirable de présence d'esprit, de sentiment du devoir. Sa mère avait perdu la tête : son frère songeait au suicide. « Nous étions assis tous trois ici, explique l'aimable jeune homme, comme des chiens

qui, à la fourrière, attendent leur portion d'acide prussique ! » A ce moment précis, on a annoncé le colonel du régiment d'Henri qui venait faire une visite de politesse et ignorait les frasques du lieutenant. Antonie l'a reçu seule et à force d'énergie morale, elle est parvenue à dissimuler le désastre. Elle a même si bien diverti ce malencontreux visiteur qu'il n'a cessé de rire au cours de la conversation et que depuis lors, ajoute Delaroche, « il est avec moi aussi charmant que cela est compatible avec ses fonctions de colonel ! » Bien mieux, Antonie a de même ensorcelé cet homme d'affaires incomparable qu'est l'avoué Moeller, et cette dernière conquête a sauvé les siens du naufrage. Nous pressentons déjà et nous saurons bientôt à quel prix !

Le défunt colonel Delaroche disait parfois à ses deux rejetons en manière de plaisanterie : « Enfants, soyez bien sages, sans cela votre oncle de France vous déshéritera ! » Cette facétie reposait sur un fond de réalité car l'aïeul de cet officier allemand, le comte de La Roche, gentilhomme français, avait émigré au delà du Rhin pendant la Terreur et n'était jamais rentré dans son pays natal : mais une branche de la famille était restée en France et le dernier représentant de celle-ci vient de s'éteindre en laissant un million de marks qui doit revenir, par moitié, aux deux enfants de l'officier supérieur prussien. Pourtant, les droits de ceux-ci ont été contestés et Moeller est allé à Paris pour arranger les choses : il a même avancé provisoirement l'argent nécessaire pour désintéresser les créanciers de Henri. Celui-ci, devenu riche, reprendra le titre de comte, avec l'autorisation du kaiser, et fera quelque brillant mariage. Mais Moeller aime Antonie et il a demandé sa main !

Conrad reste atterré devant ces révélations écrasantes. Il met la triste Antonie en demeure de prononcer entre ses deux soupirants. Celle-ci est décidée à *faire son devoir*, c'est-à-dire à payer la dette de reconnaissance que sa famille a contractée vis-à-vis de Moeller. Conrad l'exhorte en vain à affirmer sa personnalité en cette heure décisive

de son existence et le raisonnement de ce philosophe amoureux a un accent bergsonien qu'il est intéressant de relever. Il est dans toute vie, a écrit naguère notre éminent compatriote, des périodes d'anxiété morale durant lesquelles nos amis les plus sûrs s'accordent à nous suggérer un acte important qui nous inquiète ou même nous inspire quelque répulsion. Les arguments qu'ils nous proposent alors avec l'accent de la conviction viennent se poser à la surface de notre Moi et s'y solidifier pour former une croûte plus ou moins épaisse qui recouvre nos sentiments personnels. Lorsque nous prendrons enfin notre décision, nous croirons agir alors qu'en réalité nous *serons agis*. Mais il arrive aussi qu'au moment où va se réaliser cet acte parasite et imposé du dehors, une véritable révolte intérieure éclate au sein de notre volonté opprimée. Le Moi profond pousse une sortie vers la surface : la croûte extérieure de nos sentiments empruntés éclate sous un irrésistible effort ; nous nous décidons alors sans raison, contre toute raison peut-être, mais l'action résolue de la sorte exprimera du moins l'ensemble de nos sentiments, de nos pensées, de nos aspirations les plus intimes : elle sera *libre* au seul sens philosophiquement acceptable de ce dernier mot.

Eh bien, von Aecht, qui a peut-être lu le philosophe français ou qui utilise ses souvenirs kantiens, présente à Antonie un raisonnement fort analogue : « Votre acte « présent, lui dit-il, aura pour vous un sens *éternel*. Il en « est dans la vie de tels et ce sont ceux par où l'on montre « exactement ce que l'on *est*. Certes, ils sont rares, ces « instants de signification éternelle ; dans la plupart des « hommes, la physionomie individuelle reste voilée et le « caractère propre devient presque méconnaissable à « force de refléter celui d'autrui. Mais il arrive que tout « semble nous délaisser à la fois, que nous nous trouvions « abandonnés à notre propre force et c'est alors que « l'Éternité se fait jour en nous à travers le temps comme « le soleil à travers les nuages d'un ciel embrumé. A de « telles heures, il n'est plus question d'hésiter ou de déli-

« bérer. Ce qui a été de tout temps en nous y façonne, « dans une action instantanée, ce qui sera pour toujours ! » Antonie accepte cette manière de penser, mais l'interprète dans le sens du *devoir*, non dans celui de la passion obéie. Elle fera simplement ce devoir : c'est de la sorte qu'elle se sentira vraiment fidèle à son être intime et sera toute Antonie !

Le deuxième acte nous montre Mme Moeller, née de La Roche, en ménage. Elle estime son mari sans l'aimer : la famille de cet homme de loi lui paraît vulgaire : elle ne se sent aucune idée en commun avec ces gens, sans en excepter son époux et la perspective d'avoir un enfant né d'un tel père lui inspire un sentiment d'horreur ! Conrad et Henri nous mettent au courant de ces choses dans une conversation dans laquelle nous releverons ce trait : « Le ministère de l'Instruction publique, dit le jeune « professeur, ne sera jamais confié en Allemagne à un édu- « cateur de profession parce que, chez nous, il s'agit bien « plus de ce que les gens *ne sont pas autorisés à apprendre* « que ce qu'on doit leur imprimer dans le cerveau ! » Et l'officier sans cervelle de répondre : « Bah ! bah ! ce « qui leur manque, nous nous chargeons de le leur fournir « pendant leur service militaire ! » On voit que c'est bien un « esprit d'opposition » qui animait en ce temps le futur auteur des pangermanistes *Assises du* XIXe *siècle*! Nous apprenons aussi que le nouveau comte de La Roche songe à épouser une héritière israélite qui possédera cinq millions de marks, parce qu'il a déjà largement écorné les cinq cent mille marks de l'oncle français !

Cependant, Conrad vient d'apprendre qu'il est nommé à une chaire universitaire dans une ville éloignée, et que ce déplacement a été décidé en haut lieu sur la secrète intervention de Moeller, désireux de séparer enfin de sa femme un rival dont il ne devine que trop l'influence. L'entrevue suprême qui rapproche les deux amoureux, victimes des événements, présente une allure singulière. Conrad y joue, au total, le rôle biblique de Joseph : il rappelle à Antonie qu'elle doit continuer à faire son devoir puisqu'elle a

engagé sa vie sur cette voie. Pourtant un baiser s'échangera entre ces deux déshérités du bonheur, mais l'acte s'achèvera sur une tranquille explication entre Moeller et sa femme, qui avoue ne pouvoir l'aimer.

Au début du troisième acte, ce gêneur est à l'agonie : il meurt du chagrin de n'avoir pu toucher le cœur de son épouse, ce qui, dans ce Bismark de la procédure, suppose une étrange vulnérabilité de la fibre sentimentale. Chez nous, *le Maître de forges* se tira plus virilement naguère d'une situation assez analogue. L'officier reparaît, plus sot que jamais, ravi que von Aecht soit revenu, en congé, sur ses entrefaites et proposant au mourant, à titre de distraction, la visite du professeur ! Celui-ci entrevoit de nouveau la possibilité du bonheur : ses souvenirs d'amour l'assaillent en foule ; en particulier, la mémoire de ces conversations esthético-wagnériennes qui ont tant fait défaut à Antonie dans ses relations intellectuelles avec son époux et ont empêché ce dernier d'être heureux. Resté seul en effet dans le salon des Moeller, notre universitaire a ouvert sans scrupule le tiroir du secrétaire de Mme Moeller et il a pu remarquer qu'elle avait tout conservé de ce qui se rapporte à leurs relations passées : les leçons du professeur, ses brouillons de cours, ses lettres, et enfin des résumés succincts de leurs conversations philosophiques. Celui-ci par exemple que nous traduisons littéralement : « Le Zodiaque, Babylone, l'essence de l'his-« toire. L'histoire a besoin d'un point de départ dont on « puisse faire dériver tout le reste : mais ce point de départ « sera toujours arbitrairement choisi. On pourra éter-« nellement le reculer dans le temps. Or, une évolution « dans l'éternité n'est pas une évolution, car il y faut un « début et un terme ! Vive discussion entre nous sur ce « point ! Conrad ne veut pas me concéder ce point de « vue : il prétend que la découverte de la marche du soleil « à travers les étoiles a le sens d'un enrichissement de « l'esprit humain : c'est l'acquisition d'une richesse nou-« velle, l'évolution d'un état d'esprit plus simple vers « un plus complexe. Je reprends alors : Vous prétendez

« que cette conception a enrichi l'esprit humain, mais « elle-même n'est-elle pas née de l'esprit ? Ce sont donc les « conceptions qui se développent, non point l'esprit « humain en soi : le même esprit voit autrement les mêmes « choses, perçoit quelque chose qu'il ne voyait pas aupa- « ravant, mais, en revanche, perd de vue des relations qu'il « apercevait dans le passé. Conrad compare alors la nour- « riture de l'esprit à celle du corps : par de nouvelles « substances alimentaires, on a pour objet une modifi- « cation profonde de la structure physique, etc... etc... » Dieu les beaux jours d'autrefois, soupire avec âme le gentilhomme érudit après cette lecture ! Telles sont, en effet, les réminiscences qui remuent l'affectivité de ces deux êtres ! On songe cette fois au *Monde où l'on s'ennuie*, car la philosophie romantique d'outre-Rhin y avait quelques échos de même résonnance.

Cependant Moeller achève de s'éteindre et Conrad pourra se rendre cette justice qu'il n'a pas volontairement contribué à cette mort. Antonie, au contraire, après de bizarres déductions, proclame publiquement qu'elle se juge comme une meurtrière. « Je veux confesser que je n'ai « pas compris, pas rempli mon devoir envers toi, dit- « elle en apostrophant l'âme du défunt ! J'ai été incapable « de dominer ma volonté mauvaise, de déposer mon cœur « sur l'autel comme une victime pure, totale, sans réserves. « J'avais un haut, un digne devoir à remplir envers toi : « mais j'ai été le serviteur inutile dont parle l'Écriture : « je n'ai su que supporter, non pas créer : je me suis laissé « terrasser par ce qui fut et n'ai pas su diriger mon regard « vers ce qui aurait pu être. Je me suis montrée incapable « du *complet* sacrifice. » Et se tournant vers Conrad : « Je ne dois plus te revoir. Toi non plus, tu n'as pu te « résoudre à ce sacrifice *total* de la cendre duquel pouvait « surgir pour nous, une innocence, une vie, une espérance « nouvelles ! Tu dois donc être mort pour moi comme je « le suis pour toi ! » Elle s'effondre à ces mots, sans que nous sachions s'il s'agit d'un évanouissement ou d'un plus tragique dénouement.

Que penser au total des quatre protagonistes de ce drame? L'officier prussien est odieux à force de légèreté sotte : il ne comprend pas un seul instant qu'il a détruit la vie de sa sœur et que lui seul est le meurtrier véritable en toute cette affaire. Antonie est une cornélienne ibsenisée qui demeure peu intelligible à des esprits latins. Moeller, qui se révèle sensible, digne, modéré, est tout cela beaucoup trop tard : il a trop bien dû voir qu'il agissait en brutal égoïste au cours des négociations qui ont précédé son mariage, et certes, il ne devrait pas s'étonner du résultat obtenu par ses procédés bismarckiens. Enfin Conrad von Aecht est l'intellectuel allemand typique, le kantien de bonne volonté morale dont la pédanterie reste incurable et dont nous connaissons trop les retournements imprévus. Il est extraordinaire qu'un Anglais de race ait pu se mirer avec complaisance dans une physionomie à ce point tudesque !

CHAPITRE II

LES SOURCES DU CHAMBERLAINISME.

Le chamberlainisme théorique, avec un arrière-fond de kantisme, est composé à notre avis, par parties à peu près égales, de schopenhauerisme et de gobinisme. Nous nous arrêterons donc avant tout à considérer un instant ces deux dernières doctrines dans leur rapport avec la théorie des races en général et avec le pangermanisme en particulier.

Si nous convenons de nommer Aryanisme la thèse de philosophie historique qui fait de l'Aryen ou de l'Indo-Européen, descendant présumé des Aryas du haut Hindoustan, le civilisateur du globe par excellence et le favori du Dieu propice aux destinées de l'humanité, nous remarquerons que deux Aryanismes à peu près contradictoires en leurs affirmations ont fleuri sur l'arbre touffu de la philosophie d'outre-Rhin : l'un de couleur hégélienne, l'autre de nuance à peu près purement rousseauiste, l'un de tendances prussiennes, l'autre d'inspiration sud-allemande, fait au goût de cette Allemagne sentimentale, assez fallacieuse d'ailleurs, que crurent discerner naguère au delà du Rhin Mme de Staël et le romantisme français qui prit son livre pour guide : aryanisme politique et conquérant d'une part, celui des hégéliens de 1840, de Gobineau, de Nietzsche aussi par moment et quand il fut temporairement fatigué de son wagnérisme initial : aryanisme esthétique et attendri d'autre

part, celui de Schopenhauer et de l'école wagnérienne. L'un se rallie autour des mots d'ordre principaux que voici : septentrionalisme exclusif, race blanche pure, mentalité anglo-saxonne, volonté forte : libre arbitre de la personne humaine, réalisme, impérialisme rationnel. L'autre a des préférences entièrement inverses et peut se résumer par les brèves indications suivantes : méridionalisme et méditerranéisme romantique, origine tropicale de l'humanité supérieure, bouddhisme, déterminisme passionnel, esthétisme extatique. Nous allons les étudier successivement dant leurs représentants les plus influents sur la pensée de M. H.-S. Chamberlain, dont l'originalité est d'en avoir essayé la synthèse.

I. — L'aryanisme noir.

C'est à vingt-quatre ans, en 1813, que Schopenhauer reçut de l'orientaliste Majer la révélation des littératures de l'Inde antique dont l'érudition européenne commençait à pénétrer le sens. Ce fut une initiation décisive pour l'évolution intellectuelle du jeune penseur grandi dans l'atmosphère du romantisme allemand et qui reconnut l'aliment convenable à son affectivité quelque peu morbide dans ces lointains mysticismes de l'Asie ; il allait en faire peu après l'assise principale et définitive de sa propre doctrine métaphysique. En mai 1814, il se rend à Dresde où il passera quatre ans et demi, uniquement voué à la méditation de cette doctrine, qui, comme il l'a déclaré par la suite, se cristallisa pour ainsi dire en lui-même vers ce temps, sans intervention volontaire et consciente de sa part. A l'heure même où il conçoit ce système, il le sent, dit-il, grandir dans son esprit sans le connaître comme un enfant se développe dans le sein de sa mère : il en rédige les différents chapitres sans ordres, selon le hasard de son inspiration de la journée, assuré qu'il est par avance de voir ces fragments s'assembler d'eux-mêmes, en fin de compte,

pour former un tout sans contradiction ni lacune. Il y a là une sorte d'inspiration extatique, d'allure lente et successive : procédé de création qui conviendrait mieux à une symphonie ou à quelque poème qu'à un essai d'interprétation méthodique des lois de la nature et de la pensée : la part de l'affectivité subconsciente y est assurément prépondérante, celle de la rectification expérimentale ou rationnelle tout d'abord réduite à son minimum. Ainsi Saint-Jean rédigea son apocalypse et Nietzsche son *Zarathoustra*. Les corrections viendront plus tard, avec le progrès de l'expérience vitale : l'homme mûr s'efforcera d'atténuer, d'expliquer, de rationaliser certaines affirmations trop arbitraires de son élucubration mystique de jeunesse : tel Fénelon rationnalisant de son mieux le guyonisme dont il avait éprouvé, dans ses nerfs fatigués, la bienfaisance et par conséquent reconnu la vérité par le dedans, c'est-à-dire par la voie qui fonde, la plus sûrement, la persuasion dans l'âme humaine. Ainsi Schopenhauer, pénétré d'un superstitieux respect pour cette sorte de dictée divine dont il avait jeté le texte miraculeux sur le papier avant sa trentième année accomplie, ne se résoudra jamais à en modifier les lignes essentielles et restera jusqu'à la fin le prisonnier du pacte d'alliance qu'il a scellé avec la divinité dans sa jeunesse (1).

I. — *Aryens et Hébreux dans la philosophie de Schopenhauer.*

Ce mysticisme pseudo-chrétien procède de l'hérésie rousseauiste comme toute la philosophie romantique allemande, et nous en voulons surtout retenir aujourd'hui les jugements sur les religions ou sur les philosophies du

(1) Pour plus de développement sur ces différents points, on consultera le volume que nous avons consacré à *Schopenhauer* (Collection Bloud des grands écrivains étrangers). Le présent chapitre en résume les commentaires sur la philosophie raciale.

passé, en notant ses préférences enthousiastes pour les unes, ses nerveuses antipathies à l'égard des autres.

Lorsque la pensée aryenne antique lui fut révélée, Schopenhauer la goûta surtout, au premier abord, dans la célèbre traduction française de l'*Oupnekhat*, que notre compatriote Anquetil-Duperron a publiée vers la fin du XVIIIe siècle. Son affection pour ce livre initiateur fut si forte et si fidèle qu'elle le rendit peu équitable pour les progrès réalisés par l'érudition védique durant le cours de sa longue existence. La version d'Anquetil, — exécutée cependant sur une transposition iranienne des textes sanscrits originaux — lui sembla toujours préférable aux interprétations plus directes qui vinrent ensuite, mais qu'il accusait d'alourdir, d'affadir, en un mot d' « occidentaliser » visiblement la vénérable sagesse des Aryas indiens. Il n'a pas laissé toutefois de lire beaucoup sur l'Extrême-Orient pendant toute sa vie et il a même esquissé une bibliographie critique de l'indologie moderne.

Dans son esprit, la sagesse védique et bouddhique, prolongée par Platon, par le Nouveau Testament, par toute la mystique chrétienne depuis dix-huit siècles, enfin par Emmanuel Kant, s'oppose de façon *antithétique* aux enseignements néfastes du Judaïsme consignés d'abord dans l'Ancien Testament, puis continués par les Pélasgiens, les protestants et jansénistes, les cartésiens rationalistes, les encyclopédistes français, enfin, en Allemagne, par la philosophie pseudo-kantienne des trois grands « sophistes » du XIXe siècle, Fichte, Schelling, Hegel le plus dangereux de tous ! La première de ces deux lignées intellectuelles si parfaitement divergentes est à ses yeux caractérisée par l'idéalisme (un mysticisme hardi), l'athéisme, le déterminisme et le pessimisme. La seconde se distingue par le réalisme philosophique (la part plus large faite à l'expérience logique), le théisme, la foi dans le libre arbitre et surtout l'odieux optimisme, la confiance dans le progrès moral de l'humanité !

On est surpris au premier abord de voir l'*athéisme* figurer parmi les caractères distinctifs de la pensée aryenne

dans son opposition à la pensée sémitique, car les Védas, Platon, le Nouveau Testament et la mystique chrétienne n'ont jamais passé pour poser la négation de Dieu à leur point de départ, bien au contraire. Mais Schopenhauer appelle athéisme la négation d'un Dieu *personnel* et telle serait bien, à l'en croire, la tendance intime des diverses doctrines que nous venons d'énumérer. L'affirmation de Dieu, quand elle s'y fait jour, ne résulterait que d'une influence juive, ancienne ou récente. Le théisme de Platon, en particulier, cette erreur déplorable qui fut de si haute conséquence pour l'évolution religieuse de l'Europe est un emprunt fait aux Juifs, ainsi que les spéculations de ce grand penseur égaré sur la *création* du monde (une autre notion juive qui est également en horreur à notre disciple du panthéisme hindou). C'est pourquoi Eusèbe et Clément d'Alexandrie ont vu juste quand ils l'ont traité de « Moïse grec ».

La conviction de Schopenhauer est si bien établie sur ce point que, loin d'accepter cette preuve classique de l'existence de Dieu qui est le « consentement universel » des peuples, il soutient au contraire que *nul* peuple n'a jamais rendu hommage à un Dieu *personnel*, si l'on excepte le peuple juif et ses disciples directs (1). C'est en effet à ses yeux une trahison véritable (traduttore, tradittore) que de traduire par le mot Dieu le terme indien de *Braham*, qui signifie âme du monde, ou le mot chinois *Tien* qui désigne le ciel. De pareilles jongleries, ajoute-t-il, sont tout au plus permises à des méthodistes d'Oxford ou encore à des docteurs hégéliens, fidèles à ce Dieu de leur kantisme falsifié qui « nourrit les petits oiseaux dans les branches, mais aussi les professeurs allemands de philosophie dans leurs chaires ! »

En général, il estime tout à fait absurde d'identifier

(1) Il reconnaît toutefois que le christianisme a su corriger jusqu'à un certain point, grâce aux influences indiennes, le théisme juif par le dogme de la *Trinité* divine : tandis que la religion opiniâtrement monothéiste de Mahomet est bien, sans conteste, la plus *mauvaise* de toutes celles qui ont paru dans le monde.

le *sentiment religieux* dont il réclame pour ses précurseurs et pour lui le monopole, avec un cas très particulier, et, à son avis, beaucoup trop étroit de ce sentiment, le théisme. Ces deux notions, enseigne-t-il, se comportent entre elles comme le genre et l'espèce, le théisme étant une espèce du genre « religion ». L'Inde n'est-elle pas à la fois profondément religieuse et décidément athée (au sens que nous avons défini plus haut). En Extrême-Orient, la *Critique de la raison pure*, ce bréviaire kantien de l'idéalisme et de l'athéisme réfléchi, passerait pour un traité d'édification tout à fait propre à réfuter des hérésies pernicieuses et à servir la saine doctrine. C'est pourquoi le langage philosophique remplacerait avantageusement désormais le terme mal constitué d'*athéisme* en convenant d'appeler *non-judaïsme* le refus de croire en un Dieu personnel puisque le judaïsme *seul* et les religions qui procèdent de lui sont des religions *théistes* à proprement parler !

L'auteur du *Monde comme volonté* a rencontré certain jour, dans une vieille chronique coloniale, un récit qui l'a transporté d'aise et sur lequel il est donc revenu complaisamment à plusieurs reprises dans ses écrits. En 1766, le gouverneur hollandais de Ceylan imagina d'interroger successivement les grands-prêtres des cinq temples les plus vénérés de l'île afin d'obtenir d'eux quelques éclaircissements sur les articles de leur *credo*. La conversation qui commence alors entre des interlocuteurs absolument incapables de se comprendre, apporte à notre caustique philosophe une joie sans mélange. Les prêtres cinghalais, fidèles, dit-il, à ce précepte de leur religion qui commande l'amour et la compassion pour tous les êtres vivants, ces êtres fussent-ils des gouverneurs hollandais, se montrent tout disposés à satisfaire la curiosité du fonctionnaire européen. Par malheur, l'innocent et sincère athéisme de ces pieux personnages entre sans cesse en conflit avec le théisme obstiné du Batave, « judaïsé » dès le berceau par son éducation protestante. Cet homme pour qui sa formation

biblique est devenue comme une seconde nature s'entête à interroger les bonzes au sujet de *l'Être suprême* et à leur demander qui donc *a créé* le monde? Ils répondent sans embarras ni hésitation qu'il ne saurait exister d'Être supérieur au victorieux et parfait Bouddha et que le monde s'étant fait lui-même, n'a été créé par personne ! Ils expriment même leur idéalisme (mysticisme) raffiné dans cette exquise formule : « La nature est ce qui, existant, n'existe pas ! » Ou, si l'on préfère, ils la définissent encore comme l'accompagnement obligé des réincarnations individuelles qui sont elles-mêmes la conséquence de notre conduite coupable en cette vie. Et Schopenhauer n'aurait pas parlé autrement à son frère de race, si celui-ci avait vécu quelques cinquante années de plus pour l'interroger à son tour.

Le *théisme*, cette capitale erreur du judaïsme, engendre nécessairement l'*optimisme*, conviction non moins déplorable dont la Bible a empoisonné le monde occidental. En effet, le Dieu de la Genèse, après avoir *créé* de rien le monde en six jours, ne s'avise-t-il pas de proclamer tout aussitôt l'excellence de son œuvre ! *Panta kala lian*, comme dit la version des Septante : Dieu vit que toutes choses étaient parfaitement belles en son ouvrage ! Une telle affirmation a de quoi révolter un fils névrosé de la troisième génération romantique !

Enfin notre bouddiste occidental considère comme une suprême erreur du judaïsme la foi au *libre arbitre* qui se trahit à chaque page dans les Écritures : il s'est expliqué sur ce point dans un passage fort significatif de ses *Parerga* : « Que ma doctrine qui proclame *innées*, écrit-il, toutes les qualités morales, les bonnes aussi bien que les mauvaises (c'est le mysticisme rousseauiste encore aggravé), s'accommode bien mieux de la métempsychose brahmanique ou bouddhique que de la doctrine juive qui introduit l'homme dans la vie à l'état de *zéro* moral et lui permet de décider, après mûr examen, s'il veut devenir ange ou démon, ou quelque chose qui tienne des deux à la fois, tout cela, je le sais fort bien et

je ne m'en tourmente pas le moins du monde, car je n'inscris que la vérité sur mon étendard ! Aussi bien ne suis-je pas un professeur de philosophie pour considérer comme un devoir de ma charge le soin d'assurer à tout prix la sécurité des notions judaïques, quand même la route de la philosophie véritable en devrait être pour toujours obstruée ! »

On pourrait répondre à cette mystique profession de foi par la plume de Frédéric Nietzsche qui fut, comme on le sait, un disciple fervent de Schopenhauer au début de sa carrière, mais qui revint vers 1876 à des vues plus rationnelles et qui avait assurément ce passage présent à la mémoire quand il riposta, sur un ton tout aussi véhément, dans sa *Généalogie de la morale* (1) : « Il faut un assez haut degré d'humanisation pour que l'animal-homme commence à faire les distinctions qui s'expriment par ces mots *à dessein, calculé, accidentel, responsable* et à en tenir compte quand il s'agit de graduer les châtiments sociaux. Cette opinion aujourd'hui si banale, si naturelle, si universellement adoptée, mais qui explique pourtant seule la naissance sur la terre du sentiment de la justice : le criminel mérite châtiment *parce qu'il* aurait pu agir autrement qu'il n'a fait ; cette opinion est, en réalité, une forme très tardivement acquise et très raffinée des jugements ou conclusions de notre cerveau. La transporter au début de l'histoire, c'est commettre une grossière erreur dans l'interprétation psychologique de l'humanité primitive. Qui donc niera cependant que la foi au libre arbitre ne soit un progrès social et *quelle absurdité philosophique faut-il donc pour en faire un crime à ses prétendus auteurs* (à savoir aux Juifs, comme le fait la philosophie de Schopenhauer) ». Oui, la régression vers une mentalité prélogique est la tendance que l'on trouve au fond de tout mysticisme, du mysticisme romantique qui domine la pensée de nos contemporains comme des plus anciennes doctrines de même inspiration.

(1) WERKE, édition Naumann, p. 67.

Après avoir indiqué sommairement l'opposition théorique entre pensée aryenne et pensée sémitique qui préside à tous les jugements historiques de Schopenhauer, notons encore que son antijudaïsme l'entraîne parfois à des diatribes dont le ton rappelle celui de certains pamphlétaires contemporains. C'est ainsi qu'il déclare sympathiser avec les persécuteurs notoires d'Israël, tels que Nabuchodonosor ou Antiochus Epiphane, et que volontiers, il persisterait à refuser aux Juifs allemands tous droits politiques afin de les contraindre à se fondre, par des mariages, dans les nations européennes : un souhait qui ferait horreur aux croyants de la race ! Il a certain jour condensé ses griefs dans un soupir de regret qui s'exhale de ses lèvres en ces termes : « Puisque l'invasion des barbares s'est étendue entre nous et les peuples de l'antiquité comme ces couches marines qui séparent la surface actuelle du globe des terrains où nous retourvons les restes des grands fossiles, il faut considérer comme un véritable malheur que le peuple ancien dont la culture eut ce destin d'assister l'Europe dans son effort de reconstruction morale n'ait pas été celui de l'Inde, de la Grèce ou tout simplement de Rome, mais précisément le peuple juif, c'est-à-dire un petit groupe national isolé, obtus, superstitieux, gouverné par une hiérarchie théocratique étroite et méprisé à juste titre par toutes les grandes races d'Orient ou d'Occident, ses contemporaines ! (1) »

Pourtant tout espoir n'est peut-être pas perdu de voir réparer ce dommage. Le bouddhiste de Francfort est bien convaincu que l'Inde ne se laissera pas facilement convertir au judaïsme par les marchands de Bibles

(1) Il est piquant de noter ici que, par une étrange ironie du Destin, cet antisémite acharné dut en grande partie le tardif renom qui fut un baume si délicieux pour son amour-propre ulcéré, à l'active, à l'adroite propagande d'un juif, Frauenstaedt, qu'il appela son « archiévangéliste » et fit héritier de ses livres ou manuscrits de toutes sortes. Un autre israélite devint, par faveur spéciale, le cinquième des évangélistes de la religion nouvelle et fut également nommé dans le testament du maître, parmi ses rares légataires.

britanniques ou par les piétistes allemands. Tout au contraire, grâce à la diffusion de sa littérature religieuse, elle nous prodiguera désormais les leçons de son antique sagesse qui commence à refluer vers l'Europe pour y préparer une rénovation des esprits et des âmes. Et pourquoi l'empereur de la Chine ou le roi du Siam ne réclameraient-ils pas, dans les traités qu'ils signent avec nous, le droit d'envoyer en Occident des missionnaires bouddhiques comme nous inondons l'Orient de prédicants et de moines. Par là, nous serait accordée « l'espérance de voir l'humanité s'élever enfin jusqu'à ce point de maturité spirituelle qui lui permettra de produire d'une part, d'accepter d'autre part, la *vraie* philosophie, celle qui remplira, dans un avenir prochain, la place jusqu'ici tenue pas les religions positives à titre précaire ». Ce jour-là, en effet, les religions de notre monde occidental, trop longtemps prisonnier de la pensée juive, pourront se laisser oublier du genre humain quelles auront conduit jusqu'au seuil de son âge viril. Le triomphe de la vraie philosophie (celle de Schopenhauer) qui est aussi la religion véritable sera la mort souriante des religions périmées, leur *euthanasie*.

2. — *Bouddhisme et christianisme.*

Si, dans la haute antiquité orientale, le brahmanisme sublime est préféré par Schopenhauer au judaïsme mesquin, dans les siècles qui précédèrent immédiatement l'essor du christianisme, il préfère le néoplatonisme alexandrin au stoïcisme gréco-latin. En effet, tout en gardant quelques propensions mystiques, les stoïciens romains détournèrent trop constamment leurs préoccupations des choses métaphysiques pour être bien vus de ce penseur romantique. Il leur reproche en particulier de se dérober à la douleur qui est l'éducatrice nécessaire de l'homme et de tourner ainsi le dos à la véritable destinée humaine qui est pour lui l'ascétisme poussé jusqu'à la

négation de la volonté de vivre. La doctrine des Zénon et des Epictète ne sut former à l'en croire que des automates sans vie, sans humanité, sans poésie.

Au contraire, les Alexandrins se montrent les légitimes et pieux héritiers de la sagesse indienne, dès longtemps introduite par l'intermédiaire de l'Égypte dans le monde méditerranéen. De même que Pythagore, Platon a très visiblement subi une influence védique qui est devenue prépondérante dans la spéculation de ses disciples. Porphyre, écrivant la vie du néoplatonicien Plotin, nous raconte que ce philosophe projeta de gagner la Perse et l'Inde sous la protection des armées de Gordien : ce qui ne saurait s'expliquer que par l'intention de puiser directement pour sa part, aux sources orientales déjà connues de son maître Ammonius Sakkas. La philosophie alexandrine n'enseigne-t-elle pas que les âmes humaines ont délaissé, par une coupable erreur, la sphère d'unité métaphysique parfaite dont elles furent, dans l'au delà, les participantes et qu'elles ont pu librement choisir leur sort futur avant leur naissance au monde des apparences : ce qui est l'essence même du védisme. L'idéalité du temps est dès lors entrevue par les adeptes de cette école glorieuse : la magie, le magnétisme animal occupent leur attention comme il convient et, seul, Jamblique dépassera quelque peu, sur ce dernier point, la mesure pour verser décidément dans la noire démonologie égyptienne. Les gnostiques chrétiens pourront donc accepter plus d'une précieuse suggestion de ces maîtres excellents.

Cette dernière secte nous transporte dans l'atmosphère du christianisme dont il est temps de marquer la place et le rôle dans le système de Schopenhauer. Tout d'abord, le philosophe de Francfort s'incline, comme la plupart des romantiques au surplus, ces sectateurs d'une hérésie chrétienne, devant l'admirable figure du Christ, si pénétrée, dit-il, de vie féconde, d'éclatante vérité poétique et de haute signification morale ; après quoi, de tout son pouvoir, il s'efforce de tirer à lui les enseignements de Jésus pour en faire un point d'appui à son propre système.

La doctrine chrétienne est, dit-il, *pessimiste* dans son essence, puisqu'elle présente notre vie terrestre comme au plus haut point misérable et coupable tout à la fois. Il la juge en outre, *déterministe*, parce qu'il n'en retient guère que les notions pauliniennes de la grâce efficace ou même de la prédestination et présente comme un emprunt à la pensée juive le libre arbitre enseigné par la théologie chrétienne. Enfin l'*ascétisme* qui prit rapidement une si grande place dans le christianisme primitif a la pleine approbation de notre penseur qui l'explique par une méritoire répulsion pour le mariage dont le résultat est de perpétuer la vie, mauvaise en son essence.

Ces différents mérites du christianisme s'expliquent d'ailleurs sans peine pour cet esprit prévenu par le fait que cette religion, bien que sortie de la Judée, a certainement « du sang indien dans les veines », et même, à y regarder de près, n'a pas fait autre chose que de transmettre à l'Europe, sous une forme adaptée a ses besoins spirituels, l'antique sagesse de l'Asie. La morale chrétienne offre tant d'analogies avec l'éthique du brahmanisme ou celle du bouddhisme qu'elle vient assurément des rives du Gange de même que la notion du Dieu fait homme, l'*avatar* hindou. Enfin, Jean-Baptiste, le précurseur, n'eut-il pas toute la silhouette, facilement reconnaissable, d'un *Saniassi* de l'Extrême-Orient, si l'on en excepte toutefois un détail de costume, car son vêtement, fait de peaux de bêtes, serait donc en sainte horreur à tout pieux disciple du Bouddha. Au total, le souffle d'éternel printemps qui se dégage du védisme aryen vint couvrir de fleurs, il y a dix-neuf siècles, le vieux tronc caduc et desséché du Mosaïsme, préparant l'essor miraculeux de la Bonne nouvelle évangélique.

C'est pourquoi le Nouveau Testament fournit à notre homme une lecture aussi attrayante que celle de l'Ancien Testament lui est antipathique et odieuse. Le précepte de la « justice » épuisait, dit-il, tout le contenu du Mosaïsme, tandis que le conseil de la compassion, véritable assise de la morale éternelle, forme la substance

et la moelle des premiers écrits chrétiens. L'Ancien Testament préconisait la rédemption par les œuvres : le Nouveau l'attend avant tout de la Foi, et Schopenhauer, avec les mystiques de tous les temps, est, en morale, pour l'efficacité de la foi, conçue comme une révolution soudaine de l'être affectif, tandis qu'il n'a que méfiance pour l'efficacité des œuvres, c'est-à-dire pour la lente adaptation stoïco-rationnelle de l'homme social à son milieu. Il sera donc aussi pour l'apôtre Paul contre l'apôtre Jacques, pour Augustin contre Pélasge, pour Luther contre Tetzel, pour Saint-Cyran contre Molina, pour l'attente de la grâce gratuite contre l'effort du libre arbitre et le sentiment de la responsabilité personnelle. Il continue pour sa part l'éternel dialogue entre l'enthousiaste et l'homme de sang-froid. Soyez seulement, dit le premier de ces interlocuteurs, secoué jusqu'à la racine de l'être et réformé de fond en comble par l'élan surnaturel de la foi ou de l'amour qui transportent les montagnes et les bonnes œuvres fleuriront d'elles-mêmes sur ce sol labouré par le feu du ciel. — Mais trop souvent, objecterions-nous, il est sorti de ces illuminations prétendues tout autre chose que des œuvres pies, car le *fanatisme* aveugle est parfois le fruit du mysticisme insuffisamment encadré de raison préalable. — Marchez lentement, insensiblement sans vous laisser décourager par d'inévitables reculs ou par de fréquentes rechutes sur la voie de votre adaptation consciente au devoir social et comptez pour victoire le plus modeste progrès sur ce chemin sans éclat, disent les esprits méthodiques et les moralistes rationnels, ceux des grandes époques d'équilibre et de santé.

Selon Schopenhauer, le *vrai* christianisme est tout entier du côté des purs mystiques, car les œuvres ne sauraient justifier par elles-mêmes. La lutte entre le péché originel, qui nous pousse à l'affirmation de la vie et la rédemption par la grâce qui nous incite à nier en nous la volonté de vivre, voilà l'essentiel de la doctrine chrétienne à ses yeux ; Adam étant le symbole de l'affir-

mation, Jésus celui de la négation et l'évangile, une sublime parabole faite pour insinuer à l'esprit obtus du vulgaire cette conception toute pessimiste de la vie.

Par malheur, l'Eglise, destinée à prêcher la parole du Christ, fut de bonne heure entraînée hors de la voie droite par les éléments judaïques qu'elle laissa proliférer librement dans son sein. Les survivances de la pensée juive seraient donc responsables du naufrage de cette excellente et salutaire religion chrétienne si un pareil naufrage devait jamais se produire pour livrer l'humanité aux erreurs du réalisme protestant et si le *vrai* christianisme, enfin restitué par le penseur de Francfort, n'était sur le point d'écarter les religions caduques pour doter le monde d'une définitive révélation de la vérité.

A ses yeux, le besoin d'une seconde et plus entière réforme se fait cruellement sentir; c'est un des fils spirituels de Rousseau qui précise en ces lignes, le véritable rôle de son maître, car le rousseauisme ou romantisme est à nos yeux, en effet, une nouvelle tentative de réforme chrétienne, dont l'inspiration est plus affective encore que n'avait été celle de la première. Depuis le concile de Trente, on voit l'église romaine s'abandonner aux illusions néfastes d'un « semi-pélagianisme » dont les jésuites ont été les plus actifs propagateurs. L'autorité ecclésiastique atténue les conseils d'ascèse ou de célibat, cherche même à noyer le péché originel dans des subtilités d'interprétation rationaliste : les thèses mystiques excellentes de Luther ou de Jansen sur le self arbitre et sur la gratuité de la grâce sont considérées comme vieillies et dépassées par les philistins catholiques et protestants de notre époque. Or, Schopenhauer se considère comme envoyé par le ciel pour mettre un terme à ces erreurs néfastes : sa doctrine est au Nouveau Testament ce que celui-ci fut jadis à l'Ancien, une intuition rajeunie de la vérité, une troisième communication divine, une moderne alliance de l'homme avec l'Ame du monde soucieuse d'éclairer plus entièrement l'humanité misérable. Elle exprime la *vraie philosophie chrétienne* : et

le Messie de cette révélation suprême goûtera grandement, au soir de sa vie, les complaisances de certains catholiques à son égard, car il y verra la preuve des affirmations que nous venons de résumer.

3. — *Scolastiques et mystiques.*

Suivons-le dans ses intéressants commentaires sur l'histoire du christanisme doctrinal. Nous avons dit qu'il interprète en sa faveur les enseignements de Saint-Paul et qu'il estime tout autant Saint-Augustin pour son opposition courageuse à Pélasge. Le grand docteur d'Hippone a pourtant trop hésité, à son avis, devant l'affirmation du déterminisme : d'une part, il ne voulait pas imiter Pélasge en concédant à l'homme un plein libre arbitre qui mettrait en question le péché originel, la nécessité de la Rédemption par le sang du Christ et l'arbitraire collation de la grâce divine, en nous laissant croire que nous pouvons, par nos propres forces, atteindre à la justice et mériter le salut. D'autre part, l'évêque d'Hippone se sentait néanmoins ramené vers le libre arbitre par trois scrupules d'origines diverses : tout d'abord par la crainte de se trouver d'accord avec les Manichéens qui nient décidément la liberté humaine : ensuite par la séduction de ce sophisme vulgaire que les gens du commun expriment d'ordinaire en ces termes : « Après tout je sens bien que je peux faire ce que je veux ! (oui, riposte le philosophe de la volonté inconsciente, mais pouvez-vous *vouloir ce que vous voulez*?) » Enfin Augustin était encore géné par le souci d'accorder la responsabilité morale de l'homme avec la justice et la prescience divines et par le désir d'écarter à tout prix de son chemin cette objection que Dieu serait l'auteur du mal si sa créature n'était pas libre de se garder de ce mal. Associée en effet aux deux conceptions spécifiquement *juives* de la création *ex nihilo* de l'âme humaine d'une part et de l'enfer *éternel* d'autre part, la grâce gra-

tuite apparaît comme une injustice si révoltante que la raison ne saurait l'accepter !

En dépit de ces tergiversations regrettables — qui deviendront la source des longues controverses dont l'enseignement d'Augustin a fourni la matière avant d'aboutir aux conclusions luthériennes et jansénistes, — le *vrai* christianisme se prépare assurément dans l'Augustinisme qui est parvenu à concilier tant bien que mal deux conceptions métaphysiques et morales aussi directement antagonistes que celles qui inspirent l'Ancien Testament et le Nouveau : et cela, en utilisant les deux notions excellentes de la grâce gratuite et de la prédestination.

Lorsqu'il en vient à l'appréciation de la philosophie scholastique, Schopenhauer penche vers les *réalistes* (c'est-à-dire vers les mystiques) de cette école, à l'inverse de la philosophie moderne qui, sous l'impulsion de Descartes et des progrès de l'expérience scientifique, continue les vieux *nominalistes*. Il voudrait seulement que le bénéfice d'une existence *réelle* (et non pas seulement *nominale*) fût concédé par nous non plus aux concepts abstraits de la serve intelligence, comme le faisait le moyen âge *Réaliste*, mais aux idées platoniciennes des choses, sortes d'abstractions mystiquement douées de personnalité par la pente naturelle de l'imagination prélogique et qu'il définit pour sa part comme les objectivations-types de la Volonté métaphysique, âme du monde visible, comme les formes permanentes et une fois pour toutes arrêtées dans l'au delà que reproduisent ensuite à l'infini sous nos yeux les individus périssables : ce qui est conception erronée des espèces que le transformisme a fait évanouir en fumée depuis Lamarck et Darwin. Ajoutons que parmi les docteurs du moyen âge, Scot Erigène lui est particulièrement sympathique. Héritier de l'Inde et d'Alexandrie par le canal de Denys l'Aréopagite, le clerc irlandais fut, lui aussi, un précurseur du bouddhisme occidental : « Son Dieu *sans conscience* à qui le temps, l'espace et les catégories d'Aristote ne

sauraient convenir, conserve donc en fait un unique attribut, la *volonté*, écrit Schopenhauer. Il est tout simplement ce que j'ai nommé dans mon système la volonté de vivre ! »

Toutefois ces Scholastiques, empêtrés dans leurs syllogismes, séduisent beaucoup moins notre penseur au total que les purs mystiques chrétiens de cette époque fervente. Avec ceux-là, il se sent en parfaite communion de sentiments et véritablement en famille : il ne s'est jamais lassé de vanter leur attrait. François d'Assise, ce véritable Bouddha de l'Europe, Eckhart, Tauler, Suso, Angelus Silesius, ainsi que l'auteur anonyme de la *Theologia deutsch* qui rêva, lui aussi, par les rues ou les faubourgs de Francfort et dont Luther a dit que nul, avec Moïse et Augustin, ne lui a plus appris sur Dieu, le Christ et l'humanité pécheresse : tous ces révélateurs aujourd'hui si injustement dédaignés ont donné jadis dans leurs formules encore entravées par le dogmatisme romain, les mêmes enseignements que Schopenhauer sur la négation de la volonté de vivre. Qu'on les lise donc avec piété au lieu de les méconnaître et de les écarter d'un geste méprisant comme font les judéo-protestants de notre époque.

Enfin Jacob Bœhme, le cordonnier de Goerlitz, si cher aux poètes et philosophes du romantisme allemand, est parmi les autorités qu'invoque le plus fréquemment l'auteur du *Monde comme volonté*, en matière de religion. Il ne le cède dans les prédilections de Schopenhauer qu'à Mme Guyon, cette sainte pénitente, cette belle et grande âme dont les *Torrents* renferment mainte page qu'on croirait directement transcrite des textes védiques, bien que l'Europe ne dût recevoir qu'un siècle plus tard, la révélation de ces livres sublimes. Tant la conception mystique de la lutte vitale, remarquerons-nous ici, conduit en effet ses virtuoses à des vues analogues sur les relations entre la nature de l'homme ou entre l'homme et ses semblables, quel que soit d'ailleurs le cadre logique que la culture ambiante impose à l'expression de ces rêveries par la parole.

Schopenhauer prône encore certains mystiques de moindre envolée que les précédents, et par exemple Antoinette Bourignon, Jane Leade, Bunyan, Molinos, la « belle âme » dont Goethe nous a transmis les confidences : ou encore Rancé raconté par Chateaubriand, Spinoza évoqué par Colerus et Elisabeth de Hongrie par Montalembert. Il pense très favorablement de ces pseudo-magiciens que produisit la Renaissance et qui, très voisins des mystiques chrétiens par le tempérament, dit-il, ont pénétré presque aussi avant que ces derniers par d'autres voies dans le mystère de l'unité métaphysique des êtres. C'est ainsi que Paracelse, Agrippa de Nettesheim, van Helmont ou Pomponat sont mis fréquemment à contribution par lui afin d'appuyer de leur autorité les interprétations follement mystiques des phénomènes naturels qu'il a trop souvent proposées : en particulier, dans le livre second de son ouvrage fondamental, *Le monde comme volonté et représentation.*

Quant à la Réforme du XVIe siècle, nous avons déjà fait pressentir qu'elle n'inspire pas grande sympathie à notre penseur. Luther, personnellement, le séduit par son tempérament mystique : mais il abhorre les tendances rationalistes et la platitude optimiste qui prirent si rapidement le dessus chez les continuateurs immédiats du Réformateur — sans savoir reconnaître, à notre avis, que cette rapide rationalisation du mysticisme luthérien au contact de la nature humaine véritable et sous la pression des faits a seule rendu viables les diverses confessions protestantes. Pour Schopenhauer, le protestantisme contemporain peut être jugé sur deux de ses préceptes : il condamne l'ascétisme et proscrit le célibat : c'est tout dire ! Et voilà pourquoi ses adeptes gourmés et surtout ses prêtres mariés, libéraux, confortables sont tout ce que l'on voudra, excepté des chrétiens dignes de porter ce nom.

Pourtant, parmi les réformés, les Shakers ont laissé quelque place à l'ascétisme dans leurs prescriptions morales ; le philosophe de Francfort les approuvera donc,

et jusque dans leurs danses religieuses qui dégénèrent en galop échevelé et s'achèvent par l'extase après le total épuisement nerveux des fidèles ! Celui dont le sacrifice suprême a été consommé devant le Seigneur a le droit de danser, dit-il pour excuser ces pratiques qui nous reportent aux plus grossiers mysticismes des siècles primitifs. Celui-là est le vainqueur, car il a triomphé de l'illusion des apparences et déchiré le voile logique qui dérobe la vérité métaphysique au vulgaire.

4. — *La philosophie moderne.*

La Renaissance annonce l'aurore de la philosophie moderne. Giordano Bruno est salué comme son premier ouvrier de marque. Descartes est admiré pour son idéalisme initial — dire en effet : JE PENSE, DONC JE SUIS, c'est dire en d'autres termes : *Le monde est ma représentation*, estime Schopenhauer, — mais l'auteur de cette formule trop célèbre est blâmé en revanche pour son dualisme inutile et pour sa psychologie trop rationnelle. Spinoza, qui inquiète notre homme par son théisme apparent ainsi que par sa morale stoïcienne, l'attire par son pessimiste pratique et par l'ascétisme de sa vie, si semblable à celle des sages hindous et même analogue à l'existence que s'est faite le philosophe de Francfort — du moins celui-ci aime-t-il à suggérer ce rapprochement à ses lecteurs. Ce Juif avait le génie philosophique, écrit-il, mais il n'avait pas emmagasiné dans son cerveau une assez ample matière psychique pour construire un édifice véritablement imposant de la pensée spéculative. Il ignorait Platon, négligeait l'étude de l'art et ne pouvait s'aider ni des Védas, encore inconnus à l'Europe, ni de Kant qui devait venir un siècle plus tard, ni des découvertes décisives de la physique moderne. Et, pour le noter en passant, cette conception historique de la philosophie moderne est assez évolutionniste, bien que Schopenhauer affecte de nier l'évolution chère à Hegel, en ses heures

de pure conviction mystique. Il a écrit que la pensée humaine se répète depuis Hérodote dont la lecture suffit donc pour connaître tout ce qu'il est donné à l'homme de savoir. Spinoza pouvait lire Hérodote et ce ne fut pas assez néanmoins pour porter dans son esprit la lumière ! En compagnie de Bruno, il reçoit néanmoins cet honneur suprême d'être déclaré citoyen honoraire de Bénarès par le fondateur du bouddhisme occidental. La vraie patrie de ces deux sages était la rive du Gange sacré et leur existence misérable ainsi que leur mort prématurée sous le ciel brumeux de notre Occident judaïsé fait songer au destin de ces plantes tropicales, bientôt étiolées par le climat inhospitalier de l'Europe.

Leibniz n'a composé que de mauvais livres dont le seul mérite est d'avoir provoqué par réaction le *Candide* de Voltaire, cette immortelle satire de l'optimisme béat. Malebranche, au contraire, est fort séduisant par son panthéisme latent, par sa mystique théorie des causes occasionnelles, Locke, par ses pressentiments de l'idéalisme kantien, Berkeley par les suggestions plus immédiates qu'il fournit au sage de Kœnigsberg. Nous savons déjà que ce dernier penseur est le maître dont se réclame Schopenhauer. Ce « grand, grand homme », écrit-il, l'*étonnant* Kant doit produire, à son avis, dans tout esprit qui saura s'assimiler sa doctrine, une transformation tellement radicale qu'elle peut passer pour une entière renaissance de l'être psychique et ressemble, dans l'ordre de l'intelligence, à l'action de la grâce dans la sphère de la volonté. Mais un enthousiasme si sincère n'empêche nullement qu'un des exercices favoris de Schopenhauer ne consiste à réfuter, parfois même à ridiculiser son maître avec une entière irrévérence. Ainsi lorsqu'il compare ironiquement l'humanité morale telle que l'envisage Kant à « un peuple d'êtres abstraitement raisonnables qui veulent constamment sans rien vouloir, sinon que chacun veuille suivant la même maxime ! » Ou encore lorsque, retrouvant au faîte du système kantien la théologie que le philosophe de Kœnigsberg avait prétendu écarter à jamais de son édi-

fice théorique, il se permet cette comparaison railleuse. On croirait voir un époux s'échappant à la dérobée du logis conjugal pour courir à un bal costumé de carnaval : là, il intriguerait, la nuit durant, une piquante inconnue, dissimulée sous un domino : puis, le matin venu, au lever des masques, il reconnaîtrait tout bonnement dans sa conquête... sa propre femme !

Après Kant, et avant l'épanouissement de sa propre doctrine, notre homme rencontre encore ceux qu'il appelle les trois sophistes, Fichte, Schelling et Hegel, et leurs âmes damnées, ces « professeurs de philosophie » qui l'ont d'abord empêché de professer à leurs côtés, comme il l'a si ardemment désiré dans sa jeunesse : puis qui ont gâté sa vie par leur persévérante indifférence à l'égard de sa doctrine. Parmi ces sophistes de marque, Fichte, qu'il a spirituellement raillé lorsqu'il écoutait ses leçons berlinoises, bénéficie cependant d'une certaine indulgence pour avoir considéré la volonté comme le ressort du monde. Schelling, le philosophe par excellence de la seconde génération romantique en Allemagne, ressemble par plus d'un trait à Schopenhauer qui sera l'un des maîtres de la quatrième génération de ce grand mouvement des esprits et ce dernier s'en aperçoit fort bien : mais il s'efforce d'expliquer cette ressemblance, à son avis peu flatteuse, par leur commun kantisme (il pourait dire aussi par leur commun rousseauisme) d'origine et il ne veut voir dans le système de Schelling qu'un tissu d'emprunts incohérents faits aux Alexandrins, à Bœhme, à tous les mysticismes du passé.

Quant à Hegel, nous savons déjà qu'il fut la bête noire de Schopenhauer : celui-ci donnait pour armes parlantes au philosophe souabe une seiche, ce mollusque marin qui projette autour de lui un liquide noirâtre et nauséabond pour échapper à ses poursuivants dans l'onde, et surmontait son écusson de cette mordante devise : *Mea caligine tutus*, abrité par mon propre brouillard ! Nulle injure ne sera donc épargnée à ce *parodiste* de Kant et de Schelling, à cet infâme *charlatan* dont le

succès doit être considéré comme l'œuvre caractéristique de la *niaiserie* allemande.

De cette rapide revue historique, il résulte que tous les parents spirituels dont Schopenhauer se réclame sont des mystiques avérés, tandis que les patronages qu'il repousse sont de caractère plus spécifiquement logique et rationnel. C'est qu'à l'exemple des grands mystiques de tous siècles, cet « athée » prétendu s'est toujours regardé et affirmé comme l'allié de choix, l'interprète direct, le messie d'un Dieu qu'il ne se hasarde pas à définir de façon trop nette. Il a écrit en toutes lettres vers la fin de sa vie que certains passages de la théorie rédemptrice qui remplit le quatrième livre de son ouvrage essentiel pouvaient être considérés comme *inspirés par l'Esprit saint* (1). Et qu'a-t-il donc d'un négateur conséquent de la divinité l'homme qui, sur le tard, parodia de son mieux tous les gestes de l'Homme-Dieu, imposant les « dogmes » de sa foi(2), s'entourant d' « apôtres » et d' « évangélistes » dont il disait parfois en propres termes, avec une nuance de commisération dédaigneuse pour leurs inévitables faiblesses : « Ils sont tels que Dieu me les a donnés ! »

A l'un d'eux qui venait d'en aller voir un autre, il écrivait sur un ton plutôt convaincu que plaisant : « Ces visites entre apôtres me réjouissent grandement, car elles ont quelque chose de solennel et de grandiose. Là où deux d'entre vous seront réunis en mon nom, je serai présent au milieu d'eux ». Après s'être tout d'abord effarouché du baise-main, ce témoignage d'enthousiasme de la part de certains adeptes fanatisés, il acceptait très volontiers sur le tard qu'on lui rendît cet hommage en l'abordant. Il prévoyait pour sa personne un culte « par images et reliques » : il préparait ces images pieuses en posant très volontiers devant les peintres ou sculpteurs : « Cela, écrivait-il alors, *fait partie de ma mission* ! » Un de

(1) *Neue Paralipomena*, édit. Reclam. 364.
(2) *Neue Paralipomena*, 416.

ses fervents, le brandebourgeois Wiesecke ayant acheté l'un de ses portraits, fit élever dans son parc un pavillon spécial pour l'y suspendre ; et Schopenhauer de saluer de loin avec satisfaction dans cet édicule « sa première chapelle ».

Il note encore avec complaisance qu'un autre de ses fidèles environne chaque jour son portrait de fleur fraîchement cueillies ; il conte qu'un de ses adeptes est mort à quatre-vingt-cinq ans, dans un calme sublime, avec son nom sur les lèvres. Il ne se refuse pas le don des miracles : Un incendie ayant éclaté chez l'un des siens « tout y fut détruit par le feu, écrit-il, à l'exception d'un daguerréotype qui reproduisait mes traits ! » Or c'est là, ajoute-t-il par un souvenir de ces voyages italiens, ce qui arrive en pareille occurrence aux images de la Madone ! Et, dans tout cela, il y a bien quelque nuance de plaisanterie à coup sûr, mais encore plus de satisfaction conquérante et d'intime conviction. Nous nous croyons donc en droit de résumer les considérations précédentes en avançant que comme tous les fils spirituels de Jean-Jacques, Arthur Schopenhauer est un mystique chrétien hérétique qui a rejeté pour la plus grande part, les conclusions rationnelles de l'enseignement ecclésiastique.

5. — *Le problème de la race dans l'Europe contemporaine.*

Parmi les diverses ramifications du mysticisme rousseauiste qui est la religion de notre âge, Schopenhauer a surtout développé le mysticisme esthétique qui lui promettait l'alliance surhumaine à titre de producteur par le cerveau, d'artisan du Vrai et du Beau. Nous avons vu qu'à titre d'Aryen, il s'oppose et se préfère aux Sémites juifs, de néfaste influence philosophique et religieuse. A-t-il été cependant plus loin sur la voie du mysticisme de race qui parle à peu près en ces termes à la volonté de puissance essentielle de l'être : « L'homme de ta race, de ta nation, de ta parenté est, par privilège,

l'allié de Dieu et en conséquence, il est prédestiné à exercer l'empire sur ceux qui se prétendent indûment ses *semblables* ! » Le penseur de Francfort a fait un raisonnement analogue en faveur des hommes de génie, ses pareils, mais il ne semblait guère prédestiné à fournir en outre des armes aux modernes fanatiques de la race. Son père, cosmopolite de tempérament et de conviction comme un Kant ou comme un Schiller, aurait désiré le faire naître sur le sol de la libre Angleterre, et, seule, la santé de sa mère empêcha la réalisation de ce projet original. Il fut nommé Arthur au baptême par la raison que ce prénom s'orthographie de même en toutes langues et son éducation tendit à faire de lui un citoyen du monde.

Plus tard, conseillé par ses rancunes de génie méconnu, il a témoigné non seulement de l'indifférence, mais parfois une véritable aversion pour son pays d'origine. Donnons-en un exemple au hasard : « Maintenant, après vingt et un ans écoulés, écrit-il en 1835 (1), je comprends mieux ce que Gœthe me répondit en 1814 à Berka, où je le trouvai lisant le livre de Mme de Staël sur l'*Allemagne*. Je lui avais exprimé cette opinion que l'auteur faisait une description outrée de l'honnêteté allemande (allusion sans doute à l'anecdote fameuse de l'arbre de Leipzig) et que les étrangers pourraient être désabusés par l'expérience. Il se mit à rire et me répondit : Oui, certes, ils n'attacheront pas solidement leur bagage (derrière leur chaise de poste) et on leur coupera la corde en route ! Après quoi, il ajouta d'un ton plus sérieux : Mais si l'on veut connaître dans toute sa beauté la malhonnêteté allemande, c'est avec la littérature allemande qu'il faut lier connaissance ! » Schopenhauer applaudit des deux mains à cette dernière appréciation car il se croit odieusement pillé par ses concitoyens hommes de plume. Il refuse nettement aux Allemands cette facile sensibilité (*Gemueth*) que l'Europe romantique se montrait en ce temps disposée à leur concéder et ne leur concède guère

(1) Edit. Reclam. III, 217.

qu'une supériorité unique, celle du sens métaphysique dont ils sont d'ailleurs redevables pour la plus grande part aux récentes leçons de l'admirable Kant.

Rien ne choque plus directement ses préférences toutes méditerranéennes en matière de philologie que l'effort de ses concitoyens pour bannir les mots étrangers de leur langue. Si en effet les autres peuples de l'Europe imitaient ce fâcheux exemple, les savants devraient, dit-il, apprendre les termes techniques dans quatre idiomes au lieu d'un. Pour sa part, il emploie avec obstination les mots franco-latins d'*Egoismus*, ou de *moralisch* parce qu'il ne veut consentir aucune concession pusillanime au teutonisme ridicule, à la *Deutschthuemelei* ! Il affiche hautement la haine du moyen âge germanique qui fut si cher à la branche réactionnaire du mysticisme romantique en Allemagne ; période d'odieuses boucheries quotidiennes sur les champs de bataille et de crimes judiciaires sur les bûchers dressés pour les hérétiques ; période de « simiesque » vénération à l'égard de la femme que notre philosophe méprise si parfaitement pour sa part et que les Anciens de toutes races ainsi que les présents Asiatiques ont su confiner si énergiquement dans les occupations qui lui conviennent.

Certain jour, il a traduit ces sentiments de façon plus brutale encore et a proclamé à la face du monde son dépit d'être né parmi les Allemands, ces esprits bornés qu'il faut renvoyer à de lourds charlatans tels que leur Hegel et il a clos sa diatribe en ces termes : « Voilà le salut que je veux leur adresser en prenant congé d'eux avec empressement ! Wieland a dit que c'était un malheur que d'avoir vu le jour en Allemagne : Buerger, Mozart, Beethoven auraient fait volontiers chorus ! Il n'y a que l'esprit qui comprenne l'esprit ! »

La France est jugée par lui de façon assez variable, selon la disposition de son humeur. Longtemps, il garda quelque complaisance à ce pays qui fut hospitalier aux années de son enfance. Il en aima toujours la vision lucide et mesurée des choses, qualité d'esprit qu'il goûtait chez

nos savants philosophes de la fin du XVIIIe siècle, Helvétius, Cabanis, Flourens, Lamarck. Lorsque sur ses derniers jours, il se prit d'enthousiasme pour les expériences d'hypnose présentées au public de Francfort par un certain Regazzoni de Bergame, il écrivit à l'un de ses disciples : « Je suis fier d'avoir donné mon assentiment à Regazzoni dans son album d'autographes, *clairement, en français* ! » Il déplore néanmoins notre inintelligence des spéculations métaphysiques, défaut qui n'est au surplus que la rançon de nos trop scrupuleuses exigences logiques. L'interprétation *empirique* de la nature serait devenue chez nous une « idée fixe » et cet héritage de Locke ainsi que de Condillac aurait fermé nos oreilles aux immortelles leçons du grand Kant ! Enfin, il a osé dans ses notes intimes (1) cette facile et brutale boutade : « Les autres parties du monde ont des singes ; mais l'Europe a les Français, cela fait compensation ! »

Des Anglais, il juge à peu près comme Stendhal, son frère en rousseauisme latent. Il admire leur sang-froid imperturbable, leur sentiment de la justice civique qu'il oppose à la molle résignation de l'Allemand devant l'arbitraire. Il estime leur attitude libérale dans la question de l'esclavage et plus encore leur souci de protéger nos frères animaux contre toute brutalité superflue. C'est ainsi qu'il applaudira le *Times* (sa lecture quotidienne) pour avoir proposé très sérieusement de faire donner le fouet à une fille de baronnet coupable de maltraiter ses chevaux. L'Angleterre est à ses yeux la nation la plus sensée et, à bien des points de vue, la première nation de l'Europe, mais les supériorités qu'il lui reconnaît sont pourtant déflorées par quelques défauts particulièrement déplaisants au tempérament de notre penseur : la tristesse d'abord, ce penchant qu'Henri Beyle détestait aussi chez les fils d'Albion qu'il jugeait toujours hantés par des projets de suicide : mais surtout l'hypocrisie dévote dont le noble Byron fut une illustre victime. Avec ce réfractaire

(1) *Neue Paralipcmena*, 172.

demarque et l'infirme Léopardi, Schopenhauer a, en effet, la prétention de compléter un trio dont se souviendra l'avenir, celui des *grands pessimistes* de notre âge, et cette parenté intime de leurs génies le rend pitoyable à la proscription du puissant poète de *Lara*.

Il pense peu de bien du caractère italien et seule en Europe, l'Espagne a son admiration à peu près sans réserves. Cette nation possède non seulement le sang-froid persévérant de l'Angleterre, mais encore cette farouche ténacité dans la vengeance que Stendhal admirait si fort en Calabre pour sa part sous le nom très discutable d' « énergie ».

Au total, comme il est arrivé à nombre de rousseauistes des pays du Nord, révoltés contre la discipline sociale stricte que leur imposait leur pays d'origine, à Gœthe et à Byron en particulier, les sympathies instinctives de Schopenhauer s'en vont vers les pays du soleil. Acceptant de l'anthropologie de son temps, la notion de trois grandes races humaines initiales, la caucasique, la mongolique et l'éthiopique, il affirme que *toutes trois furent originairement noires* ; et de là le titre du présent paragraphe de notre étude. Toutes trois, en effet, ont dû se développer pareillement dans les régions tropicales du globe, seules propices, en raison de leur climat généreux, aux difficiles débuts de l'espèce humaine. Plus tard, les Caucasiques noirs étant remontés vers le Nord se virent peu à peu *décolorés*, jusqu'au blanc clair, par l'influence des intempéries. Chose curieuse, à démontrer de la sorte que ses ancêtres lointains furent des nègres, l'aryaniste Schopenhauer apporte une aussi naïve complaisance que notre compatriote l'aryaniste Gobineau (dont il put lire l'*Inégalité des races* et goûta le pessimisme mystique) met de passion à écarter de l'épiderme de ses pères toute nuance capable d'en ternir la parfaite blancheur. L'homme blanc n'est pour le philosophe de Francfort qu'un visage *pâli*, comme le disent si justement à son gré les Peaux-Rouges, moins éloignés que nous de l'originelle beauté. Adam était certainement de peau noire et, puisque l'Écri-

ture affirme que le Dieu des Juifs créa l'homme à son image, le Créateur devrait donc être présenté avec un visage noir aux adorations du peuple chrétien. L'Europe ne vénère-t-elle pas çà et là des Vierges noires, apportées le plus souvent d'Orient, où Bouddha et même Confucius sont fréquemment représentés comme des nègres.

Que la couleur blanche de notre peau soit d'ailleurs une dégénérescence, un semi-albinisme maladif, Schopenhauer le prouve assez singulièrement par l'antipathie et le dégoût que cette couleur provoque chez *quelques peuplades de l'Afrique centrale* ! (1) Voilà qui est décisif en vérité ! Aussi notre homme aime-t-il à penser, pour se réconforter que la Nature tend à rendre aux générations futures les cheveux *noirs* et les yeux *bruns* que trop d'Européens ont eu le *malheur* de perdre au cours des siècles. Elle utilise à cet effet, selon lui, l'impulsion amoureuse métaphysique qui est un des dogmes les plus retentissants de la philosophie schopenhauerienne : elle conduit les blonds et les blondes à choisir leurs conjoints sous les épidermes dorés du midi ! Tout cet aryanisme est étrangement contraire aux prédilections de l'actuelle anthropologie germaniste pour les yeux bleus et les cheveux blonds, qui seraient le privilège des dominateurs et civilisateurs du globe !

Schopenhauer n'ignore pourtant pas que, chez nombre de peuples barbares Hindous, Incas, Maoris, les voyageurs ont trouvé la caste dominante de couleur plus claire que le commun du peuple. Il accepte même l'explication souvent proposée pour cette particularité ethnique : l'aristocratie descendrait seule des conquérants les plus récents de la région dont la population antérieure a subsisté dans un demi-servage sous l'égide et sous le joug de ces conquérants. Or, l'aptitude aux armes se développe de préférence sous les climats rudes en même temps que la couleur plus claire du teint, parce que la lutte vitale y est plus âpre contre les éléments ennemis et que nécessité est mère de vertu. Mais cette remarque ne diminue

(1) *Neue Paralipomena*, 363.

pas les sympathies noires de l'aryanisme tel que le conçoit Schopenhauer, car cet Allemand, non prussifié, considère la valeur guerrière comme une qualité secondaire dans l'individu ou dans la race, comme une vertu de sous-officier !

Dans toutes ces déductions dont le point de départ est fort arbitraire, mais les conclusions fort précises en revanche, il semble au premier abord qu'il n'y ait nul encouragement pour le pangermanisme théorique, bien au contraire. Schopenhauer est pourtant devenu, par son *antisémitisme* philosophique, l'inspirateur et le prophète de certains mystiques de la race qui se sont groupés autour de Richard Wagner et dont M. Houston Stewart Chamberlain fut le plus brillant après Nietzsche. Wagner lui-même a marqué les premiers pas sur la voie qui conduit de l'aryanisme noir de Schopenhauer aux actuelles doctrines du pangermanisme philosophique. Il restait en effet quelque peu teinté d'Hegelianisme par sa familiarité avec Louis Feuerbach, le premier de ses inspirateurs philosophiques. Il avait vu 1866 et 1870. Enfin, c'est lui qui, dans sa vieillesse, a greffé de sa main le gobinisme sur le schopenhauerisme qui avait séduit son âge mûr.

Les théoriciens qui procèdent du vagnérisme ont imaginé de présenter la vision mystique du monde en général et le mysticisme rousseauiste en particulier, comme le privilège et en quelque sorte le signe de railliement de l'âme aryenne ou germaine. C'est à la plus poussée, à la plus retentissante de ces tentatives que nous donnerons notre attention tout à l'heure en étudiant la pensée philosophique de M. Chamberlain.

II. — L'aryanisme blanc.

A l'heure même où parvenait à la notoriété européenne le bizarre mysticisme pseudo-aryen qu'Arthur Schopenhauer avait greffé quarante ans plus tôt sur la pensée védique, un Français de Gascogne que les hasards de la

vie avaient fait élève d'un hegelien de 1820, Arthur de Gobineau, prenait la plume pour jeter les bases d'un aryanisme de toute autre tendance. Comme nous l'avons dit, ces deux pensées se rencontrèrent même de façon fugitive lorsque le vieillard de Francfort lut l'*Essai sur l'inégalité des races* et qu'il en nota brièvement, mais avec satisfaction dans ses *Parerga* le sombre pessimisme d'avenir. Mais elles ne se reconnurent pas alors comme parentes par un trait de leur caractère plus essentiel que le pessimisme, par l'exclusivisme aryen qui les destinait à se fondre tant bien que mal l'une dans l'autre un quart de siècle plus tard sous l'impulsion de Richard Wagner à la veille de sa fin ; puis de Frédéric Nietzsche, l'oreille toujours tendue vers les échos de Bayreuth, même après la défection qui l'avait écarté de la secte wagnérienne orthodoxe ; enfin de Houston-Stewart Chamberlain, le philosophe dont nous examinons présentement les idées. Gobineau doit être étudié très prochainement dans la collection dont fait partie le présent volume par un critique de haute compétence et de ferme coup d'œil qui saura mettre en plein relief ses caractéristiques littéraires et son inspiration philosophique d'ensemble. Nous nous restreindrons ici à un simple aperçu de son mysticisme de race, indication préliminaire qui est indispensable à l'intelligence de notre exposé.

1. — *L'identification de l'Aryen avec le Germain.*

On n'ignore guère aujourd'hui parmi nous (1) le rôle important que notre compatriote Arthur de Gobineau a

(1) Le pénétrant et brillant critique qu'est M. A. Hallays a le premier signalé dans un feuilleton du *Journal des Débats* en 1899, l'importance que commençait à prendre au delà du Rhin la personnalité de Gobineau. Nos études allemandes ayant appelé vers la même époque notre attention sur ce personnage original, nous lui avons consacré un important travail qui parut en 1903, formant le premier volume de notre *Philosophie de l'impérialisme* ; nous renvoyons nos lecteurs à ce volume pour plus ample explication sur les différents problèmes que nous ne pouvons qu'effleurer ici.

joué, sans son aveu d'ailleurs, dans l'élaboration de ce mysticisme germaniste exaspéré dont la guerre actuelle procède assurément pour une part. On sait que ce mysticisme, ancien déjà dans la pensée allemande, s'est adapté tant bien que mal après 1870 aux récentes conclusions des sciences historiques ou biologiques et a largement agrandi le cercle de ses adeptes. Gobineau a été fort exploité au delà du Rhin dans ce sens, c'est pourquoi depuis le début de la présente crise, son nom vient presque nécessairement sous la plume des publicistes qui s'efforcent à scruter les origines de ce cataclysme universel. Hier encore, le professeur Millioud de Lausanne écrivait dans sa belle étude sur *La Caste dominante allemande* que les pangermanistes firent de Nietzsche vers 1890, quelque chose comme le messie du *Struggle for Life*, mais s'aperçurent bientôt que ce penseur, longtemps méconnu de ses compatriotes, s'était montré violemment hostile à leur culture en revanche. Ils se tournèrent alors d'instinct vers l'une de ses sources, ajoute M. Millioud. « On se passa bientôt de lui : on avait exhumé Gobineau dont la doctrine devint le noyau de tout un ensemble de dogmes destinés à justifier en théorie l'impérialisme économique et militaire. »

Pourtant Gobineau, nous l'avons indiqué naguère, ne peut passer pour un pangermaniste dans l'acceptation que les événements ont donné à ce mot depuis un siècle. Sans doute, avec tous les romantiques français de 1830 qui furent ses premiers modèles, il aima l'Allemagne d'avant 1848, celle de Nodier, Nerval, Hugo, Quinet, Michelet. En revanche, s'il honora, s'il adora presque le Germain *dans le passé*, il lui refusa obstinément toute possibilité de jouer un rôle *dans l'avenir* : c'est même là l'essence de sa doctrine. Et si, d'autre part, après sa trente-cinquième année, il a souvent dénigré la France moderne, ç'a été du moins en compagnie du monde moderne à peu près tout entier. Les morceaux inédits qui nous ont été récemment donnés de lui (1) n'ont fait que

(1) Nous utiliserons largement pour cette esquisse les deux importants volumes biographiques publiés, en 1913 par le Dr L. Schemann,

nous confirmer dans cette appréciation que nous avons énoncée de longue date. Déjà son livre capital, *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* plaçait les Allemands contemporains *au-dessous* des Français pour leur valeur de race, parlait d'eux comme d'un peuple *tant de fois métis,* — ce qui est à ses yeux le plus irrémédiable des vices, — enfin formulait cette sentence d'une concision significative : « Les Allemands *ne sont pas d'essence germanique* ! »

Nous savons maintenant que son poème inédit de *Manfredine,* qui doit être à peu près contemporain de son *Essai sur les races* accable les « Allemands » en même temps que les modernes descendants des Latins ou des Gaulois sous ce vers écrasant :

Ce qui n'est pas germain *est créé pour servir!*

Vers le terme de sa vie, en 1878, dans un essai inédit sur *l'Ethnographie de la France,* il déclarait n'avoir rencontré le type germanique que sur le sol anglais, dans la région scandinave, sur les côtes de la Baltique, dans *quelques cantons* de l'Allemagne, en France, en Italie, en Sicile et dans le nord de l'Espagne jadis colonisée par les Wisigoths. Enfin, dans le dernier morceau de prose qui soit sorti de sa plume peu de mois avant sa mort — un article de revue sur *Ce qui se fait en Asie* — on peut lire ces lignes décisives : « En France, le génie *germanique* a été étouffé sous le nombre. L'Allemagne *n'a pas été plus favorisée.* Elle était ou *semblait être* une terre essentiellement acquise à la race *régulatrice,* mais ce ne fut, par la conséquence même des extensions de cette race, qu'une apparence ! Le sang vanté par Tacite n'est, en Allemagne, ni aussi abondant, ni aussi répandu qu'on a voulu le croire. Ce qui est certain, c'est que, slave ou latine, *aucune* des agglomérations européennes d'aujourd'hui n'appartient

président de l'Association Gobineau au delà du Rhin et héritier littéraire actuel de l'auteur de l'*Essai sur l'inégalité des races.* Ces publications biographiques qui, jusqu'à présent, s'arrêtent à l'année 1867, sont fondées sur deux mille lettres ou manuscrits inédits de Gobineau qui ont été réunis par M. Schemann dans les locaux de l'Université de Strasbourg.

plus aux peuples du *passé* qui ont fondé la société dont on retient encore quelques noms, mais dont du meilleur cœur du monde, on repousse les principes et dément les instincts ! »

En résumé, pour Gobineau, l'Aryen en Europe, c'est le Germain, et dès qu'il atteint le début de l'ère chrétienne, il emploie indifféremment ces deux mots l'un pour l'autre dans sa très systématique philosophie de l'histoire. Mais en revanche, le Germain n'est pas du tout pour lui l'Allemand, comme nous venons de le voir. Si une nation du temps présente conservait, à ses yeux, quelques vestiges de l'ancienne énergie aryano-germanique, c'était assurément l'Angleterre, *unique* nation de sang aryen qui vive encore de nos jours, disent expressément son *Essai sur les races* et son poème de *Manfredine* qui sont à peu près de la même date. Encore ses écrits de jeunesse peignent-ils de traits assez noirs l'*avenir* de nos alliés britanniques : mais c'est à leur glorification sans réserve que sont consacrées quelques-unes des œuvres d'imagination dont nous a dotés sa vieillesse : par exemple, la jolie nouvelle des *Souvenirs de voyage* qui s'intitule *Akkrivie Phrangopoulo* et surtout le curieux roman des *Pléiades*. Dans ce dernier récit, les véritables héros, Wilfrid Nore et Harriet Coxe sont des Anglo-Saxons, tandis que l'Allemand Conrad Lanze est dessiné sous les traits surannés, apprécié avec la sympathie légèrement ironique, qui avaient cours parmi nous entre 1820 et 1840. On pourrait dire que Gobineau s'est servi de l'érudition allemande, orientée dans le sens germaniste par les Herder, les Schlegel et les Hegel pour exalter dans le passé les Germains de Tacite et dans le présent les Anglais de Kipling.

Mais certains de ses lecteurs n'ont accepté qu'une partie de ses enseignements. Son livre sur les races fut traduit peu après sa publication, avec de larges coupures, par des Américains esclavagistes dont il flattait les passions et servait les intérêts en dénigrant la race noire ; et l'auteur écrivait alors à un ami : « N'admirez-vous pas les Américains qui croient que je les encourage à assom-

mer leurs nègres, qui me portent aux nues pour cela, mais qui *ne veulent pas traduire la partie du livre qui les concerne!* Ce qui me porte à *faire des réserves* sur mon succès dans ce pays-là ! » Il aurait donc probablement fait bien d'autres réserves encore s'il avait assez vécu pour se voir *utilisé* comme il le fut après sa mort en pays allemand : destin que lui prédisait d'ailleurs, avec une rare perspicacité, sur la fin de sa vie, la princesse de Wittgenstein, l'amie bien connue de Franz Liszt. Elle lui reprochait d'avoir terminé son *Essai sur les races* par une véritable « Kalpa » bouddhique — la Kalpa étant une sorte de crépuscule des hommes et des dieux, — et elle ajoutait : « Or le bouddhisme est la religion des Jaunes, tout ce qu'il y a de plus jaunes. Et vous, un Arya par excellence, vous allez déboucher dans un Nirwana humanitaire? Ah ! cher fils des dieux, des héros, d'une vaillante noblesse, il faut se relever de cette contradiction-là. Il vous serait si facile de l'éviter vous-même, comme un jour *on y échappera après vous*, en vous empruntant beaucoup de choses et *en concluant autrement* ! » Ces paroles étaient étrangement prophétiques. Oui, certes, les disciples allemands de Gobineau ont conclu tout autrement que leur maître. Nous rappellerons ici en quelques lignes comment il a prêté, sans l'avoir voulu, des armes à nos présents ennemis

2. — *Les leçons de Boulainvilliers.*

Nous avons naguère avancé que Gobineau, — conseillé par le passé royaliste des siens, par son goût d'adolescence pour les romans de chevalerie, enfin par des prétentions nobiliaires auxquelles il s'attacha de bonne heure, pour les accroître jusqu'à l'absurde avec les années, — était tout simplement revenu pour la remanier à sa mesure, vers l'idée maîtresse du comte de Boulainvilliers, ce singulier personnage dont le portrait figure dans les *Mémoires* du duc de Saint-Simon et qui formula ses vues d'ensemble sur la philosophie de notre histoire nationale dans les

premières années du XVIIIe siècle. Augustin Thierry nous a rappelé, au cours des précieuses *Considérations* qui ouvrent ses *Récits des temps Mérovingiens*, que Boulainvilliers, issu d'une famille de fort ancienne noblesse, s'était appliqué tout d'abord à l'étude du passé uniquement pour y rechercher les titres, les alliances, les illustrations de ses propres ancêtres. Il lut donc beaucoup de documents historiques à cet effet : mais, tout en éclaircissant de son mieux ses antiquités domestiques, il vit s'ouvrir devant lui des perspectives imprévues sur l'ensemble de nos antiquités nationales. Il constata, écrit Thierry, la liberté des mœurs germaniques primitives et se passionna pour elle : il se prit à regarder une telle liberté (vis-à-vis de trône) comme le plus ancien droit de la noblesse française, héritière à ses yeux des Francs de la conquête. Tout ce que les nobles des siècles précédents avaient successivement abandonné en fait d'indépendance personnelle, à savoir le droit de se faire justice par soi-même, la guerre privée, le droit de guerre contre le roi, tout cela plaisait à son imagination aventureuse et il prétendait, sinon faire revivre des réalités devenues presque incompréhensibles à des âges moins vigoureux, du moins leur assurer une place plus éminente dans l'explication de nos origines !

Or, telle sera précisément la double préoccupation de Gobineau au cours de sa vie de publiciste. D'une part, magnifier autant que possible ses propres ancêtres (seulement, tandis que ceux de Boulainvilliers étaient des ancêtres en chair et en os, les siens ne seront que les fantômes qui peuplent son rêve de surhumaine alliance), d'autre part, étendre à un plus vaste domaine historique les conclusions tirées par lui, à son profit, ses annales domestiques : seulement, tandis que Boulainvilliers n'avait guère regardé au delà de nos frontières, Gobineau trouva dans les matériaux accumulés par l'érudition de son temps la tentation et la facilité d'étendre à l'histoire universelle les conclusions proposées par son précurseur pour la seule histoire de la France. Du « féodalisme » ou germanisme restreint du premier, nous verrons le

second faire un « aryanisme » ou plutôt un « germanisme » à peu près mondial.

Et tout d'abord, on ne saurait mettre en doute que le point de départ de Gobineau n'ait été, comme il arrive à tous les mystiques, dans une préoccupation personnelle. Nous l'avons amplement établi naguère (1). Disons ici seulement que cette préoccupation le conduisit à se conférer de ses propres mains et à tenter de se faire reconnaître par autrui l'extraction noble la plus flatteuse de toutes, celle qui ne procède pas du bon plaisir des rois, mais dont la source se perd dans l'obscurité des origines nationales. La très fantaisiste chronique de sa propre famille qu'il a publiée dans sa vieillesse sous ce titre significatif : *Histoire d'Ottar Jarl, Pirate Norvégien, conquérant du pays de Bray, et de sa descendance,* a été conçue et plus d'une fois présentée par lui comme l'œuvre essentielle de sa vie toute entière, comme l'aboutissement logique et volontaire de ses nombreux écrits antérieurs ; et, s'il y a peut-être quelque exagération dans ce dire, il y a bien de la vérité aussi. Certes, c'est à la longue seulement que se cristallisa dans son esprit sous une forme arrêtée, sa prétention féodale ; mais il s'est cherché de bonne heure des ancêtres vraiment nobles, et par conséquent, selon la thèse de Boulainvilliers, Franks, Normands, ou tout au moins Wisigoths, parce que cette dernière tribu des Germains a surtout colonisé l'Aquitaine, sa province natale. C'est donc avec une parfaite clairvoyance que la princesse de Wittgenstein lui écrira en 1882, dans une lettre dont nous avons cité plus haut un autre passage non moins caractéristique : « Vous avez démesurément reculé et élargi *la question de caste pour en faire une question de race* ». C'est exactement cela : Boulainvilliers

(1) Au point d'en convaincre l'Allemagne qui avait d'abord accepté sans critique toutes les assertions de l'auteur d'*Ottar Jarl* sur son arbre généalogique. L'ouvrage important du Dr Fritz Friedrich, publié quelques années après le nôtre, dont il s'est largement inspiré a donné le signal de la retraite aux partisans allemands de l'origine germanique de Gobineau.

prétendait faire germanique et, par là, dominatrice de droit divin dans son pays, la caste à laquelle il appartenait par sa naissance. Gobineau a émis la même prétention pour la race dont il se disait issu et dont il a étendu au monde entier les prétentions de prépondérance.

Il est vrai qu'en 1849, dans la *Revue provinciale* dont il fut le principal rédacteur, il se défendait encore contre cette obsession qui allait bientôt l'envahir et s'emparer de lui sans réserve : « On *défigurait* l'histoire au XVIIIe siècle, écrit-il alors en lecteur docile de Thierry, soit qu'avec Mably l'on préparât les faits pour l'usage de la logique démocratique, soit qu'avec le *hautain* Boulainvilliers on partageât résolument les Français en deux nations dont l'une avait l'héritage de l'épée souveraine, l'autre celui des chaînes d'un éternel esclavage ! » Mais, quelques mois plus tard, il s'empressera de « défigurer » bien plus largement l'histoire universelle à son tour, en s'appuyant sur d'analogues convictions « impérialistes », car les appréciations qu'il vient de condamner dans une phrase sévère se retrouveront à toutes les pages, et pour ainsi dire à toutes les lignes de son *Essai sur l'inégalité des races humaines* !

Plus tard, dans les notes inédites qu'il jettera sur le papier en vue d'une seconde édition de son *Ottar Jarl*, il se donnera de nouveau l'apparence de renier Boulainvilliers, de le réfuter même ; mais nous allons démontrer qu'en fait il ne songe qu'à l'*accentuer*, tout au contraire, dans le sens qui convient à ses propres aspirations dominatrices, puisqu'il prétend faire germanique d'origine et de caractère non la plus haute noblesse française, comme le proposait le contemporain du duc de Saint-Simon, mais plutôt, ou même uniquement, cette portion de la bourgeoisie enrichie à laquelle appartenaient les Gobineau bordelais du temps de Louis XIV. Arrêtons-nous donc un instant sur ces très instructifs commentaires.

Boulainvilliers, et plus tard (sous la Restauration) Montlosier, explique le prétendu descendant du Jarl

norvégien, furent d'avis que lorsqu'on dit noblesse, on doit supposer par là même antiquité de race, et que, s'il y a antiquité, il faut se demander pourquoi cette qualité implique un mérite que nul autre ne saurait remplacer. C'est, répondirent-ils l'un et l'autre, parce que cette antiquité ramène la noblesse aux Franks, conquérants des Gaules et que, par la conquête, les Franks ont pris la suprématie sur les Gallo-Romains leurs vaincus ; c'est encore parce que cette suprématie a fait des nobles les supérieurs et maîtres de plein droit ! En conséquence, être noble, vraiment noble, c'est être de race franque, vainqueur, conquérant et, du poids de tous ces droits, peser sur le vaincu.

Or, Gobineau déclare considérer ce point de vue comme l'indice d'une regrettable étroitesse d'esprit chez les deux précurseurs de sa pensée qu'il vient de nommer. A Boulainvilliers, en particulier, il reproche de s'être montré trop « charmé » du seul fait de la *victoire* franque, sans avoir supposé aux vainqueurs de particuliers mérites héréditaires : en un mot, de n'avoir pas eu la moindre notion de l'idée de *race* et, encore bien moins, de la prépondérance absolue d'une race particulière sur toutes les autres races humaines — conception qui est le principe même de la philosophie gobinienne de l'histoire. — Mais ce reproche, à notre avis, est à peu près gratuit. Certes, Boulainvilliers ne considérait pas la race germanique comme appelée de tout temps, par décret de l'Éternel, à régner despotiquement sur le monde. Hegel n'était pas venu pour donner cette folle extension au germanisme, alors naissant, d'un Leibniz. Mais il suffit de lire les *Mémoires* de Saint-Simon, par exemple, pour se rendre compte que les descendants, plus ou moins authentiques, des Francs de la conquête au temps de Boulainvilliers attribuaient au sang infusé dans leurs veines par l'hérédité noble précisément le même genre de mérite que l'*Essai sur les races* suppose à l'extraction aryenne ou germaine.

Quoi qu'il en soit, Boulainvilliers a commis en outre une

erreur bien autrement fâcheuse, à l'avis du descendant d'Ottar Jarl qui descend aussi, et bien plus certainement à coup sûr, des Gobineau commerçants de Bordeaux au XVIe siècle : ç'a été de voir en France, au début du XVIIIe siècle les Francs tous d'un côté, c'est-à-dire dans les rangs de la noblesse ancienne, et les Gallo-Romains, tous de l'autre, c'est-à-dire formant la masse du peuple, la bourgeoisie et la noblesse de création royale. Ce lecteur patient des vieilles chartes, poursuit Gobineau, n'y avait-il donc pas appris qu'avant l'invasion des Francs, les Germains d'Arioviste créèrent d'amples colonies dans la France orientale, poussant leurs avant-gardes jusqu'à l'Auvergne : que pendant plus de deux siècles avant ceux-ci, des barbares fédérés avaient tenu tout le nord de notre pays, y jetant une couche de population fort dense : que des Alains s'étaient trouvés en grand nombre à Bourges, Orléans, Poitiers, ailleurs encore : que les Bourguignons *valaient bien les Francs* et les Wisigoths de même, surtout en comparaison des Gallo-Romains ! Bref, Boulainvilliers mit « le premier pied sur l'idée de race, n'avança pas le second » et resta donc finalement tête-à-tête avec cette donnée insoutenable : la *vraie* noblesse actuelle représente la race conquérante.

Gobineau est d'un tout autre avis parce qu'il préfère émettre la même prétention au profit de sa famille qui ne comptait nullement dans les rangs de la noblesse ancienne ou même la noblesse nouvelle au temps de Boulainvilliers. Il considère donc, et il présente tant bien que mal ses grands-pères bourgeois du XVIIe siècle comme d'extraction germanique et féodale, tandis que la noblesse ancienne du même temps est à ses yeux comparable aux arbres des jardins de Versailles « taillés, pomponnés, sarclés, accommodés, mis en boule » par les rois de France et leur administration bureaucratique. Sans vouloir, dit-il, se montrer pour les ducs et pairs aussi dur que les Parlements dans leurs pamphlets de cette époque, on peut soutenir que ces hauts personnages représentaient la faveur plus que la naissance et que la thèse de Boulain-

villiers se trouva donc fausse *en ce qui les concernait.* Mais non pas en ce qui concernait les Gobineau de la Gascogne ! Appliquée avec plus de discernement, cette thèse pouvait valoir grandement, au contraire, si nous en croyons l'auteur d'*Ottar Jarl.* Elle contenait en effet « le germe de l'idée de race » (c'est ce que nous prétendions plus haut) et réfutait en outre toute prétention des rois à valoir plus, dans leurs collations de parchemins, que comme distributeurs d'avantages, de faveurs et de rangs !

Combien il est difficile, pourtant, de progresser sur la route du vrai, soupire le petit-fils des Gobineau orfèvres ou bonnetiers du XVIe siècle, en achevant de corriger, dans le sens de ses prétentions personnelles, le plus notable de ses précurseurs ! Boulainvilliers tendait à rabaisser toute noblesse *nouvelle,* à s'en tenir au système *étriqué* des généalogistes et *à baisser la tête devant les arrêts de dérogeance* (c'est-à-dire à refuser de reconnaître le sang des conquérants de la Gaule derrière les comptoirs des grandes villes commerçantes). Il ne voyait pas que la noblesse française, délimitée comme il proposait de le faire, ne groupait plus qu'un très petit nombre de familles, très fières de compter dans une élite si restreinte, mais pas très sûres, après tout, de leur origine franque et d'ailleurs à chaque génération plus détériorées par les mésalliances. Au lieu que, — selon la thèse soutenue tout le long de l'*histoire d'Ottar Jarl* — les vrais descendants des Germains se trouvaient alors bien loin des régions sociales où Boulainvilliers s'efforçait de les confiner. La plupart étaient, vers la fin du moyen âge, tombés dans les basses classes de la société d'où ils commençaient à émerger de nouveau au temps de Louis XIV par la seule valeur de leur race et de leur sang. Tel était du moins le cas des Gobineau, artisans enrichis par le commerce ou par d'avantageux mariages vers cette époque et qui devaient, au début du siècle suivant, arriver au Parlement de Bordeaux.

En résumé,c'est de son propre aveu désormais que nous pouvons considérer Gobineau comme un nouveau Boulain-

villiers, beaucoup moins strict que le premier sur les généalogies ou sur les dérogeances, — et pour cause, — tout préparé par conséquent à concéder en tous temps et en tous lieux l'origine germaine, ou plus généralement aryenne, aux vainqueurs de la lutte sociale, sur le témoignage des plus fantaisistes indices. C'est là l'inspiration de son *Essai sur l'inégalité des races* comme ce sera celle de son *Ottar Jarl*.

3. — *L'Essai sur l'inégalité des races humaines.*

L'évidente influence de Boulainvilliers sur la pensée de Gobineau s'est complétée aux approches de 1850 par celle de la science historique allemande alors pénétrée de hegelianisme, c'est-à-dire, par quelques côtés, de germanisme théorique. Il avouera plus tard à Tocqueville, avoir été longtemps un hégélien convaincu ; hégélien de gauche, il est vrai, puisqu'il subissait surtout l'influence de Ludwig Feuerbach, mais, par la fréquentation de cette école philosophique, il n'en avait pas moins vu passer sous ses yeux la plupart des arguments pseudo-historiques qui, depuis un siècle déjà, préparaient aux ambitions du pangermanisme contemporain les titres mystiques dont il a fait par la suite un si copieux usage. A la prétention féodaliste que lui avaient dictée ses appétits de noblesse, il apprenait insensiblement à superposer les brutales théories, d'origine frédéricienne, que l'Allemagne allait de plus en plus accepter de la Prusse et qu'un siècle d'évolution rousseauiste sans contrepoids éloignait chaque jour davantage de la mentalité française au contraire. De là, le schéma de l'Aryen ou Germain, conquérant et organisateur par excellence, tel qu'il apparaît dans l'*Essai sur les races humaines* et dans l'œuvre ultérieure de Gobineau. Son ami Prokesch-Osten pourra lui écrire dans son français peu correct en 1856 : « Vous ensemencez la terre de l'avenir, mais vous n'avez pas la vocation de l'*âge d'or* de nourrir vos lec-

teurs de douces illusions, vous, les fils *du siècle de fer* sur sa pente rouillée. Vous donnez ce qui est le moins consolant, la vérité ! »

Rappelons en peu de mots quels sont, dans la philosophie gobinienne de l'histoire, les traits de l'Aryen ou du *Germain*, créé pour dominer le monde, le civiliser et disparaître prématurément de la surface du globe par l'infection de la mésalliance, par le mélange conjugal imprévoyant avec les races inférieures. Dans l'*Essai*, l'Aryen apparaît surtout comme doué d'énergie *réfléchie* et d'*intelligence* énergique, comme largement pourvu du sens de l'utile, mais dans une acception de ce mot beaucoup plus large, plus élevée, plus courageuse et plus idéale qu'il n'arrive chez les nations jaunes, également pourvues de ce dernier trait de caractère. Avec la persévérance qui le rend capable d'écarter à la longue tous les obstacles de sa route, avec l'instinct fort développé de l'ordre, il associe un goût prononcé pour la liberté la plus extrême en ses manifestations. Plus tard, le très fantaisiste *Traité des écritures cunéiformes* peindra le soldat aryen de Cyrus comme l'antipode, au point de vue moral, des Assyriens sémitisés dont ce conquérant venait de renverser l'empire et montrera ce guerrier blanc d'épiderme et non basané ; vigoureux et non pas souple ; hardi, téméraire, brutal même, mais non pas cruel ; fier, dominateur et non pas vain ; professant l'horreur du mensonge que l'Orient sémitique cultive au contraire avec raffinement. Tout ceci, on s'en aperçoit bientôt, est à peu près le portrait de l'Anglo-Saxon contemporain tel que le dessinait l'anglomanie doctrinaire en France depuis Voltaire et Montesquieu, continués par Mme de Staël, Royer-Colard, Alexis de Tocqueville.

Les documents qui ont été mis au jour depuis notre travail fondamental sur Gobineau nous fournissent quelques vers dictés par sa Muse féconde à l'auteur d'*Amadis* et qui préciseront encore à notre profit ce type de l'Aryen-Germain blanc, allié de Dieu par privilège de naissance. Nous empruntons ces vers à une esquisse poétique que

le poète laissa dans ses cartons et qui a pour titre *le Paradis de Béowulf*. On y voit passer en tumulte, comme dans les *Martyrs* de Châteaubriand :

Toute la gent mérovingienne
Déployant sa vigueur ancienne,
Foule sublime aux blonds cheveux
Jetés sur de larges épaules,
Blanche comme la neige aux pôles,
Etincelante en ses yeux bleus...
Dans ces guerriers tannés, rougeâtres,
Point de jouvenceaux ni de pâtres,
Point de gens pacifiques, point
De rêveurs ni d'enfants douceâtres ;
Rien que lutteurs opiniâtres...
Ils me dirent : « Tu sais peut-être
« Que le ciel est aux violents, etc... »

A ces Germains conçus de la sorte, Gobineau refuse le sentiment artistique, au moins à titre originel et spontané : c'est là une des plus curieuses fantaisies de son imagination paradoxale et une si entière antithèse de l'aryanisme schopenhauerien et wagnérien que nous nous y arrêterons un instant. Si, dit-il, dans un *Essai sur l'inégalité des races*, on admet avec les Grecs antiques et les juges les plus compétents en cette matière que l'exaltation et l'enthousiasme sont la vie du *génie* et des *arts*, bien plus, que ce génie, lorsqu'il est complet confine à la folie, ce ne sera dans aucun sentiment *organisateur et sage* de notre nature que nous irons en chercher l'origine : en d'autres termes, ce ne sera pas à l'élément blanc, aryen, que nous nous adresserons pour en expliquer dans l'humanité la naissance. Dès lors se présente cette conclusion *toute rigoureuse*, que la source dont les arts ont jailli est cachée dans *le sang des noirs*. C'est, dira-t-on, une bien belle couronne à poser sur la tête difforme du nègre? Mais ce n'est pas précisément ce front fuyant qui la reçoit dans la philosophie gobinienne de l'histoire, car le noir,

réduit à ses propres forces, ne peut rien dans le domaine du beau, pas plus que ne peuvent d'ailleurs le blanc allié de Dieu et le jaune aux tendances terre à terre. « Le génie de l'art est également étranger aux trois grands types » à l'état pur. Il surgit de leur hymen et se manifeste alors avec une intensité variable, avec une physionomie différente chez l'individu selon la constitution de son sang. Un blanc, bercé par l'air charmant de *il Matrimonio secreto* « *Pria que spunti in ciel' l'Aurora* », ne ressent pas les jouissances physiques et violentes d'un Bambara hypnotisé par le rythme monotone de ses tambourins barbares ; mais leur plaisir est de même ordre. Le noir possède seulement à un plus haut degré l'excitabilité sensuelle sans laquelle il n'y a pas d'art possible : il lui manque en revanche les aptitudes psychiques qui ont rendu l'Européen capable d'affiner peu à peu sa jouissance esthétique.

Aussi la puissance des arts sur la masse sera-t-elle toujours en raison directe de la quantité de sang noir qui circule obscurément dans ses veines. Cette puissance fut maxima chez les Assyriens et les Égyptiens : elle subsiste chez leurs descendants orientaux en qui elle se manifeste par des éruptions « volcaniques » par de « prodigieux enthousiasmes » devant les représentations figurées : de là, les prohibitions de Moïse et de Mahomet qui interdirent pareillement les images à leurs sectateurs. Et, si l'on sort du cercle sémitique, on constate une analogue irritabilité esthétique, mais avec une intensité toujours décroissante chez les Hindous postérieurs à Bouddha, chez les Grecs classiques, les Italiens du quattrocento, les Espagnols, les Français modernes. Après quoi, « tirant une ligne », Gobineau n'admet plus *rien* en matière d'art que « des inspirations indirectes et de produits d'une imitation savante ! » De la sorte toutes les nations septentrionales de l'Europe se trouvent exclues de la production du beau et Richard Wagner dut remarquer peu ou très mal comprendre cette théorie gobinienne pour faire si large accueil à l'auteur de l'*Essai sur l'inégalité des races*, un quart

de siècle après la rédaction de ce livre. Comment justifier en effet par de telles convictions ethniques le rôle moral de la musique germanique, la mission régénératrice de l'art de Bayreuth, les grandioses destinées du théâtre wagnérien de l'avenir.

4. — *Le mysticisme gobinien.*

Parmi les fragments inédits de Gobineau que nous ont révélés les plus récentes publications de ses héritiers littéraires, on en distingue un, fort curieux, que nous rapporterions volontiers aux dernières années de sa vie. Cette page est une condamnation motivée du *Discours sur l'histoire universelle* dont l'auteur est accusé de parti pris mystique! Bossuet aurait, en effet, ressuscité dans son ouvrage le plus illustre « la doctrine la plus antique en pareille matière, et, on peut le dire hardiment, *la moins religieuse de toutes* ! » L'évêque de Meaux imagina, en effet, que Dieu ne s'était jamais intéressé qu'à un petit peuple des montagnes palestiniennes qui n'avait été ni le meilleur, ni le plus honnête, ni le plus énergique, ni le plus cultivé des peuples de son temps, mais qui, ajoute l'auteur de l'*Essai sur les races*, remplaçait aux yeux du prélat toutes ces qualités absentes par le seul fait d'avoir été le *peuple de la promesse* (nous dirions plus volontiers le peuple de l'*Alliance*).

Bossuet, poursuit ironiquement Gobineau, fit donc « abstraction complète de toutes les sociétés antiques privées du bien d'avoir pris par violence les raisins de la Judée et expulsé Naboth de sa vigne ! » Et cependant, pour s'attarder à une vue aussi étroite de l'histoire, il n'avait pas l'excuse des anciens poètes du Véda qui ne parlaient que d'eux-mêmes parce qu'ils ne connaissaient nul autre peuple : il n'avait pas l'excuse des Grecs et des Romains, moins isolés que les Aryas de l'Inde à coup sûr, mais assez ignorants malgré tout de ce qui se passait dans leur voisinage. Ce fut donc volontairement qu'il tourna le

dos aux lumières déjà répandues çà et là de son temps et produisit, dans son *Discours* fameux, le plus pitoyable des livres, surtout parce que ce livre a fait école après lui. De ce royaume de Juda, objet de ses exclusives complaisances, il fit sortir les douze pêcheurs de Génésareth ; dans une atmosphère de miracles, il leur fit renverser l'édifice du monde antique coupable. « Il ne distingua dans rien ; il ne choisit dans rien ; il n'excusa rien parce qu'il n'expliqua rien et ne voulut comprendre rien ! Hors de l'Église, point de salut. Et, sa petite bande chrétienne, il la mena, toujours battant à travers des destinées généralement méconnues, se faisant tant bien que mal, au travers des hérésies, un chemin sans cesse disputé, pour aboutir au grand couronnement des siècles, à la monarchie de Louis XIV ! » Par là, Bossuet, si l'on en croit son critique, peut « se vanter d'avoir nui tout à la fois à la religion, à la science et à la France » dont il contribua pour sa part à « exalter jusqu'à la folie la vanité naturelle ! » Aussi son ouvrage ne trahit-il pas seulement une conception erronée de l'histoire : cet ouvrage donne encore *l'essentiel d'une méthode en vertu de laquelle on peut, sans grande difficulté, faire dire à l'histoire exactement ce que l'on veut* et l'employer à préconiser tour à tour les imaginations les moins conciliables entre elles !

Eh bien, sans nous demander quant à présent de quelle manière Gobineau concilie ce jugement, si dénigrant pour une conception toute chrétienne de l'histoire, avec sa profession de foi catholique si fort accentuée par lui en 1850 et qu'il n'a jamais reniée depuis, — nous remarquerons qu'il suffit de remplacer les mots « peuple juif » par ceux de « groupe aryen-germain » dans le développement que nous venons de résumer, pour avoir le schéma fort exact de son *Essai sur l'inégalité des races humaines* — moins la conclusion pessimiste de son livre, toutefois, car il est loin d'évoquer pour le peuple dont, à son tour, il fait le *peuple de la promesse* un aboutissement triomphant ni rien qui ressemble à la monarchie d'un Roi-Soleil. Mais on sait en revanche, ce que l'Allemagne a su faire de

cet *Essai* depuis un quart de siècle et que la monarchie de Guillaume II est apparue aux gobinistes d'outre-Rhin comme le véritable « couronnement des siècles? » C'est donc d'un pays rival de la France que cet historien français contribua pour sa part à « exalter jusqu'à la folie la vanité naturelle ! » Au total, nul n'était moins qualifié que le prophète d'une aussi parfaitement *mystique* philosophie de l'histoire pour refuser à autrui le droit d'interpréter le passé à la lumière d'une volonté divine, comme il l'a fait constamment lui-même !

5. — *Dans quelle mesure Gobineau est-il un romantique ?*

Il nous reste à indiquer la place tenue par Gobineau dans le mouvement des idées, au cours du siècle romantique et à préciser de la sorte la nuance de son mysticisme vital. En Allemagne, on l'a traité souvent et sans hésitation de « romantique » parce que ce mot conserve au delà du Rhin à peu près le sens qu'il avait chez nous vers 1820, lors du règne de Chateaubriand, avant l'invasion du byronisme. Il s'applique à cette nuance du mysticisme rousseauiste qui fut caractérisée par la complaisance pour le moyen âge, pour la religion catholique tolérante au mysticisme tendre, pour la monarchie patriarchale et paternelle, prédilections qu'on a ridiculisées chez nous sous le nom de « genre troubadour ». Et Gobineau a certes quelques traits communs avec les représentants de cette école. Nous concevons toutefois le romantisme de façon plus large désormais ; nous y apercevons l'épanouissement d'un mysticisme d'origine chrétienne, mais imprudemment émancipé de ces cadres rationnels que l'expérience gouvernementale de l'Église a constitués au cours des siècles pour discipliner l'impérialisme individuel en général, et le dangereux impérialisme mystique en particulier. Nous estimons que la pensée de Jean-Jacques Rousseau a, plus que toute autre, marqué de son empreinte cette « hérésie » nouvelle dont

il fut le plus éloquent interprète, et il ne nous paraît pas loisible de ranger Gobineau parmi les sectateurs du prophète genevois sans y regarder de plus près.

Certes, Gobineau ressemble à Rousseau par certains traits de son caractère et nous les avons naguère rapprochés l'un de l'autre : aussi bien sont-ils affectés tous deux d'un mysticisme véritablement typique en ses affirmations d'alliance céleste privilégiée. L'auteur de l'*Essai sur les races*, complété par celui de l'*Histoire d'Ottar*, ne vient-il pas redire après celui des *Discours*, complétés par les *Dialogues* : « Le monde est dégénéré sans ressources et sans remède. A l'origine, il y eut toutefois un groupe humain doté de bonté naturelle, groupe auquel je me rattache par une exception à peu près unique au monde et dont je conserve en moi l'excellence ! » Seulement, tandis que Rousseau se donnait pour « l'homme de la Nature primitive » (l'allié du Dieu-Nature) et se faisait citoyen d'Arcadie, Gobineau se présente à nous comme un Aryen-Germain de pur sang (allié du dieu Odin, dont il se dit le petit-fils) et se fait par la pensée citoyen d'Asgaard, de cette mythique capitale des Aryas d'Europe où la race noble vécut toute proche encore, selon lui, de son originelle vertu. En d'autres termes, nos deux mystiques définissent d'assez différentes façons la *bonté naturelle* des concitoyens de leur choix et de leurs associés dans les bonnes grâces de leur fétiche protecteur.

Pour Rousseau, cette bonté-là est celle de *nos habitants*, ces créatures de rêve ou même d'hallucination dont il peuplait le paysage au cours de ses promenades solitaires et qu'on trouve décrites dans les œuvres de sa période nettement pathologique, dans ses *Confessions* et dans ses *Dialogues* : ils ont les qualités et les défauts du plébéien génial, orgueilleux et névrosé qu'était le Genevois : larme à l'œil, morale du sentiment, de l'instinct, de la commisération et du laisser-faire. Schopenhauer a recueilli quelque chose de cet héritage moral. — Quant à l'Aryen idéal, tel que l'a conçu Gobineau, en partie sous l'influence du réalisme prussien transmis par Hegel, nous

l'avons décrit plus haut remuant, entreprenant, guerrier, mû par un utilitarisme déjà suffisamment rationalisé. L'auteur d'*Ottar Jarl* a dit de la constitution britannique, qui est pour lui l'expression la plus parfaite de la sagesse aryano-germanique en matière sociale, que « ce monument miraculeux de grandeur et de solidité reste et restera inimitable pour les peuples dont le *sang* n'est pas composé de la même manière car la vertu et la morale entrent pour fort peu dans l'alliage qui l'a rendu possible, mais la *longue expérience* de ce qu'il faut admettre ou repousser pour que des natures vigoureuses puissent vivre ensemble sans user leur valeur à s'entre-détruire n'en a pas moins créé là un ordre plein de vérité et de droiture ».

En d'autres termes, il oppose, nous l'avons vu, une morale des maîtres à une morale des esclaves, comme Nietzsche saura le faire de façon plus topique après lui et, en partie d'après lui : une morale de l'expérience raisonnée de la vie à une morale de l'impulsion affective non contrôlée par des facultés conscientes suffisamment cultivées. Une telle opposition ne doit pas être exagéré à notre avis. parce que les maîtres sont des hommes aussi bien que les esclaves : ils subissent donc, eux aussi, les impulsions irraisonnées de l'impérialisme subconscient, tandis qu'en revanche, en temps de révolution, les esclaves révoltés savent emprunter aux maîtres leurs procédés de conquête, sinon leur sagesse organisatrice qui prévoit à longue échéance. Ce qui n'est pas à dire, toutefois, que le réalisme de quelque épithète qu'on le recommande anglo-saxon, germain ou aryen, ne puisse devenir fort utile, à titre d'antidote contre l'intoxication de l'âme moderne par la psychologie rousseauiste mystique et par la morale erronée qui en découle.

Mais il est un trait de l'aryanisme gobinien que nous entendons rejeter très décidément : c'est l'apologie de la conquête brutale et la glorification des « violents » car le progrès de la société humaine doit consister selon nous à adoucir, à rationaliser insensiblement par l'expérience

les moyens d'action de l'impérialisme vital (qui restera d'ailleurs la disposition essentielle et imprescriptible de l'être) ; l'expérience prouve, en effet, chaque jour, que la violence réussit moins en fin de compte que les méthodes de contrainte persuasive. C'est ce que nous envisageons, pour notre part, comme l'avènement probable d'un « impérialisme » de plus en plus expérimental (ou rationnel) dans le monde.

On peut encore reprocher à Gobineau qu'en faisant de la « bonté » comme Rousseau, un privilège inamissible de la naissance (et bien qu'il définisse autrement cette bonté), il revient par un détour à l'apologie de la morale *instinctive*, il décourage l'effort d'adaptation sociale plus parfaite chez ceux qui ne sont pas *bien nés* : il fonde, comme il le dit, la morale sur *l'ontologie*, ce qui équivaut à la nier en tant qu'idéal d'amélioration progressive et universelle — comme son patron Tocqueville le lui a fort bien fait sentir dans leur correspondance, si intéressante.

L'une et l'autre thèse, remarquons-le, déborde en sens inverse le christianisme rationnel qui en réalise la synthèse. Tocqueville a souligné cette opposition entre christianisme et gobinisme de même que les Bonald et les Maistre l'avaient dès longtemps signalée entre rousseauisme et christianisme. Oui, l'hérésie mystique de Rousseau énerva la morale chrétienne, rationnelle et traditionnelle en lui dérobant sa base qui est dans la saine notion psychologique du péché originel — ce ressort antagoniste de la tendance sociale dans l'humanité, que les transformistes présentent comme une survivance des origines carnassières de l'humanité (pourvue de dents canines), que les théologiens montrent persistante chez le chrétien après le baptême sous l'aspect de la concupiscence, qui « nous rend plus facile à pratiquer le mal que le bien ! » — Mais Gobineau en revanche découronne cette morale sagace en niant l'efficacité de l'effort sur soi-même, en faisant découler toute perfection sociale d'un *instinct de race* et d'une prétendue bonté d'origine réservée à un petit nombre d'élus.

Ajoutons cependant que, vers la fin de sa vie, l'auteur

de l'*Essai*, — sans montrer jamais aucune complaisance pour ce mysticisme social ou socialisme romantique qui est un des corollaires de l'enseignement de Rousseau, — acceptera certaines inspirations du mysticisme « esthétique », qui est une autre face du romantisme contemporain. Son roman des *Pléiades* définira en effet par des traits de supériorité principalement intellectuelle et artistique ces « fils de roi » parmi lesquels il se range et qui forment encore à son avis le « sel de la terre ». Toutefois, par une fidélité presque machinale à sa théorie de la race, il concédera libéralement des ancêtres germaniques putatifs à tous les privilégiés du talent ou de l'esprit qu'il accueillera près de lui dans son Panthéon stellaire et fixera sur la voûte céleste à ses côtés dans ses symboliques Pléiades. Nous savons qu'il a tenté de faire cette démonstration d'origine à son profit, chartes et blasons en mains, dans les pages baroques de son *Ottar Jarl*.

En outre, le stoïcisme, cette quintessence de la morale des *œuvres* dont l'auteur de l *Essai* parlait d'assez dénigrante manière, — à l'exemple de tous les mystiques du passé, — sera professé par quelques-uns des plus authentiques « fils de roi » dont les *Pléiades* nous aient conté les typiques aventures. Enfin son grand poème de vieillesse, *Amadis*, le montrera visiblement revenu vers le romantisme « troubadour » auquel il sacrifia dans sa première jeunesse, vers cet idéal éperdument chevaleresque — et par suite chrétien pour la plus grande part, — qui n'était nullement celui d'un Ottar ou d'un Pharamond.

Toutefois son *Essai* seul a fait école au delà du Rhin et c'est donc uniquement par sa philosophie de 1850 que Gobineau aura exercé quelque action sur son époque. C'est pourquoi il nous a paru opportun de préciser davantage quelques traits de cette philosophie aux destinées étranges et d'apporter, ainsi, une fois encore, notre contribution à l'étude d'une personnalité dont l'analyse exacte nous apparaît comme l'un des plus délicats, nous dirions volontiers comme l'un des plus irritants problèmes psychologiques de ce temps !

CHAPITRE III

LES " ASSISES DU XIXe SIÈCLE ".

Appuyé sur notre examen préalable de ses principaux inspirateurs, les deux Arthur, nous allons maintenant aborder celui des écrits de M. Houston Stewart Chamberlain dont nous avons fait pressentir l'influence et la portée, ses *Assises* (1) *du* XIXe *siècle*, publiées par lui en 1899.

Un ouvrage de philosophie historique dont le format est assez volumineux pour évoquer en nous le souvenir de ces lourds dictionnaires grecs ou latins que nous avons maniés dans notre enfance et dont on a pourtant vendu depuis une quinzaine d'années plus de cent mille exemplaires, c'est là un rare événement dans les annales de la librairie moderne : aussi rare en Allemagne que partout ailleurs en dépit de la capacité d'abstraction des cerveaux tudesques. Telle est pourtant la fortune qui est échue au livre dont nous avons à traiter présentement, bien que ce livre marquât le début de son auteur sur le terrain de l'histoire des idées. Abandonnant, en effet, le champ limité de la critique wagnérienne dans lequel il s'était confiné jusque-là, l'écrivain anglais germanisé

(1) Le mot *Grundlagen* a bien étymologiquement et exactement le sens d'*Assises*. Le récent traducteur de l'ouvrage en français, M. Godet a préféré dire la *Genèse du* XIXe *siècle*, titre qu'aurait, en effet, choisi vraisemblablement un écrivain de notre langue s'il s'était proposé le même objet; mais ce sont les mots *Entstehung* ou *Abstammung* qui correspondent en allemand au mot grec qui figure en tête de la Bible et nous préférons donc rester fidèle à la traduction littérale que nous avons dès longtemps adoptée.

étendait soudain à tout le passé de l'humanité supérieure un regard dont l'investigation s'était auparavant plus modestement restreinte dans l'espace et dans le temps. Hardi par le choix d'un si vaste sujet, le livre ne semblait pas moins audacieux par l'ampleur de ses suggestions d'avenir. Ces pages, si wagnériennes encore par quelques côtés, sonnaient à la fois comme un appel aux armes et comme une cantilène amoureuse. Nombreux furent donc les intellectuels d'outre-Rhin (1) qui prêtèrent l'oreille à cette insolite fanfare, et s'avancèrent, tantôt pour combattre, au nom de leur groupe ethnique ou confessionnel, un champion parfois singulièrement agressif, tantôt pour se joindre au chœur déjà réuni autour de cet entraînant chorège, afin de moduler quelque variation personnelle sur les thèmes choisis par lui pour les motifs fondamentaux de son œuvre de penseur.

Nous l'avons dit, M. Chamberlain est parvenu à fondre plus intimement que ses précurseurs en germanisme théorique la doctrine des races conquérantes et dominatrices, dès longtemps acceptée par la pensée prussienne, avec le subtil mysticisme esthétique qui inspira la philosophie romantique allemande des Kant, des Schelling et des Schopenhauer. Par là, il a facilité, — sans l'avoir peut-être directement voulu, — l'acceptation de la thèse pangermaniste extrême par cette sentimentale et rêveuse Allemagne qui séduisit les romantiques français de la première moitié du XIXe siècle, et qui, depuis 1870, achève de se fondre dans l'Allemagne positive et brutale dont Frédéric II de Prusse a été le premier inspirateur. On lui reprocha néanmoins, l'insuffisante préparation technique qui se révélait à la base de sa construction audacieuse, et, pour tout dire en un mot, son « dilettantisme » qu'il

(1) Outre d'innombrables articles dans les périodiques allemands du début de ce siècle, nous signalerons parmi les travaux critiques suscités par la publication des *Assises* : *H.-S. Chamberlain's Grundlagen, Kritisch gewuerdigt*, Vienne, 1901. *Die Grundlagen besprochen, von G. S.* Dresde, 1911. *Die Grundlagen-Kritische Urtheile*. Munich, Bruckmann, 1901.

avouait et affichait d'ailleurs, en essayant de s'en faire un mérite. Eh quoi, prononcèrent les techniciens d'outre-Rhin, cantonnés dans leurs spécialités érudites, voici un homme dont les études universitaires ont porté sur la botanique, qui, écarté par le souci de sa santé des travaux du laboratoire, s'est consacré à prêcher l'évangile wagnérien en matière d'art et qui, soudain, se prend à traiter *ex professo*, sur le ton le plus décidé, parfois le plus provocant, de la jurisprudence, de la science sociale, de l'économie politique, de la philosophie, de la religion ! Des voix hargneuses lui crièrent donc tout d'abord : Halte-là ! de ces postes retranchés où se cantonnent si volontiers les spécialistes tudesques, forts des munitions érudites qu'ils accumulèrent durent une vie de méthodiques efforts.

L'intrus se défendit avec succès pourtant. Chose frappante, il trouva des alliés jusque dans le camp de ses adversaires. Quelques professionnels se prirent à pousser publiquement un soupir de soulagement devant une manifestation intellectuelle qui leur apparaissait « si franche, si dégagée des petitesses du métier et des complaisances médiocres » ! Ils auraient pu ajouter : aussi flatteuse au total à leur impérialisme de groupe, si ce n'était là comme on l'a pu constater pour Gobineau, quelques années plus tôt, un mobile d'admiration qui n'est pas avoué volontiers de l'Allemagne, quoiqu'il soit assurément essentiel. Les gobinistes d'outre-Rhin ont déclaré admirer Gobineau pour sa morale chevaleresque ; ils ont exalté sa banale *Renaissance* et ses informes poèmes épiques, lyriques ou dramatiques, comme si son *Essai sur les races* n'était pas la seule raison d'être de sa renommée allemande !

Quoi qu'il en soit, les *Assises du* XIXe *siècle* provoquèrent des adhésions enthousiastes : « On suit Chamberlain le cœur battant, écrivait l'un de ses lecteurs, et avec un indicible sentiment de délivrance vers les cimes éclatantes que ce guide inspiré sait vous désigner au loin, d'un geste irrésistible. » Un autre fit, en ces termes, la démission de sa volonté de puissance entre les mains de

ce remarquable stratège : « On travaille, on lutte, on s'épuise durant de longues années pour conquérir une personnelle conception du monde : déjà on croit toucher au but vers lequel on se hâtait. Soudain, paraît une œuvre si destructive de tout préjugé pédant, jetant si franchement par-dessus bord toutes les traditions encombrantes, se jouant avec tant de simplicité au cœur des plus difficiles problèmes, qu'on se trouve bien, bien petit quand on se compare. Toutefois, on se console alors en se disant qu'il ne paraît pas à toute heure de l'évolution humaine un Leibniz, un Bayle, un Winckelmann, des frères Humboldt, un Houston Stewart Chamberlain ! Et dès lors, au lieu de déplorer avec colère qu'il ne soit pas donné au vulgaire de gravir les cimes dont ces esprits d'exception atteignent le sommet sans effort, au lieu de regretter que de pareils sommets se laissent seulement percevoir à nos yeux de loin, dans le vague de la brume, on se sent au contraire plein de reconnaissance pour le Destin qui nous a fait contemporain de semblables guides et leur permet de nous apporter quelques nouvelles venues de l'empyrée ! » Tel fut le ton des thuriféraires !

Frédéric II écrivait jadis au châtelain de Ferney, après avoir passé l'éponge sur leurs démêlés de Francfort : « Tout dépend pour l'homme du temps où il vient au monde. Quoique je sois venu trop tôt, je ne le regrette pas, *j'ai vu Voltaire* ! » Guillaume II a peut-être écrit lui aussi à l'hôte anglais de ces états, il y a quelque quinze ans : « J'ai vu H.-S. Chamberlain ! » Ce monarque, qui n'est pas un Prussien de pur sang, a toujours montré quelque complaisance pour le romantisme allemand, jadis fatal à son grand-oncle, Frédéric-Guillaume IV et dont son aïeul Guillaume Ier, servi par sa médiocre ampleur intellectuelle, sut si utilement se garder. L'actuel kaiser est fils d'une Cobourg, petit-fils d'une Weimar et d'une Brunswick-Hanovre (la reine Victoria d'Angleterre). De telles immixtions de sang dans la ligne maternelle ne sont jamais dépourvues de conséquences et c'est peut-être pourquoi le wagnérisme a toujours eu pour lui des

charmes secrets. Chamberlain était bien, à l'aurore du siècle présent, le philosophe qu'il fallait à un esprit disposé de la sorte. Peu après la publication des *Assises*, Guillaume II donnait, sous le voile de l'anonymat, dix mille marcks tirés de sa cassette afin d'octroyer gratuitement cet évangile de germanisme mystique aux Bibliothèques populaires qui en feraient la demande : et plus de deux mille d'entre elles se mirent aussitôt sur les rangs pour profiter de l'aubaine. — Nous suivrons bientôt dans ces discours publics de ce temps, la trace de l'influence chamberlainienne.

Quand on aura pénétré avec nous dans la secrète inspiration des *Assises*, on comprendra mieux d'ailleurs les différentes formes du succès de cet ouvrage qui a, en somme, donné le ton à la pensée théorique allemande depuis son apparition et préparé par là le mystique état d'âme d'où sortit la guerre actuelle. L'écusson des Chamberlain a pour motif central une sphère armillaire, c'est-à-dire une représentation sphérique de l'espace stellaire montrant la Terre en son centre et portant le Zodiaque en sautoir, selon les idées des Anciens sur l'astronomie. Or, nous verrons que tel pourrait être le symbole de la conception du monde, qui se révèle à la base des *Assises du* XIXe *siècle*. Le Germain y occupe une position centrale, prépondérante, et ce sont de bestiales figures pour la plupart que les races concurrentes de la germanique, qui doivent graviter le plus loin possible de cet astre éclatant, à la périphérie de l'univers cultivé !

La première préoccupation de notre historien philosophe sera donc de définir et de discerner dans la mêlée ethnique du temps présent, le Germain, cet élu de Dieu, cet artisan prédestiné de la Culture : il estime, quant à lui, que toutes les tentatives faites pour déterminer les caractères physiques des diverses races humaines, ont échoué, et que seules les tendances de la pensée offrent dans un individu comme dans un peuple, un critérium utile, un indice certain des origines ethniques. — Il nous informe ensuite que la religion du Germain n'est par-

venue jusqu'à présent ni à sa maturité parfaite, ni à sa perfection dérirables, en raison de fâcheuses concurrences. — Enfin, à la lumière du passé tel qu'il le conçoit, il s'efforce de dessiner par avance dans ses grandes lignes ce que sera cette doctrine religieuse et philosophique, à la fois critérium et palladium de la race alliée de Dieu par privilège, doctrine dont il appelle de ses vœux l'achèvement et qu'il a baptisée du nom de christianisme germanique. — Telles seront les trois divisions de notre examen (1).

I. — La race et ses trois incarnations présentes en Europe.

Dans son schéma ethnologique, Gobineau a sans cesse utilisé la division de l'humanité en trois grandes races définies par la couleur de leur épiderme, blanc, jaune ou noir. M. Chamberlain, qui n'envisage guère que l'ère chrétienne et qui restreint son examen à l'Europe, considère cette partie du monde comme le théâtre de la lutte, des mélanges et des influences réciproques de trois groupes principaux : les Slavo-Celto-Germains vers le nord, les Méditerranéens-Latins vers le sud, puis, répandus partout dans les interstices de cette population autochtone, le peuple juif, de tout temps influent par son activité psychique et matérielle, mais qui l'est devenu davantage encore depuis la Renaissance, avec le recul des conceptions strictement chrétiennes dans la pensée moderne. Comment délimiter autant que possible ces trois familles dont la collaboration précaire et les antagonismes

(1) Indiquons ici que M. Chamberlain n'a nullement condensé ses vues en quelques pages précises ou tracé quelque chose qui ressemble au plan que nous venons d'adopter pour notre travail. Il faut aller chercher çà et là dans son gros livre les éléments épars et diffus de sa doctrine. Voici le titre de ses neuf chapitres : Art et philosophie grecque. — Droit romain. — La personnalité du Christ. — Le Chaos des peuples. — L'entrée des Juifs dans l'histoire occidentale. — L'entrée des Germains dans l'histoire du monde. — Religion. — Etat. — La naissance d'un monde (1200-1800).

plus ou moins patents ont posé les assises de la civilisation contemporaine? C'est la question qu'il convient de se poser tout d'abord.

I. — *De la faillite des déterminations physiques de la race.*

Ayant débuté dans sa carrière intellectuelle par l'étude des sciences de la nature, M. Houston-Stewart Chamberlain connaît mieux que personne les difficultés avec lesquelles doit compter l'anthropologie lorsqu'elle s'efforce à définir et à classer les races humaines. Il a tranché la question pour sa part à la façon d'Alexandre en présence du nœud Gordien, car il a pris ouvertement le parti de n'attribuer aucune importance aux caractères physiques en cette affaire. Il enseignera, par exemple, que, pour diagnostiquer la présence du sang germanique, la couleur blonde des cheveux est une présomption sérieuse, mais non pas un argument sans réplique. On voit en effet d'antiques maisons nobles d'Angleterre qui figurent dans le *Domesday Book* et descendent authentiquement des compagnons du duc Guillaume, ou encore des familles allemandes issues de la chevalerie d'Empire, et dont les présents rejetons portent des cheveux bruns ou noirs, tout en offrant les caractères indiscutables du germanisme au moral. Première présomption pour conclure que ces derniers indices sont seuls décisifs en pareille matière.

Le dessin du visage ne nous renseignerait pas d'ailleurs avec plus de certitude bien que les formes allongées ou anguleuses de l'ossature faciale soient, chez le Germain, les plus fréquentes. L'auteur des *Assises* a fait graver côte à côte sur l'un des feuillets de son livre le portrait de Dante et celui de Luther (1) : d'une part, c'est la face en lame de couteau, le nez étroit et busqué, les yeux profondément enfoncés dans l'orbite et tirés vers le bas du côté

(1) Nous citons d'après la première édition allemande des Grundlagen, page 500.

de leur commissure extérieure, le menton proéminant et volontaire, qui forment le masque si connu du grand Gibelin. D'autre part, on peut détailler cette figure ronde et joufflue, ce gros nez retroussé à la narine sensuelle, ces yeux à fleur de tête et légèrement brisés vers les tempes comme dans le type mongolique, cet aspect de tabellion bien nourri qui distingua dans son âge mûr le moine Réformateur. Gobineau verrait assurément le premier *sémitisé*, le second *finnisé*, puisqu'il s'agit en effet d'un Méditerranéen et d'un demi-slave. Il semble qu'on ne saurait donc mieux choisir ses exemples si l'on avait dessein d'opposer entre eux deux types irréductibles l'un à l'autre.

Ici, tout au contraire, c'est d'un mariage forcé qu'il s'agit ! Entre Dante et Luther, ces deux Germains si incontestables aux yeux de M. Chamberlain, de par l'orientation de leur œuvre vitale, s'intercale et se développe selon lui l'échelle physionomique des grands Germains affirmés par leurs œuvres ! — Soit, mais cela revient à nous dire, en d'autres termes, qu'un type quelconque peut réclamer sa place dans cette galerie si largement accueillante, sans excepter la face nerveuse de Voltaire, qui est en effet un des *Germains* les plus authentiques et à ce titre, les plus dignes de vénération que connaisse l'auteur des *Assises* !

Après les caractères patents d'épiderme, de poil, ou de physionomie, les mensurations de crâne ont tenu pendant quelque temps, sous l'influence de Broca, la plus grande place dans l'anthropologie contemporaine et nous avons étudié naguère, dans notre volume intitulé *Les Mystiques du Néoromantisme* (1), toute une école savante, qui, de façon plus ou moins consciente et volontaire, a mis au service des appétits germanistes une série de considérations de cet ordre. Eh bien, M. Chamberlain ne s'arrête pas davantage aux résultats prétendus de ces mensurations statistiques qu'à la coloration du système pileux

(1) Plon, 1910.

ou à l'ossature du masque. Tout au contraire, il a nettement exprimé son scepticisme entier sur ce point. Supposons pour un instant, a-t-il écrit, que devenus contemporains de Tacite, nous soyons en mesure de contempler les tribus assemblées de ces Germains dont il a scruté le caractère et les mœurs. Assurément, nous pourrions alors remarquer chez ces guerriers farouches les caractères physiques les plus divergents : nous aurions sous les yeux des tailles élevées et des statures moyennes, des tresses blondes et des boucles brunes, des iris bleu-clair et des pupilles au sombre reflet, des crânes courts et des têtes allongées. Eh bien ! sans craindre le reproche de folie ou tout au moins de paradoxe, il faudrait proclamer hautement que « les petits hommes de ce groupe sont grands, parce qu'ils appartiennent à une grande race et que, pour la même raison, ces gens au crâne court ont des cerveaux longs, puisque, en y regardant de près, vous trouveriez en eux, *intérieurs sinon extérieurs*, les caractères qui font le Germain véritable ! » (1). C'est donc ici, une fois de plus, le recours à un critérium d'ordre purement *psychique* en matière ethnique, critérium dont nous aurons bientôt à discuter la valeur réelle.

Notons auparavant que M. Chamberlain, qui ne redoute pas de se contredire pour serrer la vérité de plus près, accorde pourtant quelque chose aux considérations physiques dans la détermination de la race. — Charles Darwin a fait remarquer, dit-il, que l'éleveur de bestiaux qui a véritablement le goût et le génie de sa profession, développe ses facultés naturelles d'observation par une longue expérience, en sorte qu'il possédera, quelque jour, un regard pénétrant et sûr, un coup d'œil à peu près infaillible, quand il s'agira de juger un animal domestique soumis à son examen. Il saisira certaines proportions réciproques des membres de la bête, certaines qualités de sa constitution que nul chiffre ne saurait exprimer, que nul mot ne pourrait traduire ! Qu'on songe aux maqui-

(1) Page 97.

gnons de nos foires normandes qui sont en effet réputés pour des virtuoses en ce genre, dès qu'il s'agit de leurs opérations commerciales. — Eh bien, poursuit l'auteur des *Assises*, tout homme qui veut voir clair dans les questions d'anthropologie sociale devra se procurer, au prix d'un persévérant entraînement de sa faculté visuelle, une analogue sûreté d'appréciation en ce qui concerne les vertus ethniques de ses semblables. — Voilà une suggestion originale, il faut l'avouer ! Et, certes, si la chose était possible et pratique, nous aurions là une boussole utile pour orienter notre marche en certaines circonstances à travers les obstacles qui naissent de la concurrence vitale dans la société des hommes. Mais qui ne voit combien les verdicts prononcés par cet instinct de la race demeureront suspects, exposés qu'ils seront toujours, comme l'aiguille aimantée l'est à l'électricité de l'atmosphère, aux influences mystérieuses et capricieuses de nos humeurs changeantes et de nos mobiles sympathies.

Aussi bien M. Chamberlain a-t-il joué de malheur lorsqu'il a tenté de nous convaincre par un exemple. Il cite le cas d'une fillette qu'il donne pour proche parente d'un éminent économiste français (Paul Leroy-Beaulieu) et qui possédait, dit-il, à un si haut degré le discernement *inné* de la race, que prenant ses récréations dans le jardin du Luxembourg, elle s'arrêtait au milieu de ses jeux et se mettait à pleurer quand une personne d'origine juive passait dans le voisinage ! Incroyable sensibilité de perception, en effet ! Mais M. Chamberlain avouait reproduire l'anecdote de mémoire, n'en ayant pu retrouver la source exacte au moment de l'utiliser pour sa démonstration. Certains de ses critiques ont été plus heureux : ils ont recouru au texte original et constaté que rien à peu près n'était exact dans la citation des *Assises* : ni l'auteur invoqué, ni ses liens de parenté avec l'enfant, ni le lieu de l'action, ni surtout le fait fondamental. En réalité, Anatole Leroy-Beaulieu, dans son livre intitulé *Israël chez les Nations* a conté l'histoire d'une précoce antisémite, qui, au Parc Monceau, refusait de jouer avec

des bambins de son âge lorsqu'elle les savait israélites : non point par intuition le moins du monde, mais par application stricte des enseignements d'intolérance qu'elle recevait de ses parents au logis.

Cette erreur flagrante autant qu'involontaire peut passer pour un exemple topique des altérations inconscientes auxquelles la mémoire des faits se trouve nécessairement exposée lorsque l'esprit, quelque éclairé qu'il soit au surplus, subit la tyrannie d'une préoccupation théorique dominante. De là, les réserves qu'il est toujours permis d'élever contre le témoignage humain, quelle qu'en soit l'autorité présomptive. — Ajoutons que M. Chamberlain s'est vu rectifier sur ce point avec la plus flegmatique indifférence, car ses convictions sont de celles que ne saurait ébranler une aussi négligeable mésaventure : il a sacrifié de bonne grâce la preuve qui lui échappait de la sorte, mais il a proclamé, d'une même haleine, qu'il avait, depuis sa citation malencontreuse, recueilli plus de vingt faits incontestables du même ordre !

Au surplus, si on l'en pressait quelque peu, il abandonnerait très volontiers, sans nul doute, ce « regard de l'éleveur » qui ne lui paraît nullement essentiel à la démonstration de sa thèse. Il n'est possible, en effet, d'y recourir que dans le présent : or, la tâche qu'il s'est assignée consiste principalement à explorer le passé dans l'espoir d'éclairer l'avenir : c'est un regard rétrospectif qui décide des questions de race en dernier ressort dans les *Assises du* XIXe *siècle*. Par conséquent, ce ne saurait être que celui du psychologue de vocation et de l'historien de profession ; et ce regard-là renonce volontiers à l'inspection physique des individus et des peuples dont il cherche à déterminer la valeur ethnique, puisque la race s'exprime avant tout — c'est du moins la conviction de M. Chamberlain, — par l'activité intellectuelle et par les dispositions morales. Le cerveau seul, entre tous les organes de l'homme, est le dépositaire authentique de l'héritage racial ; ce sont les « plis de la pensée » — expres-

sion empruntée à Renan par l'écrivain anglo-allemand, — qui reçoivent et transmettent les caractères ethniques. Ainsi, par la comparaison des œuvres de Saint-Ambroise avec celles de Saint-Augustin, M. Chamberlain reconnaît, à n'en pouvoir douter, que le premier était de souche plus pure (c'est-à-dire plus proche du sang germanique) que le second de ses écrivains ecclésiastiques : et, prévoyant le cas où son lecteur resterait sceptique en présence de cette affirmation à peu près gratuite, il ajoute aussitôt : « Sans doute, je ne puis prouver mon dire, mais nul ne saurait prouver le contraire et c'est donc l'impression personnelle qui doit décider en dernier ressort. » Ailleurs, après avoir accordé aux Slaves un brevet de germanisme en faveur de leurs pittoresques poésies populaires, il conclura : « Que la critique scientifique vienne maintenant établir *a posteriori* le bien-fondé de ces impressions de lecture ! C'est là son métier ! » On ne saurait faire plus entière confiance au verdict de l'intuition souveraine.

Mais voici mieux encore en ce genre. Si nous sommes pourvus d'un certain degré de culture, ce n'est pas seulement pour juger autrui que nous possédons un critérium infaillible dans notre intuition *psychologique* spontanée : afin de nous permettre de prononcer sur nous-même, au point de vue de nos origines raciales et de discerner le groupe humain auquel nous nous rattachons par les racines de notre être, la Nature nous a doué d'une sorte de voix intérieure infaillible, d'une véritable conscience ethnique à laquelle il n'est que de prêter l'oreille pour qu'elle nous renseigne aussitôt sur la valeur de notre sang, de même que la conscience morale nous renseigne sur le mérite de nos actes. Aussi bien aurons-nous à montrer plus loin que ces deux consciences n'en font qu'une seule à y regarder de plus près. « Quiconque, écrit l'auteur des *Assises*, interrogera la Nature maternelle avec naïveté et dans la simplicité de son cœur peut être assuré d'en recevoir une tendre réponse : non pas toujours logiquement irréprochable peut-être, mais du moins

juste dans son ensemble, intelligible et appropriée, par une sûre prescience, aux nécessités de notre carrière vitale ! (1) »

Parce que cette réponse est toujours en lui harmonieuse et réconfortante, le rejeton d'une race pure vit dans un sentiment d'indicible bien-être : le génie de sa race ne cesse de veiller sur lui : il en est soutenu là où son pied chancelle, averti là où il est sur le point de se fourvoyer : ainsi parla jadis le démon de Socrate à l'oreille du sage athénien ! — Certes, ce génie de la race impose à son délégué terrestre une aveugle obéissance, mais c'est pour le porter à des actes sublimes que l'individu n'oserait jamais réaliser de sa propre initiative et qui sont reconnaissables à la grandeur simple, au caractère d'originalité qui s'en dégage. Métaphysique allié qui nous rappelle les fées de nos pères, penchées sur le berceau de leurs filleuls humains, ou, mieux encore, l'ange gardien de la tradition chrétienne, avocat de la morale éternelle auprès des âmes rachetées par le sang du Christ. — Gobineau, cet inspirateur secret des *Assises*, n'était-il point parvenu de son côté, sous l'influence d'un mysticisme de même nuance, à une analogue conception du Dieu ethnique ou du Verbe-Race, partiellement incarné en chacun de nous (2) ? Et, lors qu'on a cru goûter, sa vie durant, des communications métaphysiques si réconfortantes, n'est-on pas excusable de proclamer comme M. Chamberlain, à bout d'arguments logiques, que la race existe « parce que c'est évident ! »

2. — *Création et restauration des races nobles.*

Mais voilà, dira-t-on, une philosophie fort décourageante pour une large portion de l'humanité pensante !

(1) Page 272.
(2) Voir l'essai philosophique qu'il publia en allemand dans la *Zeitschrift fuer Philosophie* (1868), essai que nous avons analysé et critiqué dans le 1er volume de notre *Philosophie de l'Impérialisme* : *Gobineau et l'Aryanisme historique*, page 277 et suivantes.

Quelles, en effet, peuvent être nos perspectives d'avenir lorsque, par la faute de nos ancêtres, nous ne percevons plus en nous cette tendre berceuse murmurée par la Nature maternelle, — qui n'est d'ailleurs, au vrai, qu'un hymne d'orgueil entonné en sourdine par l'impérialisme vital au sein de notre psychisme inconscient? — Notre postérité est-elle en ce cas exclue comme nous à jamais du paradis terrestre de la pureté raciale? C'était la thèse de Gobineau dans son *Essai sur l'inégalité des races humaines:* ce n'est pas celle de M. Chamberlain dans les *Assises du* XIXe *siècle*. Non, il est une Rédemption pour cette chute originelle. Reprenez quelque espérance, ô vous, déshérités présents de la grâce ethnique : la déchéance de votre race n'est pas sans remède ; la pureté du sang peut renaître dans un groupe humain, s'il sait faire à cette restauration si désirable les sacrifices qu'on lui doit raisonnablement consentir.

En effet, la science biologique a beaucoup progressé depuis l'heure où l'auteur de l'*Essai sur les races* crut pouvoir affirmer la déchéance définitive de l'humanité, punie sans rémission pour les étourderies matrimoniales de ses pères. Darwin, appuyé sur les expériences séculaires de l'élevage britannique, a montré comment on guérit les races animales malades, comment on relève les races affaiblies d'une déchéance passagère, comment, au besoin, on en crée d'autres de toutes pièces, selon les normes d'un programme bien déterminé à l'avance. Pourquoi n'en serait-il pas de même au sein de l'espèce humaine? « Une race noble ne tombe pas du ciel, écrit M. Chamberlain (en ceci contradicteur direct du gobinisme arriéré), elle se crée ; et ce processus de formation peut, en outre, recommencer à chaque instant de la durée, aussitôt qu'un hasard historico-géographique ou même un dessein politique déterminé (comme il arriva chez les Juifs de la Palestine) en fournit le point de départ et en suggère la possibilité (1) ». Oui, les races humaines,

(1) Page 267.

qui se défont si souvent sous nos yeux, peuvent du moins à tout moment se refaire. Nous n'allons point à un effacement grandissant des caractères qui distinguent entre eux les hommes du temps présent : bien au contraire, nous marchons vers une différenciation anthropologique à chaque instant plus marquée. C'est en avant de nous, non pas en arrière, que l'arbre de la culture aura porté ses plus nobles fruits !

Le précepte de regarder *en avant* est même si impérieux dans la doctrine raciale de M. Chamberlain que, s'il s'était montré tout à fait conséquent avec lui-même, il aurait refusé de regarder en arrière dans le passé des races aujourd'hui vivantes et renoncé à la rédaction de ses *Assises*, parce qu'une telle investigation ne saurait avoir pour résultat, selon lui, que de troubler les yeux et de décourager les cœurs. *Pas d'origines*, tel est, en ses heures les plus généreuses, le mot d'ordre d'un penseur dont le livre essentiel n'est pourtant qu'une longue méditation sur les origines ! Mais sans doute estima-t-il à bon droit que l'étude du passé peut fournir malgré tout des enseignements pour l'avenir. Il l'étudia donc à son tour et réserva son précédent principe pour accabler parfois de ses ironies ses précurseurs sur le terrain de la philosophie des races.

Passons l'éponge sur cette nouvelle contradiction d'un théoricien qui n'en est plus à compter ses inconséquences et voyons quelles conditions il pose à la constitution ou à la reconstitution d'une race noble, c'est-à-dire d'une race largement douée pour concourir au progrès de l'espèce? — Il croit pouvoir résumer ces conditions en cinq articles essentiels.

Tout d'abord, il faut que le point de départ de ce groupe humain destiné à exercer une action privilégiée dans le monde soit une matière ethnique favorable, riche, généreuse : et l'on voit combien ce premier caractère, à lui seul, offrirait matière à discussions, à contestations sans fin si quelque historien s'avisait d'affirmer sa présence dans une race historique déterminée. Tout peuple, de même que

tout individu, ne juge-t-il pas excellents ses propres ancêtres, inférieurs, abjects parfois les ascendants des nations ou familles concurrentes? Prononcerons-nous jamais avec une impartialité suffisante sur la matière ethnique première dont s'est dégagée une race active, que le cours des événements a donc fait de toute nécessité sympathique ou antipathique à notre souvenir?

Il faut en second lieu que ce groupe se soit renfermé dans ses propres limites au point de vue des unions conjugales conclues par ses membres, qu'il ait pratiqué l'*Inzucht*, l'endogamie, comme on dirait en allemand ou en grec, tout au moins par principe et de façon générale puisqu'une restriction sera posée presque aussitôt à cette loi. C'est ici, à peu de chose près, la conception aristocratique de la caste, sur laquelle Gobineau a fondé sa philosophie historique.

En troisième lieu, une sélection soigneuse aura été pratiquée sur les rejetons du groupe, et toutes les aristocraties primitives ont en effet appliqué par instinct cette règle (qu'on songe aux barbares coutumes des Spartiates sacrifiant les nouveau-nés malingres) ; elle est devenue la base de l'élevage technique dans l'Économie rurale.

Mais la quatrième loi qui préside à la naissance des races nobles est d'une application bien plus délicate encore que les trois premières. Elle exprime cette vérité d'expérience qu'un mélange de sang étranger, à la condition qu'il soit transitoire et se réalise à l'heure favorable, aura les plus heureux effets sur les générations ultérieures du groupe. Ainsi, le cheval de pur sang naquit de quelques étalons arabes jadis importés sur le sol anglais et le puissant chien de Terre-Neuve serait sorti d'une opportune immixtion du chien esquimau dans les généalogies du chien courant français. Emerson exprima cette vérité naguère lorsqu'il écrivit : *we are piqued with pure descent, but nature loves inoculations*. Gobineau lui-même, l'adversaire le plus décidé du mélange, a reconnu sa bienfaisante action lorsqu'il intervient à dose homéopathique pour ainsi dire ; car il en signale un exemple en Angleterre, où

fut importé, pendant le XIe siècle, le sang légèrement romanisé des Normands de Guillaume : il restait pourtant convaincu que l'humanité ne sut jamais se borner dans l'usage de ce condiment dangereux.

Et la cinquième loi de M. Chamberlain n'est pas autre chose en effet qu'un avertissement sévère en ce sens. Il faut à tout prix, affirme-t-elle, que le mélange introduit soit court, opportun, enfin qu'il associe deux familles ethniques quelque peu apparentées déjà, sinon son résultat sera néfaste. Nous sommes ramenés par là au plus reconnaissable gobinisme.

3. — *La genèse du peuple juif.*

L'auteur des *Assises* n'a fourni qu'une seule application historique de ces règlements, si contestables en eux-mêmes, et l'exemple choisi par lui n'est pas de nature à nous persuader de leur valeur. Il a scruté la formation de la nation juive, type, à ses yeux, d'une race qui se fait elle-même, qui se constitue de toutes pièces pour ainsi dire, par l'orientation en grande partie voulue de son histoire et par les prescriptions de ses codes. Il s'est principalement inspiré des suggestions hardies d'un anthropologue du nom de Luschan et voici les résultats de son enquête.

Tout d'abord, il croit discerner, à la base de cette race aujourd'hui si homogène les trois éléments humains dont l'anthropologie germaniste des Lapouge et des Ammon (1) sait aussi peu se passer pour ses exégèses mystiques que Gobineau de ses trois teintes d'épiderme, la blanche, la jaune et la noire : il rencontre dans la région chananéenne au temps des origines israélites des bruns à crânes longs, des bruns à crânes larges et des blonds à

(1) Voir sur cette école, les études que nous avons publiées dans la *Revue des Deux Mondes* et reproduites dans notre volume : *Les Mystiques du Néoromantisme.*

crânes longs dont la psychologie respective et les dispositions morales supposées correspondent d'ailleurs à peu près à celles dont l'auteur de l'*Essai sur les races* dotait ses nègres, ses jaunes et ses hommes blancs.

Dans la préhistoire juive, le dolicho-brun s'appelait le Bédouin : le brachycéphale était le Hittite ou Hétéen, (*homo Syriacus*) : le dolicho-blond, Aryen d'origine, était l'Amoritain ou Philistin ! — Israël serait sorti du brassage de ces trois éléments dans la région palestinienne ; et, comme ils n'étaient nullement apparentés entre eux, comme d'autre part, à l'exception du troisième, ils sont considérés comme de médiocre qualité par M. Chamberlain, ce fut, à son avis, une assez triste mixture que celle qui résulta de leur fusion. La magnificence proverbiale de Salomon lui vaut encore un brevet d'aryanisme, au moins partiel, de la part de l'auteur des *Assises* : c'est donc à cette limite dans le temps que s'arrêtent ses complaisances pour le peuple de Jehovah. Jusque-là presque tout lui semblait acceptable dans l'Ancien Testament pour un adepte du germanisme mystique. David, en particulier, lui inspirait une visible sympathie, car le roi-poète était blond et de sang principalement amoritain ou philistin, par conséquent : constatation qui avait même permis à notre philosophe-historien de rectifier en passant une erreur manifeste du livre sacré. Il n'est pas vrai, dit-il, que David ait tué Goliath de sa fronde, ce lâche procédé de combat n'étant pas digne d'un Aryen : une si déshonorante victoire n'a pu être attribuée que par une confusion des chroniqueurs hébreux à l'héroïque berger de Bethléem. Quant à Goliath, sa taille exceptionnelle et son courage certifient son origine aryenne ! — N'est-il pas singulier de voir M. Chamberlain, qui plaisante si volontiers les naïvetés de ses précurseurs en aryanisme mystique, les dépasser de beaucoup à l'occasion par la fantaisie de ses gratuites assertions.

Bientôt disparurent au surplus du sol chananéen les derniers rejetons des races pures et originelles. Il n'y resta que ce mélange confus dont les prêtres despotiques

de Juda allaient développer et fixer, par leurs stricts règlements de caste, certaines qualités incontestables, mais un plus grand nombre de défauts dont nous verrons bientôt le fruit dans l'histoire européenne. L'auteur des *Assises* hasarde même à ce propos une thèse singulière : si, dit-il, le Juif mit à la base de sa théologie la notion du péché originel qu'il nous faut considérer comme purement *aryenne*, selon de Schopenhauer, et qui jure, par conséquent, avec les conceptions étroites de la « monolatrie » sémitique, c'est que le peuple de Jéhovah a répété sans la comprendre cette belle affirmation métaphysique : il l'a même déformée sous l'influence des remords de sa conscience ethnique, après sa transgression des lois qui font les races nobles ; dans le judaïsme, le péché originel n'est plus que l'aveu tacite de cette monstruosité initiale, de ce crime contre les destinées de l'espèce humaine que fut l'alliance de sang entre Bédouins, Hittites et Amoritains. Sur le tard, les Juifs ont reconnu cette impureté initiale de leur être ; ils ont cherché à y porter remède par une sévère prohibition de toute immixtion étrangère dans leurs généalogies. Mais, comme lady Macbeth, ce fut sans pouvoir effacer la tache accusatrice, la tare imprimée à jamais dans la chair de leurs aïeux. De là, le mythe de chute successive d'Eve et d'Adam ! — On conçoit comment les Israélites d'outre-Rhin ont pour la plupart accueilli des commentaires d'une telle malveillance appuyés sur une base aussi parfaitement fantaisiste.

Tout ce développement des *Assises* n'est au surplus qu'une longue infidélité au principe de l'auteur qui déconseillait précédemment les recherches d'origine et posait que la valeur morale seule est décisive en matière de race ! — Voyons-le appliquer soudain, par une volte-face imprévue, ce critérium tout spirituel à certaines branches de la race juive et aboutir à des conclusions tout à fait contradictoires avec les résultats qu'il vient d'afficher sous nos yeux. Il est un rameau de la souche israélite qu'on appelle les Juifs espagnols ou Sephardim,

et voici ce que nous en lisons dans les *Assises* (1) : « C'est par l'aspect et par la fréquentation de ces hommes qu'on est conduit à mieux comprendre l'action exercée par le Juif dans l'histoire du monde. Voilà de la noblesse dans le sens le plus complet de ce mot, de la pure noblesse de race. Belles têtes, tournures imposantes, dignité de la parole et du geste, honnêteté scrupuleuse. Qui voudra connaître par ses yeux ce que c'est qu'une extraction noble doit faire appeler, à Salonique ou à Sarajevo, le plus pauvre des Séphardim, puis le comparer au baron X... ou au conseiller Y... Il constatera la distance qui sépare la noblesse conférée par la race de celle que les monarques octroient ! » Les Séphardim auraient-ils donc si pleinement restauré leur race depuis le temps de la Diaspora par l'application des cinq règles chamberlainiennes? On ne nous le dit pas, et nous restons donc stupéfaits devant cette fleur raciale éclose sur la souche pourrie du mélange palestinien. Constatant cette exagération en sens contraire de la précédente, nous admettrons plutôt que l'artiste seul a parlé cette fois dans le philosophe des *Assises* et que ses pénibles déductions ethniques ont été pour un moment oubliées de lui.

4. — *Le Chaos des peuples méditerranéens.*

Abordons présentement sous sa direction l'examen psychologique d'une autre race pour laquelle il n'aura point ces retours d'indulgence ou même ces velléités d'enthousiasme dont la forte communauté israélite obtient parfois de lui le bénéfice. Nous voulons parler de ce groupe ethnique qu'il désigne d'ordinaire, avec un dédain non dissimulé, par cette périphrase, d'origine gobinienne, le *Chaos des peuples*. Il s'agit de l'ensemble des riverains de la Méditerranée, considérés comme les descendants des sujets de la Rome antique et comme

(1) Page 287.

renfermés à peu près dans les limites de l'*Imperium Romanum.*

Déjà l'auteur de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* nous avait familiarisé avec cette vue historique. Sous l'égide de la paix romaine et selon les caprices de l'administration des Césars, il nous avait montré le Syrien et l'Abyssin, le Numide et le Baléare déversés sur l'Espagne et sur les Gaules : des fonctionnaires plus ou moins cuivrés portant partout leur autorité ainsi que leur alliance délétère. Le mot même de *chaos* ne faisait pas défaut sous sa plume pour caractériser cette orgie du mélange sans frein, et cette finale putridité ethnique dont le relent lui soulevait le cœur ! C'est ce qu'il appelait, pour sa part, la *sémitisation* des races originairement aryennes ou du moins aryano-finnoises du bassin méditerranéen : Doriens, Hellènes, Étrusques ou Latins ; en sorte que, pour lui-même ainsi que pour ses disciples directs, antisémite signifie plutôt antilatin qu'antijuif.

Sur ce point, M. Chamberlain s'est donc montré singulièrement docile aux leçons du précurseur qu'il fait ailleurs profession de dédaigner : et cette docilité s'étend aux analyses psychologiques qu'il esquisse en terrain méditerranéen. A l'égard de l'hellénisme antique, par exemple, il semblerait au premier abord qu'il voulût se montrer plus indulgent que Gobineau, si dénigrant pour la civilisation athénienne. Mais ce dernier a connu pourtant, de son côté, certains élans de sympathie en présence de l'activité esthétique des concitoyens de Périclès et il a fini par faire du Parnasse la montagne sainte de l'humanité supérieure. En tout cas, pour ce qui se rapporte à la politique, si volontiers démagogique, de la Hellade, au rationalisme semi-asiatique de ses sages, aux mérites comparés des Grecs et des sujets du Grand Roi, les appréciations sont à peu près identiques de part et d'autre. Ce n'est pas seulement du paradoxal *Essai* de Gobineau sur les races, c'est encore de sa fantaisiste *Histoire des Perses* que M. Chamberlain invoque au besoin d'autorité si douteuse, pour appuyer ses convic-

tions antiméditerranéennes. Il cite, en particulier, le dénigrant passage de l'écrivain français sur la valeur grecque lors de la bataille de Salamine (1), et n'hésite pas à opposer comme lui la cruauté sémito-hellénique à la *douceur* iranienne !

Son admiration pour l'art grec ne lui en dissimule pas les lacunes, surtout dans la sphère musicale qui lui est si familière. Il regarde comme un bonheur pour le XIXe siècle européen que Goethe, le « grand Aryen » à ses yeux, n'ait été classique qu'en imagination et que son *Faust*, en particulier, soit resté si profondément germanique. Il juge que l'imitation de l'art antique a retardé plutôt que hâté l'épanouissement de l'art moderne et que le séjour de l'Italie constitue aujourd'hui encore un véritable danger pour l'évolution esthétique normale des artistes nés dans le Nord. Gobineau assurait que nul homme clairvoyant n'hésite « à placer Dante, Michel-Ange, Shakespeare et Gœthe sur des Trônes dont Phidias et Pindare ne touchent pas le marchepied ». Et M. Chamberlain écrit de son côté : « Quel artiste grec, je le demande, se laisse comparer à Richard Wagner pour la force créatrice ou pour la puissance d'expression? L'hellénisme tout entier a-t-il été capable d'engendrer un homme qui fût en mesure de disputer à Gœthe la palme de l'humanisme? (2) »

Par une erreur de perspective analogue à celle que nous venons de rectifier au sujet des Grecs, on jugera peut-être, au premier abord, que le peuple romain inspire plus de sympathie à l'auteur des *Assises* qu'à celui de l'*Essai*. Mais ce n'est, encore une fois, qu'une apparence, car la forme seule de la condamnation est plus mesurée chez le plus récent écrivain. Carthage sémitique n'est pas moins maltraitée par l'un que par l'autre. Tous deux rendent une égale justice à l'impérialisme déjà si largement rationnel des conquérants du bassin méditerranéen et

(1) Page 93.
(2) Page 720.

à leur ferme sentiment du droit qui, par malheur, s'est pour ainsi dire momifié entre les mains de dégénérés tels que Justinien et ses collaborateurs (1). Tous deux détestent avec une pareille cordialité la littérature bâtarde des Ciceron et des Virgile. Tous deux distinguent soigneusement la Rome antécésarienne, encore retenue sur la pente fatale du mélange ethnique par les dernières lueurs de la tradition aristocratique, de la Rome impériale dont Caracalla fit décidément la mère du *Chaos des peuples* lorsqu'il concéda l'égalité devant la loi aux innombrables et disparates sujets de l'Empire. C'est en somme dans leur haine instinctive pour le groupe méditerranéen que communient le plus ouvertement ces deux frères par le sentiment, dont le cadet voudrait en vain nous faire croire à son indépendance entière vis-à-vis de son aîné.

S'il lui arrive de le contredire, c'est parfois pour abonder presque aussitôt dans le même sens. Ainsi, nous avons montré jadis Gobineau, ce catholique de façade, arrêté pour un instant dans ses invectives contre la Romanité décadente par l'apparition des Pères de l'Église, individualités grandioses, dit-il, fleurs de vertu écloses comme par miracle sur le fumier de la corruption latine. Son continuateur protestant ne se croira pas tenu d'avoir sur ce point l'une de ces inconséquences imprévues dont nous le savons coutumier : « César ayant autorisé la reconstruction de Carthage, écrit-il, la malédiction attachée à ce sol perfide suffit pour en faire de nouveau la sentine du monde : de là naquirent les Tertullien et les Augustin », qui furent des ennemis dangereux du germanisme à ses yeux ! Ce n'est pas qu'il n'approuve, nous le verrons, certains enseignements mystiques de l'augustinisme qui s'accordent avec ses propres dispositions d'esprit ; mais il connaît l'origine, ethniquement impure, de leur auteur et ne les accepte donc jamais que sous bénéfice d'inventaire !

(1) Sur la conception du droit romain dans les *Assises*, on pourra lire la réfutation assez aigre d'un spécialiste, B. Matthias dans la *Deutsche Rundschau*, mars 1901.

Le type accompli de l'homme du *Chaos* dans l'antiquité, le bâtard de vingt races médiocres, c'est à ses yeux Lucien, auteur prêt à toutes les besognes, railleur sans convictions ni principes qui se moque au besoin de lui-même et cache, sous un rictus forcé d'ironie, la conscience de sa dépravation morale, écho de son impureté raciale. Le nom de Henri Heine apparaît ici tout aussitôt, comme terme de comparaison chez les modernes, sous la plume de notre historien qui abhorre l'auteur de l'*Intermezzo*. La réthorique méridionale lui est d'ailleurs en aversion — comme elle l'était également, mais de façon plus inattendue, à ce Gascon de Gobineau. — Qui n'a pas vu Bismarck à la tribune des Parlements, écrit-il, et qui n'a pas entendu cet homme de fer luttant péniblement avec les mots pour leur arracher enfin ces formules impérissables qui volaient aussitôt jusqu'aux extrémités du monde, celui-là ne sait pas ce qui distingue la parole vécue des tempéraments faits pour l'action de l'écœurante faconde des avocats à toutes causes !

M. Chamberlain, resté chrétien à sa manière, garde bien quelque sympathie à la primitive Église qui dut grandir parmi les rejetons du Chaos des peuples, mais, comme Gobineau une fois de plus, il estime qu'elle souffrit grandement de cette ambiance délétère. Il déteste en particulier son ascétisme rigide. Et, comme il ne peut refuser à cet ascétisme une origine hindoue, c'est-à-dire vraisemblablement aryenne, il est conduit à donner de cet emprunt à la race noble une interprétation dénigrante qui nous rappellera son jugement sur le péché originel dans la théologie judaïque. Au sein de la civilisation brahmanique, nous explique-t-il en effet, nul n'avait licence de vivre solitaire et de pratiquer le renoncement qu'après avoir engendré au moins un fils. Au contraire, les anachorètes chrétiens, les stylites à l'existence étrange se refusaient à toute génération de la vie. C'est que, esprits pénétrants en dépit de leur putride origine, ils devinaient le secret de leur temps et se décidaient à ne plus transmettre un sang tant de fois souillé par le mélange.

Puis, reprenant à son compte une des plus fantaisistes assertions de Schopenhauer, M. Chamberlain ajoute imperturbablement : « Si en effet la Nature répare les ravages causés par les grandes épidémies, en accroissant aussitôt après leur terme, le nombre des naissances humaines, ne doit-elle pas, en revanche, diminuer autant que possible la quantité des nouveaux venus à la vie dans le sein d'un Chaos ethnique qui menace l'existence de toute civilisation future? » C'est donc le décret d'une Providence devenue, par anticipation, l'adepte des thèses gobiniennes, qui prépara cette contagion d'ascétisme sans frein dont le souffle faillit dessécher entièrement la primitive société chrétienne.

Il faut peut-être regretter, au surplus, que le résultat n'en ait pas été plus radical et plus décisif encore : il faut déplorer que, peu après, les conquérants barbares n'aient point parachevé l'œuvre des Stylites et que le Germain se soit arrêté dans l'extermination de la Latinité sur laquelle s'étendit bientôt son bras vaïnqueur. Car elle devait renaître de ses cendres un jour, la perfide race chaotique, pour arracher à l'influence du sang régénérateur la plus grande partie de ses anciens domaines, ou même pour en dépasser, sur plus d'un point, les limites :

Ces Romains que nous croyions morts,
Rampant sous leurs tristes royaumes,
Rongeaient au pied nos contreforts !

avait déjà pleuré le chantre d'*Amadis*, avec cette impropriété dans les termes à laquelle il payait surtout largement tribut dès qu'il s'avisait de manier le vers, mais qui ne l'empêchait pas d'affirmer de façon suffismment claire ses paradoxales, ses contagieuses convictions sur le sang de ses pères ! On voit assez maintenant à quel point M. Chamberlain fut tributaire de l'écrivain français dans toute cette partie de son œuvre.

Passons au temps de la Renaissance qui vint faire apparaître au grand jour la résurrection ethnique du Chaos des

peuples, lentement opérée pendant le cours du moyen âge, sous la mince couche dominatrice de sang germain que l'invasion barbare avait étendue sur l'Europe occidentale. L'auteur des *Assises* estime que l'esprit de ce Chaos s'incarna vers le milieu du XVIe siècle dans l'œuvre d'Ignace de Loyola, dans la Compagnie de Jésus. Ce n'est pas que la personnalité d'Ignace soit entièrement dépourvue de grandeur. Gentilhomme et soldat, il a fait œuvre forte et durable, œuvre « impérialiste » au sens le mieux défini de ce mot. Mais l'inspiration de cette œuvre n'en est pas moins d'une source mauvaise, car Loyola est de race « pure », ce qui fait sa valeur relative, mais la race dont il sort, la race ibère ou basque, non seulement n'est pas germanique, mais ne paraît pas avoir une goutte de sang aryen dans ses veines (on sait que les Juifs et les fils du Chaos ont du moins ce dernier avantage aux yeux de M. Chamberlain) : on s'accorde, en effet, à voir en elle un débris des peuples préhistoriques qui ont autrefois colonisé l'Europe avant l'apparition des conquérants venus de l'Est, Celtes, Slaves et Germains.

C'est pourquoi le fondateur des Jésuites a réveillé par ses leçons les instincts qui vivaient dans l'homme au temps de la pierre polie, avant l'arrivée des premières migrations asiatiques. Lorsque l'auteur des *Assises* s'avise de prendre en mains les *Exercices spirituels* de ce grand dompteur d'âmes, sa vive imagination fait tout aussitôt retentir à son oreille « le rugissement de l'ours des cavernes qui menaçait nuit et jour la vie précaire des êtres humains pendant la période diluvienne du globe ! » Qu'on songe, au surplus, à ce que furent les premiers compagnons d'Ignace : François de Xavier, un Basque, comme son chef : Polanco, un juif converti ; Faber, un savoyard, c'est-à-dire un brachycéphale (*homo alpinus*) héritier par le cerveau, lui aussi des premiers occupants de l'Europe ! Ce groupe hétéroclite n'est-il pas en quelque sorte le symbole de toutes les puissances antigermaniques qui se liguèrent, à cette heure de l'évolution européenne, contre la Réforme de Luther, cet incontestable représen-

tant de la race noble? — Il y a quelques années, Édouard Drumont présentait volontiers Loyola comme le dernier des chevaliers et son ordre comme la plus reconnaissable création de l'âme aryenne. Auquel convient-il de faire confiance, parmi ces aryanistes divers dont les affirmations pareillement tranchantes sonnent pourtant de façon si singulièrement discordantes?

Deux siècles encore, et voici paraître un autre représentant typique de l'esprit méditerranéen, au jugement de M. Chamberlain. C'est Napoléon Bonaparte, « le grand capitaine du Chaos des peuples ». Mais à l'heure même où il prononçait cette excommunication ethnique, un autre publiciste allemand, A. Fischer, se plaisait à rapprocher, plutôt qu'à opposer entre eux, *Gœthe et Napoléon* (c'est le titre de son livre qui eut quelque retentissement au delà du Rhin). Or, nous savons que l'auteur du *Faust* figure dans les *Assises* avec le titre d'Aryen par excellence, ou de « grand Aryen ! » Peu après se fit jour, d'ailleurs, une protestation plus directe. Le Dr Ludwig Woltmann, qui devait être après M. Chamberlain l'un des plus actifs artisans récents du germanisme mystique, et dont nous avons naguère étudié dans la *Revue des Deux Mondes*, la courte et fiévreuse carrière, Woltmann s'éleva de façon expresse contre ces deux dernières assertions des *Assises*. Il proclama que Napoléon était probablement d'extraction plus germanique que maint autre représentant officiel et consacré de la race prédestinée. Quant à l'ordre des Jésuites, il le présenta comme une création nettement, authentiquement « germanique » (1) ! Que penser encore une fois d'un concept, à prétentions anthropologiques, qui prête néanmoins à des déductions si plaisamment contradictoires? *Working hypothesis*, M. Chamberlain? de sa conception de la race ? Non pas, *disturbing*, *mislaying hypothesis*, prononcerions-nous de préférence, après tant

(1) *Politisch-Anthropologische Revue*. II, 7. Woltmann utilisait le livre de Liebenfels : *Katholizismus wider Jesuitismus*. Francfort, 1903, où sont étudiées les origines raciales des plus célèbres Pères de la Compagnie de Jésus.

de significatives expériences, et sans crainte d'être désapprouvé par les esprits de bonne foi.

Que penser pourtant du « Chaos des peuples » un siècle après Napoléon, son dernier représentant de choix? — Quiconque, écrit M. Chamberlain, voyage aujourd'hui de Londres vers Rome, va des brumes vers le soleil, de la pénombre vers la lumière, mais aussi d'une atmosphère de civilisation raffinée et de haute culture vers la barbarie, la saleté, la brutalité, l'ignorance, le mensonge, la misère. Et ce n'est pas même une décadence dont l'Europe méridionale nous offre actuellement le spectacle : il s'agit plutôt d'un arrêt de développement ! Ces gens en sont restés à la civilisation impériale romaine, tandis que le monde germanique progressait pendant ce temps. Ils s'efforcent aujourd'hui de copier gauchement le Nord : mais loin de s'assimiler la culture supérieure dont ils voudraient devenir participants, ils perdent à ce stérile effort les derniers vestiges pittoresques de leur originalité d'hier. La plus dangereuse erreur qu'on puisse commettre à leur sujet, c'est de les croire richement doués et, par suite, faciles à relever de leur abaissement, en les considérant comme les rejetons des grands Romains antécésariens. Ceux-là sont éteints comme on le sait, et les usurpateurs qui portent aujourd'hui ce nom illustre ne comptent en réalité dans leur ascendance que des motifs africains ou syriens ! Oui, en ce temps de *Triplice*, le Méditerranéen inspirait si peu d'estime et donnait si peu d'espoir à notre juge prévenu qu'à ses yeux Séville et Athènes étaient des villes moins « européennes » au sens ethnique de ce dernier mot que Melbourne ou New-York !

Nous achèverons de faire bien connaître son opinion sur ce point en nous référant à ses propres paroles (1). « L'Europe, a-t-il écrit dans ses *Assises*, compte des centaines de milliers d'habitants qui parlent nos langues indo-européennes, qui portent des vêtements de même

(1) Page 526.

coupe que les nôtres, qui peuvent même passer pour de fort braves gens dans leur entourage et qui, cependant, demeurent aussi différents de nous autres Germains que s'ils habitaient une autre planète. Et il ne s'agit pas ici d'un abîme tel que celui qui nous sépare également du Juif, abîme sur lequel maint pont intellectuel, jeté au cours des âges, nous permet de passer et de repasser à notre gré d'un bord à l'autre ! Il s'agit d'un obstacle infranchissable qui isole une contrée d'une autre contrée ! » — N'étions-nous pas en droit de prétendre que les Méditerranéens Latins sont placés encore plus bas que les enfants d'Israël dans l'estime ethnique de cet artiste, égaré dans le domaine de la science et du gouvernement des hommes.

5. — *Les Slavo-Celto-Germains.*

Passons maintenant à *nous autres Germains,* pour reprendre la formule significative que nous venons de rencontrer sous la plume de M. Chamberlain : et nous aurons achevé de la sorte l'examen de ce trépide boiteux qui forma selon lui l'assise du siècle dernier. — Nous avons déjà fait pressentir, en parlant de Dante et de Luther, que le concept de Germain serait singulièrement élargi par lui pour les besoins de sa cause. Partout, proclame-t-il, de façon expresse, où il se sert du mot de « germain », on doit considérer ce vocable, adjectif ou substantif, comme une abréviation commode de cet autre : « slavo-celto-germain » ; le premier n'étant qu'un signe conventionnel, favorable à la légèreté du style !

Certes, si elle était maintenue sans défaillance, une telle conception du germanisme serait autrement hospitalière que celle d'un Gobineau qui voulait bien faire des Celtes et des Slaves les frères d'origine de ses Arians (comme issus pareillement de la souche Japhetide) mais qui les jugeait si vite contaminés par ces peuplades finnoises dont il disait peuplée l'Europe préhistorique, qu'il ne leur témoignait plus que de la défiance, pour ne pas dire

de l'aversion, par la suite. En d'autres termes, M. Chamberlain a le sens ethnique moins scandinave et plus central-européen (*mitteleuropaeisch*) que l'auteur de l'*Essai sur les races*. Mais, sa profession de foi faite, il a si délibérément prôné le Germain tout court que ses lecteurs de langue allemande ont bien vite oublié le Slavo-Celto-Germain, dont prétendaient leur parler les *Assises*. Après quoi, devant le succès de son livre, et comme Gobineau l'avait fait jadis, l'auteur a peut-être accepté sans trop de déplaisir un malentendu qui lui apportait le triomphe !

Écoutons tout d'abord le cri d'allégresse par lequel il salue l'apparition de ce prédestiné aux portes de l'Europe, destinée à devenir son domaine. Sur les bas-reliefs égyptiens qui nous montrent les captifs de Pharaon au retour de leurs expéditions transisthmiques, à côté de ces Hittites ou de ces Bédouins dont le mélange va lentement façonner la nationalité israélite, — fronts fuyants, lourdes protubérances nasales (1), — il croit reconnaître l'Amoritain ou Philistin blond qui fut le troisième élément de ce mélange. C'est alors le terme savant d'*homo europaeus* qui vient sous sa plume pour fêter cette apparition inespérée de la race noble dans la chaotique Asie antérieure, et sa surprise joyeuse lui inspire cette pathétique apostrophe(2): « O homo europaeus, comment as-tu pu t'égarer en si dégradante compagnie? Tu m'apparais comme un œil ouvert sur un au delà divin et je voudrais pouvoir te crier : Ne suis pas le conseil de ces savants anthropologues (ceux qui prêchent la fusion des races). Ne disparais pas dans cette tourbe : ne te mêle pas à cette plèbe asiastique, obéis au grand poète de ta race (Gœthe) ! Reste fidèle à toi-même, etc... » Mais ces exhortations viennent trois mille ans trop tard, remarque lui-même, avec décou-

(1) M. Chamberlain a voulu faire partager ses impressions à ses lecteurs, et comme il avait dessiné le type germain dans la personne de Dante et de Luther, il a reproduit le croquis des Hittites et des Amoritains tels qu'il croit les reconnaître sur les monuments de l'Égypte Pages 361, 364 de son livre.

(2) Page 378.

ragement, l'évocateur subitement éveillé de son rêve : l'Hittite demeura et l'Amoritain s'enliza dans les races inférieures !

Pourtant, si les Amoritains, victimes de leur imprévoyance ethnique, ont dès longtemps quitté la scène du monde, il n'en est pas de même de ces autres Aryens que des circonstances géographiques favorables ont préservés du contact trop prochain des races inférieures, c'est-à-dire des Slavo-Celto-Germains. Scrutons donc, sous la direction de l'auteur des *Assises*, les perspectives d'avenir qui s'ouvrent devant les représentants de cette race éminente. Et, tout d'abord, dessinons-en avec lui plus strictement les limites. — Les sympathies de M. Chamberlain pour les Slaves furent naguère assez mal accueillies de l'opinion teutonne. On redoutait dès lors, en Allemagne, le voisinage du colosse moscovite et les aspirations du panslavisme ; aussi les théoriciens du *Deutschthum* virent-ils une sorte de trahison dans cette tentative faite pour introduire de si dangereux concurrents au sein du germanisme idéal. M. Chamberlain avait pourtant prévu ces objections et leur avait répondu d'avance. Ses Slavo-Celto-Germains n'acceptent dans leurs rangs que les « vrais » Slaves (1), qu'il est fort tenté de définir cette fois par un caractère purement physique, le cheveu blond ; il est tout prêt en effet, à concéder que le Tchèque, ce petit brun brachycéphale, avec son plat visage, n'a de slave que la langue, étant un Mongol ressuscité par le jeu mystérieux des sélections sociales (2). Ainsi Gobineau faisait volontiers du paysan bas-breton un Finnois, en dépit de son langage japhétide.

L'auteur des *Assises* admet même, après celui de l'*Essai*, une regrettable mongolisation des « vrais » Slaves (3) ; toutefois, ceux d'entre eux qui ont conservé

(1) Page 8.

(2) Voir en particulier, le livre de Vacher de Lapouge qui porte ce titre : *Les Sélections sociales* et l'examen que nous en avions fait dans notre volume : *Les Mystiques du Néoromantisme* (Plon).

(3) Page 661.

une suffisante proportion de sang noble s'affirment à l'observateur par ce symptôme irréfragable qui est la valeur de leurs créations intellectuelles. Ainsi, la poésie populaire des Serbes est placée très haut dans les *Assises* pour ses principes d'honneur strict et de fidélité à la foi jurée (qui l'apparentent à *Lohengrin*), pour son culte chevaleresque de la virginité (qui la rapproche de *Parsifal*), pour l'un de ses thèmes favoris qui est le triomphe dans la mort (ce qui évoque *Tristan* et la *Tétralogie* wagnérienne). Le schisme moscovite, la religion grecque orthodoxe, si obstinément antiromaine, est un fait qui recommande également le slavisme aux sympathies de M. Chamberlain, ainsi que les insurrections religieuses des Slaves de Bohême qui furent le prologue de la Réforme au temps de Milc, Mathias de Janow, Stanislas de Znaim, Nicolas de Wélénowic et Jean Huss. Au total, les Slaves actuels gardent à son avis beaucoup de sang aryen dans leurs veines et en tirent le plus clair de leurs forces : c'est par là qu'ils demeurent un facteur important dans la civilisation de demain.

Les Celtes ont la part plus belle encore, au moins en principe, dans les *Assises du* XIXe *siècle*. L'auteur n'aurait-il pas hérité d'ancêtres écossais ou gallois cette complaisance? Il rend hommage à leur caractère dès l'aurore de l'ère chrétienne lorsqu'il nous fait remarquer que Saint-Paul, s'adressant aux Galates, d'origine celtique, leur parle sur un ton bien plus déférent que celui dont l'apôtre se sert vis-à-vis des Romains dégénérés, dans quelques-unes de ses épîtres. Au moyen âge, la poésie du cycle breton, qui fut si profitable à Richard Wagner, poète lyrico-musical (dans *Lohengrin*, *Tristan*, *Parsifal*) parlait déjà plus intimement que toute autre à l'âme germanique. Plusieurs des favoris de M. Chamberlain dans les fastes de la scolastique, Scot Erigène, Duns Scot, le breton Abélard, nous sont présentés par lui comme des Celtes typiques. Enfin, il considère la France comme principalement celtique dans son inspiration, — au moins jusqu'au seuil de l'âge contemporain qui vit les destinées de ce

pays tomber aux mains des méridionaux de la *Provincia*, héritiers ethniques du *Chaos des peuples* — et il faut reconnaître que, dans les *Assises*, il se montre pourtant très sympathique à la civilisation de notre pays. C'est sur le sol gaulois, affirme-t-il, que le croisement celto-germanique a produit « ses plus heureux résultats ». Il reconnaîtra par exemple sans hésitation les architectes de l'Ile-de-France pour les créateurs du style gothique. Goudimel, ce calviniste français, sera considéré par lui comme le chef de l'école musicale germanique. Racine sera finement compris, franchement admiré de cet étranger qui communie, par cette impression d'art, avec les préférences les plus délicatement nationales du goût français et se sépare nettement des critiques pesants de l'*Aufklaerung*, les Lessing ou les Schlegel. Nous reparlerons de sa vénération pour Descartes (1). Louis XIV, malgré les souvenirs du Palatinat et ceux des Chambres de réunion, reçoit de lui à plusieurs reprises un brevet d'aryanisme que ce monarque doit surtout, il est vrai, à son attitude énergique vis-à-vis de la Rome papale. Enfin les descendants des Huguenots français établis en pays prussien après la révocation de l'édit de Nantes sont parmi les meilleurs éléments ethniques de l'Allemagne contemporaine à ses yeux : et, si nous nous reportons aux lois qui président selon lui à la naissance ou à la renaissance d'une race noble, nous en conclurons que les deux sangs mélangés avec tant de succès au cours des XVIIIe et XIXe siècles, sang celte et sang germain, étaient donc liés par une très proche parenté raciale.

Au XVIIIe siècle, la France peut passer pour aryenne encore puisque Voltaire, son expression intellectuelle typique, est un pur Germain par son anticatholicisme. Ses œuvres polémiques étant extrêmement goûtées de M. Chamberlain ne sauraient être issues que d'une inspiration ethnique parfaitement noble. La jacquerie qui marqua le début de notre Révolution est très germa-

(1) Voir l'appendice du présent volume.

nique également, car le paysan français se souleva en 1789 « avec la fureur proverbiale du Germain qui a trop longtemps patienté ! » Mais presque aussitôt l'inspiration du Chaos des peuples prit le dessus dans les assemblées de la nation, puisque la Déclaration des droits de l'homme est considérée par l'auteur des *Assises* comme l'œuvre « du peuple le plus phraseur de l'univers pendant sa plus phraseuse période ! » Comment rendre la race responsable de si rapides et de si surprenants contrastes dans les actes successifs d'un même groupe humain? Il y a une fantaisie bien proche parente de celle de Gobineau dans toutes ces capricieuses suggestions des *Assises*.

Abordons enfin le Germain tout court, celui qui n'est ni Celte ni Slave. Il se révèle mieux doué encore que ses deux frères de race. Mais notons avant tout que, pour l'auteur des *Assises* comme pour celui de l'*Essai*, ce Germain ne se confond nullement avec l'Allemand contemporain qui représenterait au contraire la plus intime fusion des trois sangs slave, celte et germain, qui serait le slavo-celto-germain par excellence et qui, victime jusqu'à un certain point de ce *mélange* entre composants cependant si remarquables, se montrerait parfois *moins germanique* en ses inspirations que ses voisins de *pur sang celte ou slave* ! L'Anglais, exempt d'additions slaves, serait plus proche du germanisme pur que l'allemand, car M. Chamberlain, au soir du XIXe siècle, décernait encore à ses compatriotes la palme de la vigueur ethnique entre les peuples de l'Europe, comme l'a fait le plus souvent Gobineau, ajoutant, toujours d'après Gobineau, que les Britanniques doivent cet avantage à leur isolement insulaire.

C'est donc dans le passé surtout, à l'exemple de Gobineau une fois de plus, que M. Chamberlain va chercher, pour les mettre en relief, les hauts-faits intellectuels ou moraux du Germain. Rayonnant du cœur de l'Europe vers ses extrémités au temps de la décadence romaine, le barbare a porté partout le flambeau du génie créateur dans cette partie du monde qui était destinée à se sou-

mettre le reste du globe. De façon plus systématique qu'il n'avait été fait avant lui — et en attendant les systématisations plus parfaitement ridicules encore que son exemple a fait surgir, celles que nous avons stigmatisées en leur temps chez le Dr Woltmann ou chez M. Reimer (1), — M. Chamberlain a proclamé Germains d'extraction tous les grands hommes qui sont parvenus à l'illustration sur le sol européen depuis quinze siècles : les savants depuis Marco-Polo jusqu'à Galvani ; les inventeurs, de Roger Bacon à Lavoisier ; les penseurs, de François d'Assise à Emmanuel Kant ; les artistes de Giotto à Gœthe ; les politiques de Charlemagne à Crispi ; en passant par Colomb, Bruno, Campanella, Michel-Ange ou Raphaël... Si, en effet, il partage les défiances déjà marquées par Herder, Gobineau, Wagner, devant l'aspect classique et latin de la Renaissance humaniste, il affirme que toute la floraison artistique de cette incomparable époque fut spécifiquement germaine. L'érudition allemande montrait hier dans les Vandales, si injustement calomniés, des protecteurs de l'art, et nous savons mieux aujourd'hui la raison d'être de cette théorie imprévue. En comparaison de ce tour de force, ce lui est un jeu, on le conçoit, que d'établir l'origine gothique ou lombarde des grands hommes de l'Italie entre le XIIe et le XVIe siècles !

Oui, avant de s'éteindre sous l'affluence des rejetons du Chaos des peuples ressuscité de ses cendres, l'ardent foyer allumé par la conquête barbare au delà des Alpes y jeta un dernier, un fulgurant éclat ! Raphaël Sanzio était blond, n'est-il pas vrai ? Et il admirait Savonarole, l'ennemi de la Rome papale, ce qui est plus décisif encore ! Michel-Ange présente de son côté un trait de caractère qui est un non moins sûr indice de son extraction germaine, c'est son refus d'apprendre les langues mortes de l'antiquité méditerranéenne. Il suffit ! la preuve intellectuelle est faite qui autorise ces gentilshommes par le sang à monter dans les carrosses du germanisme souve-

(1) Voir notre volume sur Les *Mystiques du Néoromantisme.*

rain, sans qu'ils aient d'ailleurs sollicité cette faveur. Et la preuve physique s'adjoindrait au besoin à la preuve morale, en dépit du caractère moins persuasif que lui attribue le chamberlainisme. L'auteur des *Assises* invitait en effet ses lecteurs à visiter la galerie des bustes de la Renaissance italienne, au musée de Berlin. Là, ces beaux types florentins du *quattro cento*, aujourd'hui si parfaitement disparus des rives de l'Arno, devaient porter dans l'esprit du spectateur convenablement préparé, cette conviction que le germanisme a fait tous les frais de l'art toscan de la belle époque.

En terminant ce rapide examen de l'aspect purement ethnique de la thèse chamberlainienne, nous constaterons une dernière fois que cette thèse est à peu près purement gobinienne en ses grandes lignes. On a reproché à M. Chamberlain, au delà du Rhin, son ingratitude pour le penseur français de l'*Essai* (1). Sans doute, il avait jeté en passant quelques fleurs sur la mémoire de ce précurseur « éminent par l'esprit » et sur son œuvre véritablement « géniale ». Le plus souvent, toutefois, il le traitait avec un dédain évident, et, dans la préface de la troisième édition de son livre, il a cherché à se dégager de toute solidarité théorique avec ce peu scientifique précurseur : « J'estime, écrivit-il alors, le spirituel Français et je me réjouis à goûter parfois l'original ragoût intellectuel qui nous fut servi par cet homme habile à mêler l'érudition juridique avec des rêveries d'Apocalypse sur la fin prochaine de notre monde terrestre. Mais la patience m'échappe quand je constate l'engouement injustifié dont Gobineau bénéficie depuis quelques années parmi nous ! »

Outre le noir pessimisme de la conclusion de l'*Essai*, M. Chamberlain croit pouvoir reprocher à notre compatriote son ignorance des sciences de la nature et son mépris de la préhistoire humaine. C'est pourquoi, tout en pro-

(1) Voir Schemann : *Beilage Zur Allg. Zeitung*, 1001, 132 ; le Dr F. Friedrich, *Ibid.*, 1901, 199 ; le Dr L. Wilser. *Politisch-Anthropologische Revue*, I, 5. et le Dr E. Kretzer dans sa biographie de Gobineau, 1902.

testant de sa sympathie pour une personnalité mal équilibrée certes, dominée par ses passions politiques, mais profondément noble et attachante au total, il ne lui accorde en fin de compte qu'un seul mérite réel : celui d'avoir fourni au germanisme théorique des documents « juridiques » (?) et quelques « spirituelles intuitions ». Soit, mais ce sont ces spirituelles intuitions que les avocats de Gobineau reprochent à son continuateur de n'avoir pas célébrées comme elles le méritent : elles forment à notre avis l'une des sources fondamentales du chamberlainisme.

Ce qui distingue ces deux philosophes historiens l'un de l'autre, c'est surtout une question de vocabulaire. Chamberlain comme Gobineau accorde le nom de Germain à l'homme du progrès social : il condamne comme issu du Chaos des peuples, ce que Gobineau condamnait de même, mais ce dernier mettait davantage en relief l'influence du sang nègre, véhiculé par le sang sémitique, dans la constitution de ce Chaos. Enfin, il appelle juive, par une interprétation psychologique qui lui est en effet personnelle, une mentalité rationaliste et utilitaire que Gobineau faisait naître de l'immixtion du sang jaune dans la race blanche et baptisait le plus souvent *finnoise*, ou finnisée. Tel est, à notre avis, le secret du parallélisme foncier et des quelques oppositions de détail qu'on peut constater entre gobinisme et chamberlainisme. Nous aurons encore à revenir sur cette question par la suite.

Ce n'est pas que nous refusions à l'auteur des *Assises* une certaine originalité dans son audacieuse interprétation des faits de l'histoire. Il a pénétré beaucoup plus avant que Gobineau dans l'étude de la philosophie romantique allemande et s'en montre plus profondément imprégné : il est venu bien plus tôt au wagnérisme théorique. Sa nouveauté est dans son effort pour allier aux leçons de Hegel et de Gobineau celles de Kant et de Schopenhauer, pour caractériser plus subtilement les races par leur inspiration littéraire, par leurs productions artistiques et par leurs tendances philosophiques, afin d'orien-

ter celle dont les destinées l'intéressent vers les sentiers métaphysiques qui la mèneront, selon lui, à la domination morale du monde. Gobineau, vieilli dans l'amertume de son isolement intellectuel, ne conduisait sur son Parnasse de rêve, en compagnie de son *Amadis* et de lui-même, que les rares survivants d'un âge d'or à jamais disparu. Chamberlain semble promettre aux Slavo-Celto-Germains, mais surtout aux Germains tout court de les y transporter en masse à sa suite. Moins que Gobineau il a eu besoin d'être interprété, élargi, défiguré même au besoin, pour être utilisé par les Pangermanistes pratiques ; il a donc été suivi par eux sans tergiversations ni délai et il a joui vivant de son triomphe. Mais qu'en pense-t-il dans son for intérieur aujourd'hui?

II. — Les capacités religieuses des trois races européennes.

En exposant les vues ethniques de M. Chamberlain, nous avons indiqué qu'à ses yeux l'expression visible de la race, le sceau qu'elle pose en quelque sorte sur chacun des individus qui en procèdent, c'est la constitution mentale d'ensemble, c'est « le pli initial de la pensée », qui s'exprime principalement dans la « conception du monde », c'est-à-dire dans la philosophie et dans la religion professées par cet individu (1). — Un peuple ou un homme, explique-t-il, doit être jugé et classé, estimé ou condamné, appuyé ou combattu suivant la valeur de sa conception du monde, car c'est là ce qui est en lui essentiel, inflexible, indélébile, imprescriptible. Au surplus, par une action réciproque, la conception du monde, une fois engendrée, façonne à son tour les individus et les

(1) L'auteur des *Assises* déclare préférer de beaucoup le terme purement germanique de *Weltanschauung*, conception du monde, à la vague expression grecque de *philosophie*, amitié pour la sagesse : ce dernier vocable lui paraît l'héritage désormais suranné, d'une époque où la « sagesse » résumait encore toute la catégorie de l'idéal, au jugement de peuples enfants !

peuples dont elle est issue, en sorte qu'il est pour eux indispensable de veiller avec un soin jaloux sur cet héritage des ancêtres, de le transmettre intact aux descendants, de ne le développer, en tout cas, que dans le sens de ses qualités intimes et de ses caractères essentiels, de le préserver enfin des contacts impurs et des promiscuités dégradantes.

Lorsque le mysticisme de Gobineau s'exaspéra pour un temps au contact de la pensée musulmane contemporaine en Perse, il imagina de ressusciter les spéculations alexandrines sur le *Logos* et de faire du langage une âme personnelle de la race, un être vivant qui se développe dans un milieu spécial constitué par nos facultés créatrices (1). M. Chamberlain accorde inconsciemment la même substantialité à ce qu'il regarde pour sa part comme l'âme véritable de la race, à la Conception du monde. Il a, pour se faire comprendre, cette comparaison ingénieuse : dans une expérience physique bien connue, dit-il, le champ magnétique agit sur la limaille de fer pour la disposer selon des courbes régulières, en d'harmonieux dessins (2). Eh bien, la conception du monde agit de façon analogue sur les individus humains qui l'acceptent de concert : elle les répartit en ordonnances sociales ingénieuses et conformes aux secrètes lois de la vie.

Il nous faut donc examiner maintenant la conception du monde que se sont façonnés, chacun de leur côté, les trois groupes ethniques sur lesquels s'est fondé le XIX[e] siècle civilisé : Juifs, Méditerranéens et Slavo-Celto-Germains. Ceci fait, nous essayerons de déterminer, d'après M. Chamberlain, les perspectives d'avenir qui se dessinent devant les pas de la seule intéressante à ses yeux parmi ces vastes personnalités collectives, devant l'âme germanique, car sa préoccupation essentielle est de contribuer pour sa part à la genèse d'une religion digne de ce nom, avantage que nul groupe humain ne

(1) Voir son *Essai* déjà cité par nous dans la *Zeitschrift fuer philosophie*. Leipzig, 1868.
(2) Page 312.

possède encore à l'en croire ! — Nous verrons d'abord les Juifs et les Méditerranéens écartés par lui de toute coopération légitime à cette œuvre sainte : les premiers, pour leur rationalisme aride, les seconds pour leur fétichisme incorrigible. Il nous montrera ensuite les Germains admirablement préparés pour l'accomplir, au contraire, et cela, en vertu de trois privilèges qui leur appartiennent dès à présent sans conteste : l'héritage métaphysique de leurs lointains ancêtres, les Aryas de l'Asie : la capacité de comprendre les paroles, enfin sainement interprétées, d'un Christ qu'ils sauront mieux distinguer désormais de son entourage et de ses interprètes juifs ou chaotiques : enfin, les élaborations religieuses qui ont été réalisées dans le passé par les grands mystiques de leur sang.

1. — *La monolâtrie judaïque.*

Ce fut, vers le milieu du XIXe siècle, une conviction bien arrêtée dans l'esprit de tout historien des religions que la capacité religieuse toute spéciale dont le peuple juif aurait été doué par les décrets de la Providence. Aux yeux d'un Ewald ou d'un Renan, le Sémite se présentait comme l'être religieux par excellence : la constitution du monothéisme biblique passait pour un immense service rendu à l'humanité dans son ensemble par le petit peuple palestinien.

Nietzsche n'écrivait-il pas encore, au cours de ses dernières années lucides : « Nous autres hommes du Nord, nous tirons certainement notre origine de races barbares, même en ce qui concerne notre capacité religieuse, car nous sommes *mal pourvus* à cet égard ! (1) » — Toutefois Schopenhauer et Gobineau avaient déjà soutenu la thèse contraire, indépendamment l'un de l'autre et poussés par d'assez différents mobiles au total. M. Chamberlain vient lui donner une expression bien plus tran-

(1) Dans son recueil d'aphorismes. *Par delà Bon et Méchant.*

chante encore que celle dont l'avaient revêtue ses deux principaux inspirateurs. Nul homme, proclame-t-il dès les premières pages de ses *Assises* (1), n'est aussi pauvre en véritable religion que le Sémite. Affirmation sur laquelle il reviendra par la suite en termes plus décisifs encore : « Les nombreuses branches du tronc sémitique, si richement douées par ailleurs, ont été toutes et de tout temps étonnamment dénuées d'instinct religieux ! (2) »

A l'en croire, on constaterait en effet chez les peuples de l'Asie antérieure un véritable arrêt du développement de la faculté métaphysique, de même que le Chaos méditerranéen s'est arrêté prématurément, nous l'avons vu, sur la voie de son évolution politique et sociale. La constitution du monothéisme à Jérusalem, cette œuvre si hautement appréciée jusqu'ici par les héritiers, même pleinement émancipés, du dogme chrétien (3), devrait être regardée en réalité, comme un appauvrissement métaphysique, comme une regrettable déchéance de la pensée religieuse, si l'on confronte avec elle l'admirable monothéisme aryen dès longtemps réalisé par les Brahmanes. Car ces prêtres géniaux, opérant une puissante synthèse entre les diverses puissances métaphysiques de leur Panthéon touffu, avaient proclamé le Dieu « Un » et non pas le Dieu « Unique », ce qui est à la fois bien différent et bien préférable ! Mais on reconnaît déjà que c'est ici le Panthéisme, cher à la philosophie romantique en général et à celle d'Outre-Rhin en particulier, qui se voit préférer au monothéisme chrétien et l'auteur des *Assises* oublie trop que ce prétendu monothéisme aryen a été ressuscité dans la pensée moderne par un penseur juif, Spinoza, en attendant que Rousseau vînt lui donner sa popularité par le récit prestigieux de ses extases naturalistes ; mais sans doute jugerait-il encore très infecté de secret judaïsme, le panthéisme stoïcien de l'*Ethique*.

(1) Page 8.
(2) Page 220.
(3) Ce point de vue de Chamberlain a été utilement contredit par le Dr F.-O. Hertz dans la *Politisch-Anthropologische Revue*, II, 7 et 8.

Quoi qu'il en soit, afin de marquer plus nettement sa réprobation pour la conception judaïque de la Divinité dans ses rapports avec l'humanité, il désigne ce système théologique par le nom de *monolâtrie*, qui en caractérise utilement, selon lui, la servilité craintive et le matérialisme foncier !

L'aveugle animosité qui perce en tout ce commentaire, s'explique assez bien d'ailleurs si l'on songe que M. Chamberlain, fort ami de la mystique, croit l'âme juive rebelle à tout mysticisme et infectée de rationalisme exclusif par fatalité de naissance. Illusion qui lui vient en somme de ce qu'il emprunte à Schopenhauer sa conception du caractère aussi bien que de la religion judaïque. — Précisons à ce propos l'attitude mentale de l'auteur des *Assises* à l'égard de ce maître de son maître Wagner. Dans son livre sur ce musicien-philosophe, il avait écrit que bâtir sur Schopenhauer c'est *bâtir sur le roc*, et, dans les *Assises* même, il l'a salué comme « un des penseurs les plus puissants qui aient jamais vécu, un penseur dont l'intelligence possédait une capacité de symbolisme sans exemple, inconnue à Platon lui-même, ce qui fait sa conception du monde très proche parente, en beaucoup de points, d'une religion » ! Eh certes, si ce système est un des monuments les plus achevés du mysticisme romantique. Mais avec l'expérience des années venues, M. Chamberlain a senti son admiration se refroidir pour le rêveur de Francfort et il est retourné vers ce mystique plus rationnel qui fut l'un des maîtres du « bienheureux Arthur » vers Emmanuel Kant. Dans le considérable ouvrage qu'il a consacré à ce dernier penseur en 1905, il s'est montré nettement critique vis-à-vis de Schopenhauer qu'il sacrifie délibérément désormais au philosophe de Kœnigsberg (1).

Assurément, l'emprunt qu'il lui fit de ses vues sur le judaïsme à l'époque où il rédigea les *Assises* n'est pas une heureuse inspiration, car on se souvient que l'auteur

(1) Voir en particulier, les pages 91, 197, 263, 572, 575 de cet ouvrage.

du *Monde comme volonté* fut toujours entraîné sur ce sujet aux jugements les plus extrêmes par son antisémitisme passionné. Amené à sa mystique vision du monde par l'étude du bouddhisme, Schopenhauer a cru voir dans le caractère juif la vivante antithèse de cet ascétisme pessimiste auquel aboutit son système. Parce qu'il considère la volonté métaphysique qui s'offre à nos sens sous l'apparence de la matière comme le principe mauvais à l'influence duquel l'homme doit se soustraire pour conquérir le bonheur, il a vu, dans le Juif, qu'il n'aimait point, l'incarnation la plus typique de la volonté insuffisamment réglée par l'intelligence. Matérialisme instinctif et volonté prépondérante, tels sont pour lui dans le judaïsme les deux traits distinctifs, qui s'engendrent d'ailleurs réciproquement l'un l'autre.

Or, M. Chamberlain, non content de faire siennes ces vues arbitraires, s'est avisé de les exagérer encore jusqu'à se représenter parfois la mentalité juive comme amorphe et aveugle, à la ressemblance de la Volonté métaphysique de Schopenhauer, tant que cette volonté, irrationnellement impérialiste, n'est pas encore éclairée par l'intelligence rédemptrice. En raison de cette infirmité d'origine, ce que le Juif apporte aux autres peuples, sa contribution à l'œuvre civilisatrice, sa part dans les fondations psychiques du XIXe siècle n'aurait ni forme arrêtée, ni physionomie distincte, ne serait que volonté sans figure, pure impulsion vitale ! Tout cela reste bien abstrus ! Et n'est-ce pas d'ailleurs concéder imprudemment à ceux qui sont présentés comme les plus redoutables adversaires du Germanisme spirituel le monopole de la force du caractère et de la ténacité victorieuse.

L'objection a été présentée à l'auteur des *Assises*. On lui a fait observer que cet Aryen quasi-bouddhique parfois, constamment mystique en tous cas dont il emprunte également tant de traits à Schopenhauer pour l'opposer à son schopenhauerien Sémite, semble l'antithèse vivante de cet autre Aryen dont le gobinisme a renouvelé la popularité en Allemagne : figure combattive, impérialiste au

premier chef, mentalité fruste et saine au sein de laquelle la volonté dominatrice n'a pas encore subi l'assaut de l'intellectualisme anémiant. Nous avons assez amplement commenté cette opposition dans notre précédent chapitre pour être dispensé de nous y arrêter longuement désormais. Il n'est pas très difficile au surplus d'attribuer l'une ou l'autre tournure d'esprit soit aux Aryens soit aux Sémites avec des exemples à l'appui. Toutes les civilisations historiques reposent en effet sur la nature humaine, c'est-à-dire sur l'impérialisme essentiel de l'être utilisant de son mieux le mysticisme ou tentative d'alliance supraterrestre au profit de ses appétits de puissance ; elles ont donc toutes enfermé dans leur sein les contrastes psychologiques dont nous venons de marquer les pôles extrêmes. Mais, si l'on prétend faire œuvre claire et logique, encore faut-il opter entre l'un de ces deux partis : si nous nous croyons Aryen de sang et que nous sentions vivre en nous une conception esthétique et sentimentale de la destinée humaine, condamnons les Sémites juifs, nos concurrents, avec Schopenhauer comme volontaires, matérialistes et rationalistes. Si, toujours Aryen de naissance, nous donnons, au contraire, une direction matérielle et pratique à nos appétits de puissance à l'exemple d'un Frédéric II ou d'un Bismarck, nommons ces mêmes Sémites, demi-nègres, bouddistes, artistes et rêveurs avec Gobineau, en nous réservant le monopole des dispositions adverses. Mais peindre l'Aryen à la fois artiste et réaliste, rêveur et pratique, brutalement conquérant et doucement attendri, c'est une gageure difficile à soutenir. M. Chamberlain ne l'a pas tenue sans se contredire çà et là ; il a su donner toutefois à son essai de synthèse une apparence suffisamment logique pour satisfaire aux hypocrisies plus ou moins conscientes de l'âme allemande contemporaine, et telle est la raison de son triomphe, comme nous l'avons déjà plus d'une fois marqué.

Notons avant de quitter ce sujet que la religion juive, parfois si maltraitée dans les *Assises du* XIXe *siècle*, y

rencontre à l'occasion les mêmes retours d'indulgence extrême dont nous avons vu bénéficier la constitution physique et les dispositions morales des enfants d'Israël. M. Chamberlain reconnaît qu'il a rencontré parmi ces obstinés matérialistes « maint rabblin plein de piété, vivant dans l'humilité, l'observation de la loi, la charité, la tolérance, en sorte qu'il serait à tout groupe national un honneur et à toute confession religieuse un appui ! (1) » — Ailleurs, l'Ancien Testament, cette œuvre qui ne compte guère parmi ses rédacteurs que des bâtards, nés de l'impure alliance du Bédouin avec le Hittite, devient sous une plume si hardiment inconséquente un « véritable chef-d'œuvre (2) » dont l'action fut unique au monde, un poème sans pareil, que les Gœthe ou les Herder, ces héros du germanisme intellectuel, ont pu célébrer à bon droit comme capable de satisfaire à la fois les aspirations des simples et celles des esprits les plus hauts, un livre enfin qui suppose quelque chose de génial et de surhumain (*daemonisch-genial*) chez ses auteurs.

Ailleurs, après avoir exposé quelle fut la part de la mentalité aryenne dans la formation du christianisme, il dira les mérites non moindres du judaïsme, ouvrier pareillement efficace de cette œuvre grandiose. De cette collaboration féconde est née la religion sous le signe de laquelle l'Europe a conquis l'empire du monde ! « La conception historique du Messie, écrit-il, et le pittoresque poème évangélique apportèrent la conviction et la consolation à des esprits singulièrement lassés par les spéculations alexandrines sur le Démiurge et sur le Logos ! (3) » Bien plus la volonté israélite réussit seule à mettre sur pied l'édifice de l'Église chrétienne, unie et disciplinée, car l'élément helléno-latin, encore aryanisé à cette date, eut préféré s'en tenir à la conversion toute intérieure de l'homme ainsi qu'à des dispositions de patience et de charité, n'apportant donc à la doctrine nou-

(1) Page 451.
(2) Page 453.
(3) Page 572.

velle que des tendances centrifuges et des germes de rapide dissolution. Sans le dogme et sans l'intolérance, modes de pensée et d'action qui nous sont donnés comme d'essence judaïque, une corporation religieuse homogène n'aurait jamais pu naître et se maintenir dans le monde méditerranéen. Pour un tel service, le judaïsme mérite une infinie reconnaissance : il a sauvé l'héritage légitime du Germain à ce tournant de l'histoire! (1) — Que les réserves amères ou même les nerveuses invectives se retrouvent ensuite sous la plume de M. Chamberlain. Il n'en aura pas moins prévenu ses lecteurs de sang-froid contre les intempérances de son langage et les partialités de sa polémique !

2. — *Le fétichisme méditerranéen et l'universalisme catholique.*

La conception judaïque du monde ayant été tant bien que mal exclue des matériaux propres à construire la religion germanique à laquelle appartient l'avenir, il nous faut examiner si le même ostracisme doit frapper la conception du monde que s'est façonné le Chaos des peuples méditerranéens à travers les siècles? La réponse de l'auteur des *Assises* ne fait aucun doute pour quiconque nous a suivi jusqu'ici dans l'étude de ce livre passionné. Un amalgame confus de races parfaitement étrangères les unes aux autres ne peut manquer de révéler son origine fâcheuse par l'incohérence de ses vues métaphysiques et par sa totale incapacité de création dans le domaine religieux ! Bien mieux, sur ce terrain comme sur celui de la valeur ethnique en général, M. Chamberlain se montrera souvent plus sévère encore aux bâtards méditerranéens qu'aux métis palestiniens. Qu'il ait par exemple à traiter de la solution kantienne du problème de la liberté morale, il n'hésitera pas devant cette appré-

(1) Page 257.

ciation souverainement méprisante : « Un Juif ne pouvait se poser ce problème. *Inutile même* d'en examiner la possibilité pour ces balayures humaines, Africains, Égyptiens ou autres qui aidèrent à bâtir l'Église chrétienne (1) ! » Ou encore, après avoir déploré la prétendue judaïsation de la doctrine du Christ par la prédication de saint Paul et la confusion d'idées qui en résulta chez les auditeurs de cet apôtre, il écrira : « L'esprit juif accepté dans toutes ses suggestions eût été *moins pernicieux,* car il aurait du moins tenu en bride les instincts fétichistes qui sont la propension du Chaos des peuples ! » Et voilà donc la Méditerranée une fois de plus humiliée devant la Palestine !

La citadelle de la conception méditerranéenne c'est l'Église romaine qui continua d'en assurer la diffusion jusqu'à nos jours, et M. Chamberlain n'a qu'à revenir aux suggestions de son hérédité protestante et britannique pour s'élever avec passion contre un si dangereux ennemi. C'est alors le cri de *No Popery* qui se fait entendre sous la cadence de ses phrases tranchantes. A ses yeux, les catholiques de l'Europe méridionale sont aujourd'hui (2) « tombés à l'idolâtrie sans fard, et, par là, sont sortis du groupe des peuples de culture ! » Qu'il y a loin de cette sentence sommaire aux impressions d'un Newman trouvant précisément dans les églises siciliennes, aux dévotions voyantes et quelque peu matérielles, l'atmosphère de foi naïve qui convenait aux dispositions de son âme ! Mais il est superflu d'insister plus longuement sur cet aspect des *Assises du* XIXe *siècle* : il n'a rien de nouveau ni même d'actuel, n'étant que l'écho lointain des protestations de la Réforme.

Plus intéressante nous apparaîtra l'étude que M. Chamberlain consacre à l'idée « catholique » au sens étymologique de ce dernier mot, c'est-à-dire à l'universalisme qui est la prétention de l'église romaine, à l'effort de cette église vers une organisation sociale de caractère universel.

(1) Page 884.
(2) Page 751.

L'auteur des *Assises* s'en déclare d'abord inquiété dans son particularisme de race, soit qu'il rencontre cet universalisme sous l'aspect de la religion romaine, appuyée sur les promesses évangéliques, soit qu'il le retrouve dans la théorie manchestérienne du libre-échange des idées et des biens de richesse : soit enfin qu'il le reconnaisse dans les rêveries du socialisme romantique, hanté par sa chimère de fraternité internationale. Nous verrons bientôt si son pangermanisme mystique échappe à ce reproche, comme il semble le croire ; voyons-le présentement se tourner vers l'Église romaine pour la critiquer à ce point de vue.

Il accuse cette grande cité de Rome qui s'intitule elle-même la Ville éternelle, d'avoir par deux fois abrité dans ses murs l'idée universaliste sous sa forme la plus tranchante : au temps des Césars païens, puis au temps des pontifes chrétiens. L'Eglise catholique s'est proclamée l'héritière légitime de l'*imperium* et, pas plus que les chefs de l'antique aristocratie latine, elle n'a su poser de bornes à ses velléités conquérantes. Que les catholiques demeurent le plus souvent fort attachés à leur groupe national, cela est certain, mais cette attitude est chez eux aussi respectable qu'illogique. Le thomisme (1) exprima jadis les aspirations universalistes de l'Église dans le domaine de la pensée, en réclamant pour elle le tout-savoir. Le jésuitisme les incarna plus récemment dans la pratique, lorsqu'il organisa cette puissante milice cléricale qui s'efforce d'assurer à Rome le tout-pouvoir.

Or M. Chamberlain estime que l'universalisme, en dépit de ses prestiges et de ses promesses, demeure pour ceux

(1) Les *Assises* nous enseignent que Thomas d'Aquin fut de sang germanique puisque l'Italie l'était encore en ce temps dans ses classes dirigeantes tout au moins. Séduit toutefois par cette grande idée antigermanique de l'Universalisme, il fut conduit à dresser contre le germanisme cette redoutable machine de guerre qui est sa *Somme* théologique. C'est ainsi, soupire l'écrivain anglais à ce propos, que, pour mener le combat de la pensée comme pour les besognes de guerre, les Germains ont fourni de tout temps des mercenaires aux ennemis de leur sang et persistent à faire aujourd'hui de même.

qu'il séduit un péril d'avenir et même une source de faiblesse dans le présent. Sur cet écueil serait venu échouer, s'il faut l'en croire, l'orgueilleux vaisseau du Saint Empire romain germanique, conception monstrueuse d'ailleurs à ses yeux, création dont la bâtardise est exprimée dans le nom même qu'elle s'était choisie et qui, depuis un demi-siècle seulement, a fait place au plus logique édifice de l'Empire allemand germanique. En effet, après avoir exposé que la vieille idée romaine de la domination du monde fut partagée, à titre d'héritage de l'*imperium*, entre la papauté et l'Empire franc d'Occident, de façon qu'elle fournit dès lors aux Germains la base de leur organisation sociale et l'assise solide de leur civilisation, notre philosophe historien retombe aussitôt dans l'une de ces contradictions logiques qui lui sont si familières : il regrette que Charlemagne ait accepté sa couronne du pape romain plutôt que de la demander au César de Byzance, comme il y avait songé tout d'abord ; car cette décision malencontreuse du grand capitaine franc prépara la romanisation de l'Allemagne et fit de son génial souverain lui-même une proie de l'idée romaine universaliste, engageant par là sur ses pas les générations germaniques ultérieures dans une voie peu convenable au tempérament de la race.

Car les Germains nous sont ici donnés comme de purs *nationalistes* par disposition native. Ils ne l'ont que trop démontré, estime M. Chamberlain, lorsque, au lendemain même de leur commune victoire sur l'aigle romaine, bien loin de jouir en commun du fruit de ce triomphe, ils se sont barricadés les uns contre les autres, en créant les divers royaumes dont se compose encore aujourd'hui l'Europe. Que les événements leur en fournissent à nouveau la possibilité, et ils façonneront sans effort une douzaine de nationalités nouvelles ! En général, c'est à la condition expresse de se limiter dans ses ambitions extérieures qu'il est permis de se développer sans bornes vers l'intérieur : et, tout au contraire, l'effort d'expansion sans bornes vers l'extérieur produit nécessairement, comme on l'a vu pendant la décadence romaine ou sous le

sceptre de Charles-Quint, la limitation, l'étroitesse de vue, la régression à l'intérieur du corps national (1). Et voilà qui serait à méditer présentement par les sujets de l'empereur Guillaume II.

M. Chamberlain demeure encore conséquent avec ses vues particularistes, tout au moins sur le terrain religieux, lorsqu'il souhaite expressément de voir le Chaos des peuples persister dans sa foi catholique, quelque dégradée que cette confession lui apparaisse. Le christianisme germanique dont il entrevoit l'aurore ne sera pas, dit-il, et ne saurait même jamais devenir la conviction métaphysique acceptée des Méditerranéens. En revanche, dans la sphère des intérêts matériels, notre auteur n'est pas toujours resté fidèle à ces suggestions de réserve et de restriction volontaire. Il prévoit à plusieurs reprises l'hégémonie des peuples septentrionaux sur le globe, et, dans la conclusion du chapitre des *Assises* qui est consacré à l'État, il affirme nettement que les Germains se préparent à exercer l'*empire du monde* (2). Peut-être s'agit-il dans sa prédiction des Slavo-Celto-Germains, auquel cas cette pensée serait moins contestable, mais encore faudrait-il faire place, en cette vue d'avenir, à la civilisation latine proprement dite, qui paraît bien destinée à tenir un rôle important dans la civilisation de demain.

Au total, l'impérialiste germaniste, même sous la plume de cet interprète pénétré de mysticisme esthétique dont nous étudions en ce moment la pensée, n'est guère moins universel en ses aspirations de puissance qu'a pu l'être jamais l'Église romaine, et l'on ne peut se défendre du soupçon que s'il prêche la modération à cette Église, c'est pour l'écarter de son chemin. Le fameux mono-

(1) C'est une idée de l'érudition allemande antérieure à la vulgarisation de l'idée impérialiste prussienne au delà du Rhin et dont on retrouve la trace chez Renan (*De l'Avenir religieux des Sociétés Modernes*) que le vieux monde romain a péri par l'unité excessive et que le salut du monde moderne sera dans la diversité nationale, héritage des conquérants barbares. M. Chamberlain l'associe de façon peu conséquente à son impérialisme inconsciemment élargi.

(2) Page 687.

logue de Charles-Quint dans *Hernani* n'aurait sans doute pas les applaudissements de ce romantique, grandi avec la cinquième génération du mouvement rousseauiste :

Le pape et l'empereur sont tout : rien n'est sur terre
Que pour eux et par eux...
Tout se passe entre eux deux...

Il semble que ce soit trop d'un désormais, au gouvernail de l'humanité pensante !

Accorde qui le pourra les unes avec les autres ces leçons contradictoires, nées comme nous l'avons déjà constaté plus d'une fois, d'un effort peu fructueux pour associer entre elles, dans une synthèse acceptable des deux parts, les aspirations divergentes de ce qu'on appelait naguère les « deux Allemagnes », l'Allemagne avide et l'Allemagne paisible qui ne font plus qu'une aujourd'hui. Nous constaterons seulement que le coupable « universalisme » catholique est ici morigéné par un philosophe qui, entre toutes les *paroles du Christ* que nous montrerons bientôt si persuasives à ses yeux, aurait fait sagement de méditer davantage la parabole de la poutre et de la paille !

Ajoutons que M. Chamberlain, toujours prêt à s'enflammer d'une sympathie d'artiste ou de gentleman pour les adversaires qu'il ménage le moins en d'autres circonstances, se plaît à rendre à l'occasion une entière justice au talent gouvernemental, à la sagesse organisatrice de l'Église romaine. Car, il déplore les dissensions doctrinales qu'a fait naître dans le sein du protestantisme le principe sans restriction du libre examen. Tout schisme issu de ce principe, dit-il, doit nécessairement préparer des schismes nouveaux (1), au lieu que la doctrine qui proclame non seulement l'autorité spirituelle illimitée des papes, mais encore leur suzeraineté temporelle sur les autorités sociales de ce monde terrestre

(1) Page 680.

(l'idée de Grégoire VII ou d'Innocent III) est une idée grandiose et féconde qui s'appuie d'ailleurs à bon droit sur les enseignements de Jésus-Christ (1). Combien médiocre et plate serait une pensée qui n'en saurait pas discerner la beauté austère et la force incommensurable ! L'Église s'efforce de procurer le bonheur présent à ses fidèles : non contente de préparer leur avenir céleste, elle entend faire de leur transitoire séjour terrestre un vestibule magnifique de l'au delà ! Que certaines concessions préliminaires qui sont indispensables à l'unité de la foi lui soient préalablement consenties, Rome montrera pour tout le reste l'esprit le plus large et la plus ample tolérance. Sa science de l'organisation, la richesse de sa tradition, son expérience de l'humanité lui sont « un trésor plus admirable et plus immense qu'on ne le saurait dire en paroles ». Dans les notions de catholicité, de transmission ininterrompue du pouvoir spirituel, d'infaillibilité, d'institution divine, de révélation incessante et illimitée, de royaume de Dieu sur terre, de pasteur suprême représentant ici-bas le ciel (2), dans tout cela, il y a tant de beau et tant de bon que la croyance à ces choses doit nécessairement donner la force ! Et qui donc serait plus disposé à en convenir que notre enthousiaste qui va bientôt demander à une chimérique religion nouvelle, au christianisme germanisé, la force dont ses frères de race ont besoin pour triompher parmi les candidats à l'empire du monde? Nous dirons bientôt d'ailleurs que seul le catholicisme *méditerranéen*, expression de l'âme du Chaos des peuples, est l'objet de son ostracisme, car le catholicisme des Celto-Germains au contraire peut devenir à son avis l'un des éléments de la Renaissance religieuse dont il appelle de ses vœux la venue !

(1) Page 672.
(2) Page 679.

3. — *La vocation religieuse du Germain. — Le Christ Aryen.*

Les Méditerranéens ayant été ainsi déclarés moins aptes encore que les Sémites à préparer la religion désirable de l'avenir, scrutons les dispositions du troisième des groupes ethniques que confrontent sans cesse entre eux les *Assises du* XIXe *siècle.* Abordons l'étude des capacités métaphysiques du Germain.

Les vues de M. Chamberlain sur cette question sont empruntées pour la plus grande part à Schopenhauer, aussi bien que ses opinions, précédemment exposées, sur la religion judaïque. Il refait au total, en s'attachant aux traces du penseur de Francfort, l'histoire philosophique et religieuse de l'humanité pensante. Il a d'ailleurs la parfaite bonne foi de recommander chaleureusement à ses lecteurs le chapitre ingénieux qui ouvre les *Parerga* de son maître et qui contient en effet la quintessence de ses propres développements sur ce sujet (1). Lui aussi professe donc que l'Europe aryenne a récemment retrouvé sur les bords du Gange ses livres sacrés véritables et que la pensée indienne, en matière de religion, s'est continuée par la pensée germanique, pour qui sait pénétrer dans l'essence de l'une et de l'autre. Il le démontre par les mêmes arguments que l'auteur du *Monde comme volonté* (2). Du passé religieux de sa race, il efface radicalement à son tour, ce qui en a été considéré jusqu'à présent comme l'essence, à savoir l'odinisme, le Walhalla, les Walkyries, l'*Edda*, dont les noms ne seront pas même prononcés au cours de cette longue enquête sur la religion du Germain, qui s'intitule *Les Assises du* XIXe *siècle.* Ce n'est nullement en effet par les vieux cultes nordiques, considérés comme importés de l'Asie, mère commune des peuples

(1) Page 860. Le titre de ce chapitre est : *Esquisse d'une histoire de la doctrine de l'idéal et du réel.*

(2) Voir sur ce point ses commentaires dans la *Beilage de l'Allgemeine Zeitung,* 1889, nos 229 et 230.

aryens, mais par le prophétisme juif peut-être, par le christianisme originel à coup sûr et enfin par la mystique allemande du moyen âge que la primitive pensée aryenne se conserva selon lui dans la race germanique, pour aboutir à la philosophie de Kant, fleur exquise de cette antique souche métaphysique. Tout cela nous avait été déjà exposé par le philosophe de la volonté métaphysique.

Indiquons toutefois que les complaisances indiennes de M. Chamberlain ne sont pas de nuance identique à celles d'Arthur Schopenhauer. Celui-ci appréciait grandement le bouddhisme à une époque où l'on distinguait assez mal cette doctrine, réformiste et protestataire, de ses sources brahmaniques. Une telle prédilection s'expliquait d'ailleurs chez le maniaque de Francfort par l'usure nerveuse qui a fait de lui l'un des plus typiques représentants de la troisième génération rousseauiste en Allemagne et l'un des maîtres de la quatrième par toute l'Europe. Les suggestions du Bouddha s'accordent parfaitement en effet avec cette lassitude blasée, cette sorte d'inertie locomotrice qui caractérisent son système métaphysique. Ce sont même ces traits de la doctrine qui en ont assuré le succès au lendemain des dures leçons que les faits préparèrent en 1848 au mysticisme rousseauiste de nuance sociale, lorsque celui-ci eût saisi pour un moment par surprise le gouvernail de l'État dans quelques pays de l'Europe. Mais l'Allemagne a laissé trop loin derrière elle, pendant la seconde moitié du XIXe siècle, les velléités de découragement qui l'avaient assailli après l'échec du parlement de Francfort pour que la perspective du Nirwana bouddhique lui puisse être présenté désormais avec quelque chance de succès par les disciples de Schopenhauer. Ceux-ci ont alors imaginé un procédé ingénieux pour sauver une partie de l'héritage de leur maître, en sacrifiant tout le reste aux aspirations nouvelles de leurs concitoyens. L'un d'entre eux, le professeur Deussen, de Kiel, a exposé dans ce sens les origines de la pensée indienne telle que nous en conservons l'expression dans le Véda, et M. Chamberlain s'est empressé de le suivre

avec enthousiasme sur cette voie, comme nous allons le dire (1).

A l'exemple de Schlegel et de Schopenhauer, l'auteur des *Assises* compare les savants qui firent connaître à l'Europe, vers la fin du XVIII[e] siècle, les monuments de la littérature védique, à ces humanistes qui rapportèrent les classiques grecs à l'Italie vers la fin du XV[e] siècle, après la chute de l'Empire bizantin. Du plus récent de ces événements, il attend une seconde Renaissance, de caractère principalement religieux, qui sera, selon lui, bien autrement saine en son principe et bien autrement féconde en ses suggestions que le mouvement helléno-latin du *quattrocento*. Et, si on lui objectait que cent ans se sont écoulés déjà depuis la découverte de la littérature védique sans que son influence religieuse ait semblé parmi nous bien appréciable, il répondrait qu'un long travail de clarification s'imposait d'abord aux philologues en présence de ces idiomes si anciens, expression d'une civilisation si différente de la nôtre. La Renaissance, promise il y a cent ans, va commencer incessamment, dès qu'on aura lu l'œuvre initiatrice du professeur Deussen (2).

Remarquons-le pourtant, vingt années environ ont passé maintenant sur les publications de cet historien de la philosophie, et nous en attendons encore les résultats si pompeusement annoncés à l'aurore de ce siècle. La Renaissance religieuse de l'Europe a été ajournée de nouveau ; c'est la guerre de 1914 qui nous est venue de la rive droite du Rhin !

Les récents exégètes de la pensée indienne antique nous présentent le bouddhisme comme l'œuvre propre d'un Chaos des peuples extrême-oriental qui fut préparé peu avant l'ère chrétienne par des mélanges de races

(1) Voir, en particulier, son essai intitulé : *Arische Weltanschauung*, Conception du monde aryenne. Berlin, Bard et Marquardt.

(2) Deussen a entrepris une histoire générale de la philosophie avec spéciale considération des religions. En 1894, parut la première section de son 1[er] volume : *Allgemeine Eintheilung und Philosophie des Veda bis auf die Upanishad*. En 1899, il publia la 2[e] section de ce volume : *Die Philosophie der Upanishad's*.

sans limites et sans précaution sur le sol de la péninsule hindoue. Cette doctrine novatrice fut façonnée d'ailleurs, à l'exacte mesure de ces races inférieures, non aryennes qui, soumises autrefois et tendues en bride par les conquérants blancs venus de l'Himalaya, les Aryas, ont reparu avec le temps à la surface ethnique par une de ces résurrections que préparent les aveugles « sélections sociales » dont nous avons parlé déjà. Sans doute le chef du mouvement, Çakya-Mouni, dont ses fidèles ont fait le Bouddha, était d'illustre origine et, probablement, de sang pur, mais ce fut un traître à sa race et à sa caste, une sorte de Philippe Égalité ou de Mirabeau que ce prédicateur humanitaire. Nous avons dit ailleurs (1) combien Gobineau, théoricien de l'aryanisme à la prussienne, avait passionnément accueilli cette interprétation dès qu'elle commença de poindre dans la science contemporaine et comment il avait corrigé sur ce point, dès 1853, l'aryanisme attendri de Schopenhauer. Ici M. Chamberlain se détache donc de son premier inspirateur pour se tourner vers le second. A son avis, ce n'est nullement sur les traces du Bouddha, ce guide si peu sûr, que l'âme germanique doit marcher à la conquête d'une religion qui exprime véritablement ses tendances profondes. Qu'elle regarde plutôt vers l'antique sacerdoce des Aryas de sang intact, vers les auteurs des livres védiques dont la philosophie ou mieux la conception du monde est venue exprimer l'âme de la race blanche avant tout dégradant mélange !

Que d'ailleurs les conséquences d'un tel changement de front soient très appréciables au point de vue philosophique et religieux, c'est ce qu'il serait imprudent d'escompter, selon nous. Brahmanisme et bouddhisme sont en effet bien moins différents dans leur inspiration que ne voudraient nous le faire croire les fanatiques de la race. Et c'est pourquoi, quels qu'aient été d'ailleurs les progrès

(1) Dans le premier volume de notre *Philosophie de l'impérialisme* : *Gobineau et l'aryanisme historique*. Paris, Plon, 1903, pages 53 et suivantes.

accomplis par la philologie sanscrite après un siècle de travaux, les penseurs d'outre-Rhin qui continuent de chercher leur inspiration du côté du Gange aboutissent à peu près aux mêmes conclusions que le philosophe de Francfort vers 1815, comme la suite de notre examen va le démontrer.

Il est vrai que M. Chamberlain conseille encore à ses clients philosophiques une autre source d'édification et de réconfort. Si l'on a tout d'abord mal compris la pensée indienne en Europe, explique-t-il, il y a bien plus longtemps encore qu'on y comprend fort mal la pensée palestinienne exprimée dans le Nouveau Testament chrétien. Schopenhauer n'en jugeait-il pas l'inspiration foncièrement pessimiste par opposition à l'ancien Testament optimiste? N'y lisait-il pas des conseils d'ascétisme extrême et d'inaction méditative? Or, un aryanisme décidé a fait bon ménage avec le germanisme conquérant, sans renoncer pourtant à toute la tradition chrétienne, ne saurait accepter une interprétation de cette nature. Dans les *Assises du* XIXe siècle, le Christ est un Aryen encore, mais non plus un Aryen de tendance bouddhique, puisque le Bouddisme n'est pas aryen. Le Christ nous sera présenté désormais comme le continuateur du védisme et cette assertion étrange s'éclaircira pour nous quelque peu si nous essayons de comprendre sous quels traits ce wagnérisme gobinisé qu'est le chamberlainisme théorique en est venu à se représenter la personnalité du Rédempteur.

Quand on a constaté la dénigrante attitude de cette doctrine à l'égard du judaïsme des derniers siècles préchrétiens, on ne peut réprimer un sursaut d'étonnement devant la conception, de tous points étrange, qui fait naître en Palestine, du sein des bâtards Hittito-Bédouins, le fondateur, jusqu'ici mal compris d'une religion, qu'on nous dit spécifiquement aryenne ! On concevrait à la rigueur qu'un chrétien croyant, ne voyant que son Dieu dans le Christ, parvienne à le détacher par la pensée de son milieu judaïque. C'est qu'il interprèterait alors la mis-

sion terrestre de Jésus sans attacher aucune importance à son lieu d'origine ou à la valeur ethnique de ses ascendants galiléens ; mais du moins ce chrétien convaincu ne songera-t-il point à faire à tout prix de son Sauveur un fils de sa propre race ! Si le Christ n'est pas un Juif à ses yeux, c'est parce qu'il n'est pas un homme et n'a rien à démêler avec nos terrestres contingences.

Telle n'est pas l'attitude de M. Chamberlain, car le surnaturel ne tient aucune place dans son interprétation du fait chrétien. Il est persuadé que la race se reflète dans la pensée et que la pensée est même le critérium infaillible de la race. Une pensée dont toutes les résonnances de son être lui révèlent la parenté proche et la fraternité certaine, une pensée si propice à l'émouvoir, si efficace à le tonifier, doit porter un caractère de race et sortir nécessairement de la race à laquelle il appartient lui-même !

Il ne l'indiquera toutefois que par allusion, par une sorte de prétérition oratoire, tant il sent d'instinct l'énormité d'une assertion de ce genre. Beaucoup moins précis que Richard Wagner (1) et que ses *Bayreuther Blaetter* (2) qui ont fait ouvertement de Jésus un Aryen, l'ancien collaborateur de cette feuille, où le mysticisme esthético-romantique s'est donné jadis si folle carrière, se contentera d'établir, au prix de quelques prestidigitations ethnologiques, que Jésus *ne fut pas un Juif* par le sang. Après quoi, insistant sur l'inspiration sublime qui rayonne des paroles de cet orateur unique et confiant dans le critérium racial établi par lui dès le début de son œuvre, il laissera son lecteur tirer sous sa responsabilité propre, la conclusion de ces tendancieuses prémisses.

Voyons la première partie de la thèse. — Que le Christ

(1) Voir *Werke*, X, 232.

(2) Lire en particulier dans le numéro de janvier-février 1886 l'article de A. Seidl intitulé franchement *Jésus l'Aryen*. Cette thèse a été également soutenue depuis, en France, par C. de Lafont dans son livre sur *Les Aryas de Galilée*. Paris 1903. Une toile envoyée il y a quelques années à l'un de nos salons par un peintre du Nord, portait ce titre de *Jésus l'Aryen* qui fut sans doute peu compris du public parisien, mais n'étonnait nullement les compatriotes de l'artiste.

ne soit pas un Juif, cela résulte pour M. Chamberlain de la situation ethnique de la Galilée, province natale de Jésus, aux approches de l'ère chrétienne (1). Il a une longue démonstration pour établir que cette région palestinienne s'était peu à peu vidée de tous ses éléments judaïques depuis la captivité de Babylone, accueillant en revanche des immigrés de toutes provenances et de toutes valeurs ethniques, mais qui avaient cette qualité commune de n'être pas descendants de Judas. Ceci posé « on ne voit pas la plus petite raison pour admettre que les parents de Jésus aient été des Juifs de race (2) ni pour supposer, par conséquent, que leur fils ait eu dans les veines une seule goutte de sang juif pur ! (3) »

Notre wagnérien s'avancera même un peu plus loin dans ces suggestions, prudemment contenues par la crainte du ridicule. Il écrit encore que les Galiléens ont été présentés par tous les historiens antiques de la Palestine comme des cerveaux ardents, d'énergiques *idéalistes*, des hommes d'action, implacables adversaires de la domination romaine : Jean de Giscala, le fanatique défenseur de Jérusalem contre les légions de Titus était l'un d'entre eux. D'autre part, les femmes du nord de la Palestine étaient en général d'une beauté remarquable, bonnes, tolérantes, fort différentes en un mot des Juives, telles que les imagine notre philosophe (4). Enfin, les Galiléens prononçaient difficilement les sons gutturaux, si fréquents dans les idiomes sémitiques, à ce point qu'on leur défendait de lire publiquement la prière rituelle parce que leur élocution rustique provoquait l'hilarité de leur auditoire. Or cette conformation du larynx trahit à elle seule une forte immixtion de sang non sémitique dans leurs veines. — Tels sont les enfantillages auquel s'attarde l'auteur des *Assises* lorsqu'il oublie pour un instant ses justes suspicions contre l'anthroposociologie contemporaine et

(1) Page 212 et suivantes.
(2) Page 214.
(3) Page 218.
(4) Est-ce un faux bruit que celui qui l'a donné pour marié en premières noces à une personne d'origine israélite dont il s'est séparé par la suite?

se tourne vers elle pour lui demander des armes à mettre au service de ses impérialistes passions.

S'il se contente d'insinuer que le Christ fut un Aryen par le sang, c'est bien ouvertement en revanche qu'il fait du fils de Marie un Aryen, de nuance plutôt gobinienne, par les dispositions de son esprit. A l'en croire, Jésus aurait été avant tout combattif, ami de la lutte, ou même intolérant et dur à l'occasion! On a fait récemment chez nous un « tigre » de Racine ; où va nous conduire à son tour, ce singulier commentateur de l'Évangile? Pas tout à fait aussi loin qu'on pourrait le redouter d'abord. Que des déshérités de la race, dit-il, s'attachent à lire dans le livre saint, avec Léon Tolstoï, la fameuse doctrine de la « non-résistance au mal par la violence » : qu'ils prennent au sérieux le précepte de présenter la gauche à qui vous a frappé sur la joue droite! Ces prétendus enseignements d'humilité ont été fort mal interprétés jusqu'ici. En réalité, ils nous invitent simplement à discipliner notre volonté en vue de notre avantage propre, et nullement par égard pour autrui, à faire en nous de l'ascétisme rationnel un acheminement à l'autorité, à pratiquer d'abord l'obéissance pour mieux exercer ensuite la mission du commandement. Le Christ enseigne bien la conversion totale de la volonté humaine, mais non pas pour orienter cette faculté vers son anéantissement à la mode de Bouddha ou de Schopenhauer. L'Évangile propose à ses sectateurs une conversion *seigneuriale* qui ne sera qu'une initiation désirable au rôle de dominateur et de « maître ». Et voilà donc le Christ enrôlé de force sous la bannière des « conquérants » de Nietzsche, alors que ce dernier, plus dégagé de son schopenhauerisme de jeunesse, voyait dans la morale chrétienne la morale des esclaves par excellence lorsqu'il posa cette distinction des deux morales qui a eu tant de retentissement dans la pensée européenne, il y a quelques années.

Jésus, insiste M. Chamberlain, moins soucieux de vraisemblance et de clarté, annonce des milliers d'années de guerre ! Il ne prêche pas la résignation pusillanisme,

mais le courage muet dans la lutte indispensable contre les instincts serviles de notre cœur. Seuls, des héros, des dominateurs peuvent être des chrétiens au sens exact de ce dernier mot, car leur instituteur enseigna non l'humilité forcée du valet, mais l'humilité autonome du maître qui s'abaisse vers les humbles dans toute la plénitude de sa force. — Un tel professeur d'énergie ne pouvait être qu'un optimiste ! Jésus le sera dans les *Assises du* XIX[e] *siècle*, en dépit du philosophe de Francfort, et presque jusqu'à « l'épicurisme » (1) parfois, car les textes pessimistes qu'on ne peut effacer malgré tout du Nouveau Testament nous seront présentés comme des emprunts malheureux que les rédacteurs de l'Évangile ont cru devoir faire aux anciens livres de Juda.

Mais pourquoi donc l'opinion chrétienne a-t-elle accepté sans protester depuis dix-huit siècles l'affirmation d'un maître qui s'est proclamé « doux et humble de cœur » ! D'une si tenace, d'une si déplorable illusion chez ses frères de race, M. Chamberlain cherche la cause dans le travail de déformation que les églises chrétiennes ont toutes entrepris à l'envi sur la personnalité du Christ, et cela, dès le lendemain de la tragédie du Calvaire. Les compagnons de Jésus commencèrent cette œuvre néfaste et ceux qui se disent leurs successeurs ont fait en sorte que les Germains, ses véritables héritiers par le sang, n'ont presque rien recueilli jusqu'à présent de son héritage. Mais peut-être est-il temps encore, pour ces déshérités, de ressaisir le bien qui leur était destiné. M. Chamberlain leur suggère qu'ils ont un moyen de communiquer avec le Christ en personne, sans passer par l'intermédiaire des commentateurs intéressés de sa doctrine ! Qu'ils prêtent une oreille attentive aux « paroles » que les évangélistes nous ont conservées de lui et qu'ils négligent au contraire les suspectes narrations ou les interprétations contestables dont ces incultes esprits se sont crus en droit d'encadrer de si purs joyaux ! — Peut-être

(1) Page 202.

l'auteur de ce conseil devrait-il considérer cependant que ces paroles inestimables, ayant été enregistrées par les mêmes cerveaux, conservées dans les mêmes mémoires que le surplus des récits évangéliques, ne sont guère moins suspectes de déformation ou susceptibles de contre-sens? Il néglige cette objection du sens commun, et, ajoutant l'exemple au précepte, il a composé pour son usage un recueil complet et critique des *Paroles du Christ* qu'il a donné ensuite au public (1). Il est curieux que Tolstoï, qui est un mystique social du romantisme comme M. Chamberlain en est un mystique de nuance esthétique, ait rencontré la même inspiration, présenté le même avis à ses fidèles (2). Toutefois le penseur moscovite se confie davantage à l'inspiration individuelle née de l'alliance avec l'au delà, et il recommande à tout chrétien de procéder à un choix personnel entre les diverses leçons qui sont tombées des lèvres messianiques. On les marquera toute d'un crayon de couleur vive dans le texte du livre saint : après quoi on retiendra, on répétera celles-là seulement dont l'action encourageante ou consolatrice a semblé particulièrement efficace.

Quant à l'auteur des *Assises*, il nous les donne et nous les recommande toutes, car toutes, elles sont à ses yeux capables de « vaincre le temps et l'espace ! » En revanche, le cadre intellectuel dans lequel leurs auditeurs privilégiés nous les ont transmises est depuis longtemps vieilli, débordé à ses yeux par les progrès de l'esprit humain : la thaumaturgie, en particulier, n'en est plus supportable. Présentement, des miracles ne sauraient convertir : il y faut des paroles ! Jésus n'a-t-il pas toujours interdit aux siens de raconter ses prodiges? Origène, un incontestable Germain par la pensée, n'a-t-il pas écrit dans un magnifique élan de foi : « Nous ne croyons pas le Christ pour ses miracles, mais parce que nous croyons en Lui, nous ne doutons pas de ses miracles ! » — On verra bientôt quel parti l'éditeur nouveau des *Paroles*

(1) *Worte Christi*. Munich. Bruckmann, 1902.
(2) Voir son opuscule intitulé : *Comment lire l'Évangile ?*

du Christ s'est efforcé d'en tirer pour aplanir les voies devant la religion germanique dont il appelle de ses vœux la naissance.

4. — *Les ébauches du christianisme germanique dans le passé.*

Nous terminerons auparavant notre examen du passé religieux des races européennes et nous résumerons, d'après les *Assises*, l'histoire de la pensée chrétienne en tant qu'elle est demeurée, jusqu'à un certain point, l'expression de l'âme germanique !

Saint-Paul, de même que Celui qu'il reconnut pour son maître sur le chemin de Damas, nous est présenté comme aussi peu juif que possible par son extraction. Sa ville natale, Tarse, dont, s'il était besoin, on nous ferait sans doute le séjour de la population la plus « chaotique », est ici considérée comme une « pure colonie grecque » en faveur de son enfant illustre. Alors, M. Chamberlain, acceptant la fantaisiste doctrine de l'hérédité qui figure dans le *Monde comme volonté* pour appuyer les convictions métaphysiques de l'auteur et qui fait tenir à l'être humain sa volonté de son père, son intelligence de sa mère, M. Chamberlain l'applique à Paul de Tarse en jugeant de son intelligence et de sa volonté par ses œuvres. Sa conclusion, c'est que l'apôtre des Gentils eût sans nul doute pour père un Juif et pour mère une Grecque : il tenait donc de celle-ci une intelligence aryenne.

Néanmoins, l'adhésion de notre penseur à la doctrine paulinienne n'est pas aussi entière que celle de Schopenhauer, car ce dernier, séduit par le trait mystique qui est si profondément marqué dans les *Epîtres*, faisait de leur auteur le plus parfait représentant des tendances aryennes dans le christianisme naissant, tandis que l'écrivain des *Assises* constate au contraire une lutte entre deux hérédités divergentes dans la personne de Paul, ainsi que nous venons de le dire. Il l'accuse d'avoir trop souvent *judaïsé*

la pensée du Christ, ce pur Aryen d'inspiration! Les *Epîtres aux Romains* par exemple seraient toutes juives par leurs suggestions, tandis que les pages adressées aux Galates demeurent plus fidèles aux notions aryennes, en raison des origines celtiques de leurs destinataires. Paul a donc joué un rôle ambigu, et, au total, un rôle néfaste dans le christianisme primitif.

Nous avons déjà vu que les pères de l'église, nés du Chaos ethnique sans cesse croissant dans le bassin de la Méditerranée à leur époque, trahissent de même dans leurs écrits les conflits de sentiments qui devaient surgir en eux sous l'influence de leur hérédité disparate. — Mais par bonheur, au cours du moyen âge, le mysticisme allemand se donna carrière et vint remettre dans la voie droite la pensée religieuse du Germain prédestiné. En effet, la mystique de ce temps, se baptise elle-même la *Philosophia teutonica*, la philosophie teutonique par excellence. Et, comme Schopenhauer l'a dès longtemps souligné avec une tendre émotion, on croirait lire une traduction des livres védiques quand on aborde certains chapitres de maître Eckhart, de l'anonyme auteur de la *Theologia Deutsch*, de Henri Suso, enfin de Jacob Boehme, le cordonnier de Gœrlitz qui fut cher à Kant, à Schelling, et même à Hegel. Paracelse, Antoinette Bourignon, Molinos nous sont également présentés comme les interprètes de la pensée germanique dans les *Assises* (1) aussi bien que dans le *Monde comme volonté*. Seule, Mme Guyon n'a pas passé du plus ancien de ces livres dans le plus récent pour y être placée parmi les prophètes de la seule religion digne de ce nom, le futur christianisme germanique.

Par Boehme et par le mouvement piètiste du XVIIIe siècle se fait la transition entre la mystique chrétienne teutonne et la philosophie allemande romantique. Son chef de file, Kant, est le dieu de M. Chamberlain qu'on a souvent présenté en Allemagne comme un

(1) Page 883.

néokantien tout simplement, bien qu'il conserve une certaine indépendance vis-à-vis de ce maître vénéré (1). Kant lui apparaît comme ayant préparé, par ses destructions opportunes autant que par ses constructions géniales, ce christianisme germanique qui est encore dans les limbes, dont le monde attend la venue et dont l'auteur des *Assises* hâte de ses vœux passionnés, prépare de toutes ses forces le désirable, l'indispensable avènement !

Contrairement à l'opinion commune, le continuateur immédiat de Kant ne fut pas Fichte (2) dont le philosophe de Kœnigsberg condamna en personne l'étroitesse scolastique et les déductions forcées. Ce ne fut pas davantage Hegel, qui est un Thomas d'Aquin protestant, comme Spinoza est l'Aquin juif ! (3) Ce ne fut pas même Schelling, un véritable nain en comparaison du critique de la Raison pure, ce géant de la pensée spéculative. Non, ce privilège était réservé à Arthur Schopenhauer qui l'a d'ailleurs assez souvent proclamé sur tous les tons pour en convaincre un auditeur aussi prévenu en sa faveur que l'était M. Chamberlain à la fin du siècle dernier. Nous avons souvent constaté et nous constaterons encore à quel point les *Assises du* XIXe *siècle* ont été influencées par le *Monde comme volonté* dans toute leur partie religieuse. Mais nous avons dit que leur auteur se dégagea presque aussitôt et de plus en plus de son schopenhaurisme de jeunesse. Déjà, dans la préface à la troisième édition de l'ouvrage, préface qui est datée de septembre 1901, il réglait ses comptes avec Schopenhauer, Wagner et Gobineau sur un ton assez dégagé. Le succès venu, on préfère n'en point partager avec autrui le mérite. Cela est humain, trop humain. Et nous avons dit que son livre sur *Emmanuel Kant* en 1905 est encore plus dénigrant à

(1) Voir dans les *Kantstudien* (VII. 4) l'étude de Wahinger : *H.-S. Chamberlain ein Juenger Kants*, composée surtout de citations des *Assises*.
(2) Page 918.
(3) Page 682.

égard du bouddhiste de Francfort. Ce qui ne nous empêche pas de maintenir que le chamberlainisme fut une adroite synthèse entre schopenhauerisme et gobinisme, qui refléta, à son heure, l'état de l'opinion allemande cultivée sur le problème pangermanique et qui ouvrit la voie à certaines affirmations plus audacieuses et plus brutales de l'alliance mystique entre le teutonisme et la divinité du progrès.

Nous voici parvenus cependant au terme de notre examen pour ce qui concerne le germanisme religieux dans le passé, et le résultat de cette enquête n'a pas été négatif comme il le fut près des Juifs ou près des enfants du Chaos des peuples : on nous a proposé, chemin faisant, plus d'une raison pour espérer le renouveau des facultés religieuses chez les héritiers qualifiés du védisme, du christianisme épuré, du mysticisme médieval et du kantisme récent. Il ne faut pas se dissimuler toutefois qu'à ces privilégiés de l'évolution, il reste beaucoup à faire. *Mehr licht*, plus de lumière, murmura Gœthe au cours de son agonie selon la pieuse tradition d'outre-Rhin ! Le même cri de désir résonne sur les lèvres fébriles d'un de ses plus dévôts admirateurs qui n'aperçoit dans l'avenir qu'obscurité, que menaces, que perspectives de ruine et de désastre pour sa race si le xx[e] siècle s'achève avant que les Germains se soient enfin façonné une doctrine religieuse à leur mesure, une foi capable de les soutenir dans leur lutte pour l'empire — au moins pour l'empire moral — du monde. Si cette espérance suprême devait être trompée, ils achèveraient de périr enlisés dans les races inférieures dont ils acceptent depuis trop longtemps la délétère conception du monde.

Plus âgé d'une dizaine d'années que l'auteur des *Assises*, Frédéric Nietzsche placé, lui aussi, sous les influences schopenhaurienne et wagnérienne au temps de sa jeunesse se posait vingt ans plus tôt le même problème. Sous le nom de « véritable culture allemande », il cherchait, de son côté, une religion nouvelle qu'il parut d'abord souhaiter spécifiquement germanique. Il en trou-

vait, lui aussi, les éléments dans la philosophie de sa nation et dans l'art musical qui lui apportait l'extase esthétique ; mais il ne mêlait pas si expressément le christianisme à ses spéculations romantiques. Entravé d'ailleurs en son effort spéculatif par l'état précaire de sa santé, il n'est pas parvenu à dresser un édifice théorique aussi spécieux que celui de M. Chamberlain. Les matériaux assez disparates qu'il a laissés sur le chantier dont il fut enfin écarté tout à fait par la maladie grandissante, ont fixé l'attention de l'Europe : il n'a eu ni la force ni le loisir d'opérer entre eux une sélection indispensable et de les assembler ensuite d'une main ferme. — Au surplus, il avait traversé vers le milieu de sa carrière des heures de clairvoyance psychologique si intense qu'il n'aurait jamais conclu dans le sens naïvement germaniste qui a fait la fortune et la popularité des *Assises* dans les pays de langue allemande !

Il nous reste à examiner ce gage de salut et cette promesse de triomphe que M. Chamberlain entrevoyait pour les siens, à l'aurore du XXe siècle, dans la naissance, prochainement menée à bon terme après tant d'avortements, d'une religion spécifiquement germanique.

III. — Le christianisme germanique.

Nous avons mis de notre mieux en lumière, dans les *Assises du* XIXe *siècle*, les indications que ce long poème lyrique à la louange du germain afficha la prétention de fournir sur les capacités religieuses des trois races dont l'Europe forme depuis deux mille ans le terrain de lutte. Nous avons souligné les dons exceptionnels dont il fait le privilège de la famille aryenne ou slavo-celto-germanique ou germanique tout court, dans ce domaine, aussi bien que dans tous les autres d'ailleurs. Avant de résumer les provisoires conclusions de ce kantisme, rajeuni au bout de cent ans par l'infusion du schopenhauerisme, du wagnérisme et du gobinisme, il nous faut, de l'ensemble

des doctrines reconnues suffisamment aryennes dans le passé, distiller par une délicate opération psychologique, les caractères qui semblent devoir rester fondamentaux dans les futures créations métaphysiques de la race du nord.

I. — *La foi ou les œuvres.*

C'est à Schopenhauer que M. Chamberlain continuera d'emprunter la plupart des suggestions qu'il propose dans cette partie de son travail. Il s'agit tout d'abord, pour l'aryanisme religieux ou christianisme germanique, de prendre position dans l'antique querelle entre la foi et les œuvres, de marquer sa place près des mystiques ou près des rationnels en morale, de choisir entre la révolution et l'évolution en matière de perfectionnement social. L'homme est-il destiné à se transformer radicalement par une brusque conversion, comme l'enseignent volontiers les émotifs et les enthousiastes : ou plutôt à s'améliorer insensiblement sous l'action d'un prudent ascétisme moral, comme le prescrit l'expérience sociale des races méditerranéennes, condensée dans le stoïcisme gréco-latin? — Dans l'âme de M. Chamberlain comme dans celle de Schopenhauer, la disposition native a décidé de l'interprétation philosophique du passé : mystiques par tempérament l'un et l'autre, ils ont fait des Aryens, leurs frères de race, les plus décidés des mystiques. La justification par la foi sera donc à leurs yeux une conviction aryenne : la justification par les œuvres une opinion sémitique. Ce critérium sera même largement utilisé par eux quand il s'agira de prononcer sur la race d'un théologien ou d'un moraliste et d'opposer par exemple l'apôtre Paul à l'apôtre Jacques, Origène à Augustin, Scot Erigène, Abélard, Occam à Anselme de Cantorbery, Thomas d'Aquin, Raymond Lulle ; Luther enfin à Loyola. Nous verrons bientôt, en effet, que la future religion germanique semble devoir exiger de ses adeptes une transformation radicale, une révolution de l'être intime, à l'heure où ils

prendront enfin conscience de leur privilège de race.

Observons pourtant que le mot de « foi » doit être pris dans une acception assez particulière pour exprimer la disposition mentale dont il est ici question. Il s'agit d'une soumission extatique à une influence externe mystérieuse, non point d'une adhésion plus ou moins raisonnée qui serait consentie à quelque corps de doctrine dont le dessin offre du moins une certaine précision. Car la foi qui revêt ces derniers caractères, qui s'appuie sur le raisonnement et qui débouche dans le « fanatisme » à froid qu'apporte la conviction intellectuelle, est spécifiquement *juive* aux yeux de M. Chamberlain, et il n'en autorise point de telle à la base de la religion germanique dont il prévoit le prochain avénement. Cette religion-là, proclame-t-il en utilisant un mot de Gœthe, ne demandera pas la foi de ses fidèles. Bien plus, il est prêt, dit-il, à hasarder ce paradoxe que la foi et la religion sont deux attitudes de l'esprit qui *s'excluent* entièrement l'une l'autre (1) ! Et, si nous avons pu parler de lui tout à l'heure comme d'un partisan de la justification par la foi, c'est qu'il prend alors le mot de foi au premier des deux sens que nous avons précisés plus haut. Il assimile en ce cas la foi à un autre état de l'âme : il la considère comme le fruit de la « grâce » (notion chrétienne à laquelle Schopenhauer accordait, lui aussi, une large place au couronnement de son système mystique) et il en fait le vestibule de ce temple dans lequel il espère s'abriter en compagnie des siens quelque jour.

Oui, le plus exact analogue, dans le passé, de l'acte de foi germanique, c'est l'illumination chrétienne par la grâce. Aussi la préoccupation de la grâce divine nous est-elle donnée pour l'un des signes les plus caractéristiques d'une mentalité aryenne, et, par exemple, comme un trait sympathique dans la personnalité morale de Saint-Augustin qui fut, comme on le sait, l'un des plus persistants, l'un des plus subtils analystes de ce délicat concept

(1) Page 414.

d'alliance métaphysique. L'augustinisme est donc l'un des caractères nettement « germaniques » qu'il convient de saluer dans le jansénisme où l'on en trouve d'autres d'ailleurs : et la grâce sera conservée dans le christianisme germanique, quoique sous un nom différent peut-être. La « régénération », rêvée par Wagner, au profit de l'humanité moderne en apparaissait déjà comme une simple transposition verbale à M. Chamberlain lorsqu'il donnait jadis sa collaboration à la revue de Bayreuth (1).

Nous estimons pour notre part qu'il n'est pas sans danger de préférer l'extatisme, qui secoue l'affectivité toute entière, à l'ascétisme rationnel, pour en faire le principe d'une formation morale et sociale véritablement adaptée à ses fins. Nous n'irons pas cependant jusqu'à prétendre qu'à prôner trop exclusivement la foi aux dépens des œuvres, on mériterait d'être poursuivi au criminel, comme le suggérait jadis cet évident Méditerranéen que fut Stendhal (à propos des protestants des Cévennes et des principes de Calvin). M. Chamberlain échapperait en tout cas à des poursuites de ce genre parce qu'il ne professe nullement l'indifférence des actes chez le régénéré par la foi ou par l'amour, ou encore la recherche de l'humiliation méritoire par la pratique consentie du péché, comme l'a fait mainte secte mystique, emportée par ses appétits affectifs. Non, ces aberrations restent loin de sa pensée. Il estime que les bonnes œuvres sont le fruit commun de toutes les attitudes religieuses, le problème qui se pose devant un réformateur des mœurs étant simplement de décider si l'homme exécute plus sûrement le bien à la suite d'un ferme propos d'ensemble arrêté dans son esprit une fois pour toutes sous le coup de quelque profonde émotion (par la grâce d'une conversion en d'autres termes) ; ou, si cet homme assurera mieux ses pas sur la voie de son perfectionnement moral par une série d'efforts de même sens qui s'additionneront entre eux, par un dressage méthodique de son affectivité qu'il

(1) Voir son article dans les *Bayreuther Blaetter* de juin 1895.
(2) Page 625.

continuera longtemps sous la direction de ses facultés conscientes tendues vers cet objectif qui est l'adaptation sociale, au profit de l'individuelle volonté de puissance. Cette dernière méthode est celle que la compagnie de Jésus a portée à sa perfection, selon M. Chamberlain. A notre avis, c'est la méthode stoïcienne, issue de la finesse psychologique grecque complétée par le bon sens latin ; c'est la synthèse de l'expérience sociale des races méditerranéennes antiques, qui fut encore perfectionnée par une plus ample collaboration des puissances affectives de l'âme durant les quinze siècles de christianisme que vient de vivre l'Europe. En général, les enthousiastes et les émotifs par tempérament pencheront pour la première de ces méthodes morales : les esprits pratiques, les politiques de sang-froid inclineront vers la seconde. *Adhuc sub judice lis est.*

Il ne resterait donc guère à trancher, entre la foi et les œuvres, qu'un simple différend de préséance, puisque l'émotion du bien gagne à être réglée par l'expérience raisonnée de l'espèce, puisque l'effort moral raisonné profite à se sentir réchauffé par la conviction mystique d'une alliance supraterrestre. Le pas doit-il cependant appartenir au phénomène religieux proprement dit ou à la casuistique morale (au sens vrai et sain du mot casuistique), pour mieux assurer la marche de l'humanité vers un impérialisme rationnel, qui lui épargnera les à-coups ou les frottements superflus? L'auteur des *Assises* n'hésite pas entre les deux voies pour sa part et il les oppose même assez crûment l'une à l'autre sous le nom de religion et de morale, afin de sacrifier entièrement la seconde à la première. Non seulement, dit-il, la religion « n'a rien à faire en principe avec la morale (1) », mais encore il est permis d'identifier tout franchement les deux concepts de « morale » et d'« anti-religieux ! » (2). Certes, il y a place malgré tout pour des inspirations morales dans une si tranchante doctrine, mais avant d'y être acceptées, elles

(1) Page 222.
(2) Page 836 (note).

devront revêtir préalablement quelque livrée mystique : « La moralité est une intuition exclusivement intérieure, c'est-à-dire transcendante : de là, l'absurdité de toute éthique fondée sur l'empirisme ou sur l'induction (3) ! » C'est le point de vue de Kant, issu de celui de Rousseau, et, par Rousseau, des mysticismes chrétiens extrêmes, calvinisme et quiétisme. De là, le dédain de notre auteur pour le Talmud, dont l'inspiration n'est que pratiquement morale, son animosité contre l'éthique stoïco-impérialiste de Spinoza et ses réserves sur l'enseignement des prophètes d'Israël qui lui sont pourtant par quelques côtés sympathiques : mais ces mystiques, d'ailleurs attrayants, avaient le tort d'opposer surtout la moralité aux rites matériels préconisés par le sacerdoce lévitique, alors qu'ils auraient dû combattre les pratiques superstitieuses par l'appel à l'intuition religieuse, ou par les suggestions du mythe poétique, comme l'ont fait les réformateurs de race aryenne !

2. — *Nécessité d'une religion germanique.*

Tout ceci est à la fois subtil, outré, et même, çà et là, contradictoire, comme nous en avons déjà fait plus d'une fois l'expérience en compagnie de M. Chamberlain. Trouverons-nous plus de lumière dans la définition de la religion en général, telle qu'il nous la propose avant de l'utiliser pour faire entrevoir à ses lecteurs ce que sera vraisemblablement la future religion germanique? — La religion, expose-t-il, n'est nullement une tradition du passé, une chronique, une suite de chapitres historiques affirmant l'alliance céleste au profit d'un peuple de choix, comme la Bible d'Israël a trop habitué nos esprits européens à le concevoir : pas davantage une vue intéressée de l'avenir, une espérance de salut, l'attente d'un bonheur futur comme la conçoit si volontiers le Chaos méditerranéen des peuples, encouragé dans cette

(3) Page 831.

erreur par l'église catholique romaine dont il accepte les leçons. Non, la religion ne regarde ni vers le passé, ni vers l'avenir : elle réside toute entière dans le présent : c'est une inspiration actuelle, une conviction personnelle et vivante que chacun doit créer en soi de toutes pièces, à son propre usage ! Notre auteur se montre infatigable à chercher des formules frappantes pour exprimer ce caractère tout subjectif et essentiellement instantané du phénomène religieux, tel qu'il le comprend. La religion étant une sorte de pont jeté entre l'individu humain et le Dieu-Nature, explique-t-il encore, elle exprime « ce que l'homme donne de sa propre essence au monde extérieur » par opposition à la science qui collige « ce que le monde dévoile à l'homme de son être intime ». Enfin et surtout, il répète sans se lasser pour se faire comprendre, la parole bien connue du Christ : « Le royaume de Dieu est à l'intérieur de vous-même (*inwendig in euch* !) »

Après s'être efforcé de la sorte à fournir une définition du phénomène religieux, M. Chamberlain revient à persuader ses frères de race qu'une telle disposition de l'âme leur est indispensable et qu'ils n'en possèdent pourtant pas jusqu'ici le bénéfice, sinon à travers de fallacieuses et malsaines contrefaçons. Ils sont donc menacés de périr si, des ébauches çà et là réalisées par leurs ancêtres, ils ne savent tirer sans délai un incontestable chef-d'œuvre en ce genre. Ce sont les pages les plus ardemment passionnées de son livre que celles où il donne cours à ses aspirations métaphysiques impatientes. Notre culture germanique n'atteindra jamais, dit-il, une maturité véritable si elle n'est éclairée par le soleil d'une religion pure et digne d'elle. Au sein des Églises actuellement constituées, les ennemis du germanisme seuls peuvent être sincères, et, par conséquent, doués de force, tandis que le Germain attend toujours qu'un Dieu descende à son intention de l'empyrée. Qu'il se façonne donc au plus tôt de ses propres mains une religion dont la présence en lui soit capable de le dégager des vaines apparences sensibles

pour l'élever au delà des étoiles, dont les consolantes promesses lui fassent un jeu de braver en souriant la mort la plus effrayante, une religion qui soit en mesure « d'évoquer l'éternité dans un baiser et d'apporter au besoin la rédemption avec la rapidité de l'éclair ! »

Et voici que d'autres métaphores affectives viennent jouer, comme il convient, leur rôle dans cette profession de foi du mysticisme nouveau : « Si une vigoureuse Renaissance d'idéalisme ne se produit point parmi nous autres Germains, si nous ne possédons plus la force plastique nécessaire pour tirer des Paroles du Christ et de l'aspect du Crucifié une religion complète, vivante, adaptée à notre caractère, à nos dispositions, à l'état actuel de notre culture : une religion si immédiatement persuasive, d'une beauté si entraînante, d'une plasticité si souple, d'une vérité si éternelle et cependant si neuve que nous devions nous abandonner à elle sans résistance, sans paroles, sans hésitation, le cœur débordant d'enthousiasme, comme la maîtresse aux bras de son amant : une religion si soigneusement modelée d'ailleurs sur notre essence germanique particulière qu'elle se montre enfin capable de nous entraîner, de nous ennoblir, de nous fortifier jusqu'au fond de l'âme... » Si le siècle présent n'a pas le privilège d'assister à cette miraculeuse naissance, il verra s'aggraver la contagion judaïque ou méditerranéenne dans le monde, et l'œuvre néfaste de toutes ces maladies morales contagieuses qui ont rongé jusqu'ici l'âme de la race noble par excellence pourra s'achever sans obstacles et sans grand délai !

3. — *Possible collaboration catholique ?*

Nous avons dit que le Chaos des peuples devait être écarté de toute collaboration à la future religion germanique. On l'écartera même, après ouverture de l'hégire nouvelle, de toute participation à cet élan métaphysique épuré, car il est utile que ce groupe ethnique dégradé, conserve des croyances convenables à ses besoins psy-

chiques inférieurs. N'est-ce pas surtout loin du domaine religieux que nous avons vu l'universalisme proscrit tout à l'heure par un germanisme encore quelque peu hésitant sur sa puissance d'expansion spirituelle, et tout meurtri de ses précédents contacts avec les adverses conceptions du monde?

Il ne faudrait pas croire, après tout cela, que les inspirations catholiques soient entièrement exclues des matériaux du temple de l'avenir ni que le protestantisme en doive fournir à lui seul les fondations et les piliers d'angle. Non pas ! M. Chamberlain est, par ses propensions psychiques, trop porté vers le mysticisme de nuance schopenhauerienne, par son origine ethnique, trop suspect d'inspirations celtiques, et par ses appétits esthétiques, trop sensible à l'archaïsme du style dans les manifestations du sentiment religieux, pour ne pas porter une sympathie involontaire à cette branche du catholicisme qui se colore de nuances celto-germaniques dans les pays du Nord et qui fut élaborée par des cœurs aryens. La foi de nos paysans bretons, par exemple, provoque son admiration attendrie. Au contraire, l'aspect dogmatique et contentieux de la Réforme ne lui plaît guère. Assurément, Luther reste à ses yeux l'une des plus grandes figures du germanisme moral, mais surtout par le trait mystique, si profondément marqué dans la personne du Réformateur, et par sa fidélité à la justification par la foi. Car l'œuvre d'assainissement que le moine de Wittenberg avait entreprise devait rester lamentablement incomplète, son instigateur n'ayant nié qu'en partie seulement les dogmes plus ou moins magiques dont le Chaos des peuples avait encombré son *Credo*, et consèrvant dans sa profession de foi mainte superstition, toute matérialiste, du passé. — Qu'on se remémore plutôt l'attitude d'Érasme et de Thomas Moore, ces deux grands Germains, en présence des premières affirmations de la Réforme. Ils se refusèrent à embrasser le protestantisme parce qu'il marchaient déjà trop loin devant leur temps pour approuver les hésitations et les demi-mesures de ses

théologiens. Sans doute, derrière la protestation luthérienne se révélait une force incommensurable, celle de l'âme germanique à la recherche de ses voies. Mais, cette fois encore, la rechute devait être trop prompte après l'insuffisant essor. Le formalisme ecclésiastique — car c'est ainsi que Chamberlain appelle le travail de rationalisation nécessaire qui fut accompli par les collaborateurs de Luther, par les Melanchthon et les Bullinger, sur ses affirmations trop mystiques afin de rendre son œuvre socialement viable, — le formalisme ecclésiastique reconquit bientôt la communauté protestante : et ce travail de dessèchement rationnel s'est poursuivi jusqu'à nos jours dans le sein des confessions réformées. C'est pourquoi, si l'espoir de la future religion germanique ne persistait à l'horizon moral, les âmes saines chercheraient plus volontiers leur salut du côté de Rome que de se tourner vers une doctrine casuistique, dogmatique, infectée de superstitions basses telle que la Réforme l'a péniblement élaborée par le conflit de ses sectes sans nombre. « Ce n'est pas là une force vivante », prononce le philosophe wagnérien en dernière analyse.

Dans la Préface à la quatrième édition de ses *Assises*, il a été jusqu'à écrire qu'il serait insensé de détruire l'édifice religieux du catholicisme, déjà si large et d'ailleurs si susceptible d'extensions opportunes, en dépit du fardeau de ses dogmes. Pour qui sait ne pas s'en tenir aux apparences, la confession romaine se montre bien plus susceptible d'évolution vers le mieux que la luthérienne. Le catholicisme, qui, moralement parlant, représente un idéal moins pur que le protestantisme aux yeux de ce protestant, est en revanche, selon lui, moins judaïsé, plus proche de la nature et, par là, de la vérité vivante : il n'exclut pas totalement l'intelligence du mythe, cet indispensable aliment du sentiment religieux, selon l'école wagnérienne : enfin, il ne pense ni ne cherche moins librement dans les sciences que les confessions réformées ! « Je crois, conclut M. Chamberlain, que nous autres protestants, nous devons entretenir estime et amour pour la

catholicité dans nos cœurs. » Il se déclare persuadé que le protestantisme ne pourrait, par ses propres forces, mener à bien la rénovation religieuse qu'il espère et il ajoute : « Le protestantisme a quelque chose de spécifiquement masculin : nous l'en aimons et l'en apprécions davantage : mais le féminin seul engendre, et le catholicisme a le caractère féminin, nul ne le niera ! » Ce qui est surtout vrai à notre avis, du catholicisme de nuance romantique qui a tenu tant de place au cours des deux derniers siècles : c'est naturellement celui-là qui convient le mieux au genre de Richard Wagner.

Il semble que les adeptes d'une foi si cordialement traitée, au moins par intervalles, dans les *Assises du* XIXe *siècle*, aient eu le sentiment des liens de parenté qui les unissent au mystique auteur de cet ouvrage, car la riposte la plus modérée, la plus sympathique même qu'ait suscité le livre sortit de la plume du professeur Ehrhardt, le choryphée du catholicisme réformiste au delà du Rhin. En outre, la préface des *Paroles du Christ*, dont nous avons parlé plus haut, nous apprend que ce dernier travail fut entrepris sur les suggestions d'un catholique, à qui le chamberlainisme avait pour ainsi dire révélé le charme mystérieux qui se dégage de la personne et de la familiarité intime de Jésus ! Et déjà dans le chapitre des *Assises* qui est consacré à la religion, on rencontrait après une critique passionnée des dogmes romains, cette anecdote inattendue autant que significative : « J'ai, pour mon bonheur, beaucoup de bons et fidèles amis dans le clergé catholique, et, jusqu'ici je n'en ai perdu aucun. Je me souviens qu'un Dominicain très distingué, qui discutait volontiers avec moi les questions théologiques et à qui je dois beaucoup de lumières, poussa un jour en ma présence ce cri de désespoir : Mais vous êtes un homme terrible ! Mais Saint-Thomas d'Aquin lui-même ne viendrait pas à bout de vous réduire ! — Et cependant le très respectable prêtre ne me retira pas sa bienveillance et je lui conservai ma vénération. Ce qui nous unissait n'était-il pas bien plus grand et plus puissant que

ce qui pouvait nous séparer d'autre part? Chacun de nous était intimement persuadé que son interlocuteur s'attachait à de pernicieuses doctrines, et, dans la mêlée des intérêts humains, n'aurait donc pas hésité à le combattre sans ménagement comme un adversaire. Mais, dans le silence du cloître où je visitais le religieux, nous nous sentions l'un et l'autre portés vers cette paix de l'âme que Saint-Augustin a si admirablement décrite : nous goûtions côte à côte quelques-unes de ces minutes précieuses où il semble que tout, autour de nous, fasse silence, jusqu'à la voix des anges, tandis qu'un Seul porte la parole. En cette disposition du moins, nous nous sentions profondément unis, et, tous deux avec une égale conviction nous proclamions : le ciel et la terre passeront, mais Ses Paroles ne passeront point ! »

Le Père Dominicain était assurément un bon psychologue et M. Chamberlain, comme les romantiques allemands de la seconde génération du mouvement rousseauiste, est du bois dont on fait les convertis de l'Église romaine. Plus d'un fervent de Bayreuth l'a démontré avant lui par son exemple !

4. — *L'extase naturiste et ses révélations.*

Il est vrai que ces romantiques, revenus de l'hérésie rousseauiste vers le giron de l'Église-mère, sont parfois des convertis peu maniables. Nous en eûmes en France, un exemplaire très instructif, il y a quelques années, dans la personne de Huysmans, le schopenhauerien, le wagnérien auteur de *En Route*. Et au surplus, l'évolution de son instinct mystique n'a pas conduit M. Chamberlain dans cette direction jusqu'ici, parce qu'il n'a pas perdu tout espoir de trouver satisfaction pour cet instinct dans la naissance du christianisme germanique. Examinons maintenant de plus près avec lui les caractères probables de cette création à venir.

Et d'abord ce savant de profession, ce botaniste d'hier

prévoit pour la foi qui sera celle de ses frères de race une base toute positiviste et mécaniste. Telle fut aussi la prétention de Descartes en sa physique, de Kant en sa critique, de Schopenhauer en sa métaphysique bouddhiste. La logique ainsi établie dans ses droits et cantonnée dans son domaine, l'instinct métaphysique pourra prendre un plus libre essor dans la sphère affective. Car l'auteur des *Assises* nous fait remarquer que toute religion matérialiste (à la façon juive) ou magique et fétichiste (à la façon méditerranéenne) devient impossible une fois la nature expliquée mécaniquement. Il reste alors à découvrir une religion purement transcendante, ou pas de religion du tout.

Nous savons que c'est à la première de ces alternatives que se rallie notre esthète et voici par quel chemin (déjà singulièrement foulé, il faut bien le dire), nous parviendrons une fois de plus en sa compagnie dans le monde de la kantienne Chose en soi. — A côté de la nature où règne le mécanisme, répète-t-il après ses maîtres, l'homme découvre en son cœur un autre monde non mécanique, idéal si l'on veut, en ce sens qu'il s'exprime par des idées, mais *plus réel* en fait que le monde extérieur, plus assuré, plus immédiatement donné par la conscience. Projeté avec précaution sur l'écran de l'univers mécanique, ce monde-là y éclaire les difficiles problèmes de la liberté, de la moralité, de la divinité. Si les premiers pas sont pénibles, en cette région sublime où notre guide nous invite à le suivre, les progrès y sont rapides en revanche : on perçoit bientôt la voix de la conscience, celle du remords, l'impératif du devoir, édictant des prescriptions qui «deviennent pour les auditeurs des maîtres plus despotiques que la faim ! » — Mais tout cela nous ramène à Kant sans nous avancer beaucoup dans le discernement des créations religieuses de l'avenir.

Un peu de patience : M. Chamberlain ne se réduit pas à suivre l'auteur de *la Religion dans les bornes de la seule raison* sur la voie de ses tardives et vertigineuses excursions mystiques, car son originalité, nous le savons, est

d'être un kantiste *gobinien*, de rajeunir la sagesse de Kœnigsberg par l'infusion du sang nouveau qu'il emprunte à la théorie des races. C'est pour le Germain d'extraction seulement, ce n'est plus pour l'homme en général qu'il prépare la formule d'une saine croyance. Et, afin de nous éclairer quelque peu sur les dispositions religieuses de ses frères d'origine, il recherche comment ces dispositions se sont satisfaites à l'heure fortunée où nulle influence du dehors n'avait encore altéré l'originalité de l'âme aryenne. Décidé une fois de plus à ne tenir aucun compte des rites grossiers ou sanglants de la mythologie nordique, il évoque devant nos yeux le contemporain d'Arminius, ce barbare joyeux, ivre de vie, querelleur, joueur, buveur, pillard et s'efforce à le surprendre pendant ses tentatives de communication avec les puissances métaphysiques dont l'homme semble avoir, de tout temps, redouté les dispositions hostiles et recherché la productive alliance. Parfois, nous assure-t-il, on voyait ce fils insouciant de la nature maternelle tomber soudain dans un recueillement mystérieux. La grande énigme de l'être le captivait, pour un moment, tout entier ; non pas à la façon d'un problème logique : « D'où vient le monde? D'où suis-je né? », ce sont là préoccupations judaïques : non pour obtenir par quelque rite matériel le succès de quelque entreprise éphémère, ce sont les dispositions méditerranéennes ; mais sous la forme d'une aspiration vague, profonde, pressante. Bientôt sa confiance était récompensée et il se sentait « uni avec la Nature » : il écoutait en son sein la musique obscure de la vie. Pour mettre de son mieux en évidence l'accord qu'il pressentait entre les choses et lui, il s'essayait naïvement à chanter un appel pieux : puis il écoutait de nouveau dans le recueillement.

Son interrogation ne demeurait pas sans réponse : bientôt les voix de la nature lui répondaient confusément de toutes parts. Alors, il tombait à genoux, en adoration. Notons que, par la vertu de cette effusion passagère, il ne se croyait pas devenu plus savant, il ne

s'imaginait pas avoir découvert l'origine et entrevu les destinées du monde : il ne comptait pas avoir appliqué au soin de ses intérêts mesquins la puissance divine. Mais il sentait dès lors, en lui, l'instinct d'une mission céleste : il découvrait dans son sein la promesse d'un destin sans mesure et le germe de l'immortalité : il demeurait pénétré d'une conviction *vivante*, qui — c'est le propre de toute vie, — engendrait à nouveau la vie. Les héros de sa race lui apparaissaient sous des traits plus qu'humains et il s'efforçait de leur ressembler (1). — Tel est le schéma le plus précis que nous offrent les *Assises* pour nous faire pressentir, par le spectacle du passé, ce que pourront être dans le futur le culte et la prière germaniques.

Or, le premier souvenir qui surgit dans la mémoire d'un historien des idées en présence de telles suggestions, c'est celui du théâtre de Bayreuth. Telle se développe en effet très exactement la mimique et le chant du jeune Siegfried sous le grand tilleul de la forêt enchantée. L'acteur qui incarne le héros des *Nibelungen* écoute la musique symphonique qui monte de l'orchestre caché sous la scène : les voix de la nature l'entretiennent par le soprano de l'oiseau parleur : il s'essaye lui-même à moduler quelques sons sur un roseau : puis il écoute de nouveau dans le recueillement ! Certes, des impressions aussi intenses que celles dont M. Chamberlain est redevable à l'art musical moderne laissent nécessairement sur la pensée une profonde empreinte : on s'en aperçoit en retrouvant tout simplement sous sa plume, en cette page décisive de son ouvrage capital, le scenario du deuxième acte de la troisième des journées dramatiques qui composent la *Tétralogie wagnérienne* !

Toutefois, sans nous arrêter à cette première et déjà frappante analogie, nous remonterons plus haut sur l'arbre généalogique du mysticisme moderne pour y retrouver l'ascendance du chamberlainisme. Ce mysticisme contemporain dont Richard Wagner fut l'un des

(1) Page 221.

plus persuasifs interprètes, a reçu en effet de Rousseau son rajeunissement opportun et son impulsion décisive. La prière « germanique » ressemblera donc également à la prière de Jean-Jacques, amoureux transi de Mme d'Houdetot. Rappelons plutôt quelques traits de ces pages harmonieuses qui ont conquis l'Europe, il y a cent cinquante ans, à ce mysticisme chrétien laïcisé et dégagé de tout cadre expérimental ou rationnel qui s'appelle le rousseauisme : « J'allais, écrit l'auteur d'*Emile* dans sa troisième lettre au président de Malesherbes, j'allais alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert où rien, montrant la main des hommes, n'annonçât la servitude et la domination, quelque asile où je pusse croire avoir pénétré le premier, où nul tiers importun ne vînt s'interposer entre la nature et moi. C'est là qu'elle semblait déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle ! L'or des genêts et la pourpre des bruyères frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur : la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la délicatesse des arbustes qui m'environnaient, l'étonnante variété des herbes et des fleurs que je foulais sous mes pieds tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration : le concours de tant d'objets intéressants qui se disputaient mon attention m'attirant sans cesse de l'un à l'autre, favorisait mon humeur paresseuse et me faisait souvent redire en moi-même : Non, Salomon, dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux...

« Bientôt, de la surface de la terre, j'élevais mes idées à tous les êtres de la nature, au système universel des choses, à l'Être incompréhensible qui embrasse tout. Alors, l'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensais pas, je ne raisonnais pas, je ne philosophais pas ; je me sentais, avec une sorte de volupté, accablé du poids de cet univers ; je me livrais avec ravissement à la confusion de ces grandes idées ; j'aimais à me perdre en imagination dans l'espace ! Mon cœur, resserré dans les bornes des êtres, s'y trouvait trop à l'étroit. J'étouffais dans l'uni-

vers ! J'aurais voulu m'élancer dans l'Infini ! Je crois que, si j'eusse dévoilé tous les mystères de la nature, je me serais senti dans une situation moins délicieuse que cette étourdissante extase à laquelle mon esprit se livrait sans retenue et qui, dans l'agitation de mes transports, me faisait écrier quelquefois : O grand Être, ô grand Être, sans pouvoir dire, ni penser rien de plus ! »

Écoutons encore un des plus authentiques descendants spirituels de Jean-Jacques, un de ses plus efficaces adaptateurs au profit de la pensée slave, Léon Tolstoï, dans ses premiers souvenirs de jeunesse, rédigés par lui vers le milieu du XIXe siècle. — Adolescent, il pleure, étendu seul sur son lit, en regardant la lune : « Et toujours j'étais seul, et toujours il me semblait que cette grande et mystérieuse nature qui attirait vers elle ce cercle lumineux formé par la lune, arrêtée on ne sait pourquoi dans cet endroit indéfini du ciel pâli et qui, en même temps, se trouvait partout, comme remplissant d'elle tout l'espace indéfini, et moi, ver méprisable, déjà corrompu par toutes les passions viles de notre misérable humanité, mais armé de toute la force d'un amour sans limites, il me semblait toujours qu'à ce moment la nature, la lune et moi nous ne faisions qu'un » (1) ! Et voilà pour confirmer le concept du slavo-germanisme !

Renan qui accrut en lui l'héritage de Jean-Jacques par celui de la philosophie romantique allemande a donné dans ses *Dialogues philosophiques* (2) une intéressante formule à cette effusion du mysticisme moderne que M. Chamberlain projette inconsciemment dans le passé pour en faire la prière des adorateurs d'Odin, confondant ainsi l'expression la plus mûrie, la plus raffinée du mysticisme chrétien avec les manifestations des plus grossiers mysticismes primitifs ! « Un instinct s'élève tout à coup mystérieusement chez un être qui ne l'avait pas senti jusque-là. L'homme allait, inattentif : soudain, un silence se fait, comme un temps d'arrêt, une lacune de la sensa-

(1) *Mémoires*, édit. Perrin, 362. Ces lignes sont de 1855.
(2) Ed. Lévy, p. 38.

tion : O Dieu, se dit-il alors, que ma destinée est étrange ! Est-il bien vrai que j'existe? Qu'est-ce que ce monde? Ce soleil, est-ce moi? Rayonne-t-il de mon cœur? O père, je te vois par delà les nuages. — Puis, le bruit du monde extérieur recommence, mais, à partir de ce moment, un être en apparence égoïste fera les actes inexplicables, agira contre son intérêt évident, etc... » Effet possible, encore une fois des mysticismes les plus imprégnés de raison sociale par une longue discipline morale consciente préalable, mais jamais des fétichismes ancestraux.

Essayons enfin de pénétrer plus complètement le secret de la prière romantico-germanique, et adressons-nous, dans cette intention, à un mystique slave de génie, au romancier Dostoïewski. Voyons comment il décrit dans son « *Idiot* » qui à ses yeux, est aussi le « Saint », certaines impressions de la crise épileptique qu'il connaissait si bien par une triste expérience personnelle. Quand, dit-il, on est touché par cette névrose redoutable — qui a d'ailleurs joué un rôle dans les plus anciens mysticismes et que les méditerranéens antiques nommaient encore le « mal sacré », — on se sent plongé par l'accès dans une lumière de l'au delà, dans un ravissement infini, dans un sentiment de bonheur dont rien ne peut donner une idée au cours de la vie ordinaire. On éprouve une harmonie complète entre le monde et soi, impression « si douce et si forte que, pour goûter cette félicité pendant quelques secondes, on donnerait volontiers dix ans de sa vie, voire même sa vie toute entière ! » — Voici en particulier, comment l'historien du « saint » prince Michkine résume les sensations que traversait cet « idiot » fortuné au cours de sa transe pathologique : « En dépit de la dépression, du marasme mental, de l'anxiété pénible qui pesaient habituellement sur le malade, il y avait des moments où l'on eût dit que son cerveau s'enflammât tout à coup, des moments où ses forces vitales atteignaient subitement un degré d'intensité prodigieux. Pendant ces instants rapides comme l'éclair, la sensation de la vie, la conscience du Moi disparaissaient presque... minute de jouissance

qui atteint aux plus hauts sommets de l'harmonie et de la beauté, qui procure un sentiment inouï, auparavant insoupçonné de plénitude, de mesure, de réconciliation, de fusion émue avec les choses, comme il arrive dans la prière. On touche à une synthèse supérieure de la vie. On donnerait son existence pour un pareil instant ! »

Au total, sans exagérer la portée des analogies que nous venons de faire sentir, sans confondre le débordement affectif et la convulsion subconsciente avec la concentration modérée et tonique des forces sentimentales de l'être, il est permis de penser et de dire que la prière germanique fut et sera le fruit d'une anormale excitation du système nerveux. C'est d'ailleurs ce que signifia naguère à M. Chamberlain un de ses contradicteurs israélites, en termes trop brutaux sans nul doute ; mais ne jugera-t-on pas ce critique dans le cas de légitime défense si l'on songe à certaines fantaisies ethniques ou autres que nous avons relevées au cours de notre examen des *Assises*? — L'ivrogne, lui aussi, écrivait donc ce publiciste railleur, s'élève à la transcendance par un procédé fort simple, car il importe assez peu au total que l'excitation du système nerveux qui est nécessaire à de tels essors dans le bleu soit initialement provoqué par l'alcool, par l'opium (1), par la musique wagnérienne ou par les pirouettes sans fins auxquelles préfère recourir le derviche tourneur ! — Et M. Chamberlain ayant essayé de se faire pardonner l'âpreté de ses sentences ethniques en les déclarant non pas seulement mûries dans son intelligence, mais en quelque sorte *vécues* par lui au cours d'une expérience affective de chaque jour, son adversaire riposte, avec une imperturbable ironie, que tel aliéné qui se croit empereur de la Chine a vécu son idée fixe avec bien plus d'intensité que l'auteur des *Assises* n'a pu vivre ses convictions raciales.

(1) Dans l'*Expérience religieuse* de William James, on trouvera de curieux et parfois assez naïfs commentaires sur les narcoses et psychoses mystiques. Voir notre étude sur ce sujet dans notre volume *Mysticisme et Domination. Essais de critique impérialiste*, publié dans la bibliothèque de philosophie contemporaine de Félix Alcan (1912).

Devrons-nous cependant attribuer pour cette raison une plus sérieuse portée à la manie d'impérialisme grossier ou au sommaire mysticisme conquérant de ce fou ?

5. — *Narcose esthétique et musicale.*

Il nous reste à passer en revue les excitants du système nerveux qui préparent à notre esthète ces sensations de demi-extase dont il fait les manifestations par excellence du sentiment religieux, et qui, — parce qu'il en a constaté l'efficacité sur sa faculté imaginative ou sentimentale, — sont élevées dans son livre à la dignité d'éléments essentiels dans la future religion germanique.

Ce sont là des narcotiques de l'essence la plus relevée, il faut en convenir. A la suite de ses maîtres en philosophie, Platon, Kant et Schopenhauer, l'auteur des *Assises*, distingue à la limite de ces deux domaines impénétrables l'un à l'autre, qui sont celui de la Nature mécanique et celui de la Liberté transcendante, une troisième sphère interposée qui forme transition entre les deux précédentes et leur permet de nouer entre elles des relations mystérieuses : c'est la sphère de l'Art que nous explorons par le sens esthétique. Puisque, dit-il, la conception du monde est transcendante chez le Germain, puisque sa religion est essentiellement idéale, l'une et l'autre demeureraient inexprimées, incommunicables, imperceptibles donc à la plupart des yeux et peu convaincantes à la plupart des cœurs si l'Art, avec sa libre et plastique activité créatrice, n'intervenait pour se faire leur intermédiaire et se comporter comme leur interprète. Engagé sur cette voie très particulière de la connaissance qui est le sentiment esthétique, l'homme devient apte à concilier la liberté interne, qui s'affirme indiscutablement devant sa conscience, avec le déterminisme mécaniste qui gouverne non moins évidemment le monde extérieur. L'Art, né de l'expérience intime de la liberté, en est aussi la seule affirmation possible au dehors : par lui transparaît de façon immédiate

dans le monde des phénomènes cette Liberté fugitive qui resterait, sans son intervention, une pure idée, une constatation uniquement intérieure. Issu de cette suprême liberté que nous nommons le génie, l'art transfigure la nécessité donnée, déterminée, mécanique du monde extérieur et discerne dans les choses une âme que l'observation scientifique n'y constatera jamais pour sa part !

Ces ingénieuses déductions kantiennes ne doivent pas nous faire illusion sur le service que notre mystique attend de l'art. C'est la satisfaction que nous avons indiquée, il y a un instant : c'est la préparation de la demi-extase qui ouvre la communication avec l'au delà. Or ce bienfait a été largement préparé aux âmes germaniques par les privilégiés qui ont été successivement les dépositaires du génie créateur dans le sein de leur race : génie poétique et plastique à la fois, tel que le posséda Gœthe le grand Aryen, mais surtout génie germanique par excellence, génie musical, auquel il convient d'accorder le premier rang parmi ces véhicules prodigieux qui se montrent capables de nous transporter aux frontières du domaine métaphysique. — Et comment un enthousiaste du *Monde comme volonté* (qui fait une telle place à la musique parmi les manifestations de l'au delà), comment un fervent de Bayreuth ne penserait-il pas de la sorte? C'est même le génie musical spontané, inculte, tout instinctif des races primitives que l'auteur des *Assises* considère comme la Parole la plus reconnaissable venue vers nous de la sphère métaphysique. Il se trouve, en effet, que la musique des Tziganes hongrois, Aryens très vraisemblables à ses yeux lui a procuré ses plus énivrantes conversations avec la liberté ineffable. Et c'est la propension des mystiques en général que d'ériger en loi de l'univers leurs très personnelles expériences affectives.

Néanmoins, la musique savante, dès qu'elle est issue d'une inspiration indiscutable, n'a pas une portée religieuse moins considérable. C'est pourquoi Richard Wagner — dont les vues philosophiques propres (qui sont assez saugrenues, il faut le reconnaître), ne tiennent qu'une

médiocre place dans les *Assises*, — y occupe en revanche, le premier plan pour ses suggestions esthétiques. Dans la préface de 1901 à la troisième édition de son livre, l'auteur a payé sa dette au compositeur saxon en ces termes émus : « Je ne voudrais pas vivre, et, certes, je ne pourrais pas produire, si cet homme incomparable n'avait passé dans le monde, éclairant toutes choses autour de lui de ses rayons. Son art est le plus haut, le plus accompli que l'humanité possède parce qu'il procure mieux que tout art du passé à ceux qui sont capables de le comprendre le bienfait que Gœthe réclamait du contact avec la beauté, à savoir *une révélation vivante et instantanée* de l'Inconnaissable ! Quiconque a senti l'action de cet art, ne fût-ce qu'une fois dans sa vie seulement, sera désormais assuré de croire ! » C'est le chemin de Damas du mysticisme esthétique, ainsi qu'on le voit ; mais M. Chamberlain n'a pas achevé son apologie avec cette déclaration déjà si profondément significative. « A mon avis, reprend-il alors, la personnalité de Wagner est aussi haute que son art : non pas aussi accomplie sans doute, car il était toute humanité ; mais quelles qu'aient été les vicissitudes de son existence, sa constante poursuite d'un résultat tout idéal, son entier oubli de lui-même (1), sa confiance hardie dans la noblesse foncière de notre humaine nature, l'entière harmonie qu'il sut établir entre son vouloir et son pouvoir font de lui une figure à peu près unique dans les annales de notre espèce. Un tel caractère agit sur autrui comme une force de la nature : il donne la confiance en soi-même ; il suscite ce qui sommeillait dans l'inconscience, au plus profond des âmes ! »

M. Chamberlain ajoute, en visant Nietzsche sans le nommer, que l'ingratitude envers le demi-dieu de Bayreuth ne peut signifier que la folie ; il serait donc

(1) C'est là, à notre avis, une des plus problématiques assertions de ce dithyrambe car Wagner a été le type de l'impérialiste esthète, préoccupé d'arriver à l'illustration par tous les moyens, mais sans cesse assez confiant, il est vrai, dans la très prochaine victoire de son génie pour refuser toute concession aux goûts dominants de son entourage.

permis de fixer exactement, au moyen de ce critérium, la date du naufrage des facultés mentales chez l'auteur du *Cas Wagner* : l'infortuné perdit l'esprit à l'heure même où il se sépara de son premier maître, vers 1876 ! Notre conviction est exactement inverse, comme nous l'avons établi naguère dans notre étude sur Frédéric Nietzsche qui est intitulée *Apollon ou Dionysos?* (1). Mais ce jugement nous explique pourquoi les *Assises* paraissent si souvent reprendre à leur compte, et pousser à ses dernières conséquences logiques la première doctrine nietzschéenne, celle qui précéda, selon nous, le réveil des facultés rationnelles chez le professeur de Bâle. La parenté est en effet frappante entre les vues religieuses de M. Chamberlain et celles de Nietzsche lors de ses wagnériens débuts. Déjà l'auteur de l'*Origine de la tragédie* espérait, en 1869, le retour de l'âme allemande vers l'état d'esprit mythique et extatique des civilisations primitives, et cela par l'influence « dionysiaque » de la philosophie kantienne et schopenhauerienne, de la musique d'un Bach, d'un Beethoven ou d'un Wagner. Mais nous avons déjà indiqué que Nietzsche était loin de conclure au « christianisme germanique », lui qui a si nettement exprimé ses convictions sur ce point en ces termes (2) : « Il faut une bonne dose d'*impudence* pour soutenir que les Germains aient été préparés et prédestinés au christianisme ! » Comment, poursuit-il en effet, le sentiment du péché, la conviction déterministe, la soif de la rédemption, l'ascétisme vulgarisé, toutes ces créations chrétiennes orientales qui sentent le voisinage du désert brûlant et non celui de la forêt polaire auraient-elles eu pour source les instincts typiques de « ces Germains paresseux, mais guerriers et pillards, de ces chasseurs et buveurs de bière aux sens froids qui n'ont jamais été plus loin qu'une vilaine religion de Peaux-Rouges et n'avaient pas renoncé, il y a mille ans, aux sacrifices humains »? Voilà du moins un philosophe

(1) Paris. Plon-Nourrit, 1905. C'est le 2e volume de notre *Philosophie de l'Impérialisme.*
(2) *Werke*, XI, 321.

d'outre-Rhin qui n'a pas rayé l'Edda du passé germanique et qui se refuse à fondre bon gré mal gré le schopenhauerisme dans le gobinisme.

Revenons à l'émotion musicale, mode de révélation que se sont choisi ces deux représentants de la cinquième génération rousseauiste, Nietzsche vers son aurore, et Chamberlain à son déclin. Si la musique ne venait à son aide, avoue ce dernier penseur, il ne saurait faire comprendre à ceux qui le suivent dans ses déductions théoriques ce que c'est que la religion véritable, car il faut y voir avant tout une *personnelle, une actuelle expérience* ! Il nous engage donc à nous remémorer nos sensations musicales les plus significatives, en particulier cette impression écrasante, indélébile que le sens esthétique reçoit d'une musique véritablement géniale. Nous pourrons entrevoir, par ce détour, ce qui fait l'essence de l'émotion religieuse.

Le théâtre de Bayreuth est donc bien, à la lettre, le premier temple de la religion de l'avenir, comme l'espérait au surplus son fondateur. Mais il est encore un autre maître de l'art musical que les *Assises du* XIXe *siècle* semblent parfois égaler, préférer presque à Wagner pour sa puissance de suggestion métaphysique. C'est Sébastien Bach qui a consacré sa vie artistique à exprimer l'émotion religieuse. Sous l'influence de ce compositeur véritablement inspiré, le sentiment religieux, si étroitement associé au sens esthétique dans le chamberlainisme, pourra se préciser dans l'âme germanique et s'engager enfin sur la voie saine où désire le voir progresser notre prophète. Car Bach partage avec Vinci et Rembrandt le glorieux privilège d'avoir prêté la vie aux Paroles du Christ et même évoqué l'aspect terrestre du Rédempteur : en sorte que l'émotion née de son art s'associera sans peine en des âmes de choix avec le plus pur « christianisme », avec cette révélation par la personnalité de Jésus dont nous avons déjà dit les attraits. Pour recueillir en effet le bénéfice des enseignements oraux de Jésus, M. Chamberlain a besoin, nous le savons, d'un contact

immédiat avec le Sauveur, de sa présence hallucinatoire, pourrait-on dire, en forçant quelque peu sa pensée. C'est donc à ses yeux la plus haute vertu d'un artiste que celle d'évoquer devant les fidèles le Maître vivant, tel qu'il se présenta soudain au milieu d'eux le jour de la Pentecôte. Sans ce miracle, renouvelé de loin en loin par le génie, l'Homme-Dieu n'existerait plus pour nous : il demeurerait immobile, figé, privé d'action persuasive derrière de poudreux documents historiques. Afin que la religion germano-chrétienne reçoive de plus en plus un caractère d'actualité réelle et d'effective expérience, il importe que la figure du Christ ressurgisse sans cesse au milieu de ses disciples. A défaut de telles résurrections, en effet, la personnalité de Jésus, lien mystique le plus efficace entre le Germain et la Divinité alliée, se réduirait à une représentation abstraite, qui la conduirait une fois de plus soit vers l'idolâtrie méditerranéenne, soit vers le rationalisme juif.

Une seule voie reste ouverte devant la religion germanique pour la dérober à ce double péril. L'art, en vertu de l'actualité immédiate de son action sur l'affectivité humaine, infusera dans cette religion définitive le contenu efficace du christianisme, c'est-à-dire la présence de Jésus, et lui permettra de renouveler sans cesse à ses adeptes le bienfait, une première fois goûté, de la communion esthétique avec l'Homme-Dieu. Pour qui sait voir, en effet, toute manifestation artistique élevée contribue, de façon plus ou moins apparente et directe, à la révélation de Jésus. C'est non seulement le visage humain, image privilégiée de la Divinité qui possède cette vertu efficace : tous les êtres de la nature, dès qu'ils ont été interprétés par le génie deviennent aptes à nous apporter la révélation esthétique. Nous élevant en effet dans la sphère de l'art, ils nous procurent, pour un instant, le spectacle de ce monde, à la fois transcendant et réel, dont le Christ a parlé quand il a dit que le royaume du ciel est caché dans la vie terrestre comme un trésor dans le sol d'un champ.

Éclairons par un exemple ces affirmations singulières.

Appliquez-vous, nous dit M. Chamberlain, à contempler d'abord l'un des nombreux Christ dessinés par Rembrandt avec l'originalité que l'on sait : puis, après un moment de repos, prenez en main le paysage avec trois arbres, du même maître. Vous reconnaîtrez aussitôt l'intime parenté de ces deux manifestations, si diverses, d'un même pouvoir de pénétration visionnaire, en constatant qu'elles vous apportent l'une et l'autre, avec une égale intensité, l'émotion religieuse ! En d'autres termes, le christisme et l'esthétisme convergent de façon à ce point irrésistible dans le chamberlainisme que, la figure du Christ fournissant la suprême impression d'art, réciproquement, toute impression d'art, quelle qu'elle soit, y est déclarée propre à évoquer la figure du Christ !

C'est là ce que les *Assises* nous ont appris de plus net sur la religion germanique de l'avenir. Elle sera christisme à coup sûr, et christisme artistique de toute nécessité, ce qui d'ailleurs n'a rien de très spécifiquement germain, il faut le reconnaître. C'est une forme du rousseauisme qui continue, selon nous, de dominer la pensée européenne.

6. — *L'adhésion de Guillaume II.*

Nous avons dit que cette mise au point du pangermanisme mystique qui fut l'œuvre de M. Chamberlain, il y a vingt ans bientôt, reçut presque aussitôt l'adhésion de l'empereur allemand. Nous avons rappelé qu'en Guillaume II le sang prussien ayant reçu plus d'une affusion sud-allemande (les Hohenzollern sont d'ailleurs des sud-allemands d'origine), ce monarque avait trouvé dans le chamberlainisme de quoi concilier jusqu'à un certain point ses traditions de famille résumées dans les leçons de Frédéric II, son grand-oncle, avec les prétentions sentimentales, esthétiques et morales du teutonisme romantique. Pendant plusieurs années, son abondante éloquence s'est visiblement ressentie de la lecture

et de la méditation des *Assises du* XIXe *siècle.* Lorsqu'il visita Aix-la-Chapelle en 1902, il s'exprima publiquement à peu près en ces termes auprès du tombeau de Charlemagne : Ce fut, certes, le témoignage d'une haute confiance dans les destinées de la race germanique, à peine parvenue au seuil de l'histoire, que l'acte papal qui conféra au roi des Francs, Charles, l'héritage et la couronne des Césars. L'édifice romain s'affaissait sur ses bases et seule l'apparition du victorieux; du vivant Germain fut alors capable de donner une impulsion nouvelle aux destinées de l'Europe. Pourtant les devoirs impériaux associés à ceux de la royauté germanique étaient un trop lourd fardeau pour la plupart des épaules humaines ! Charles le Grand sur le porter sans faiblir, mais non pas après lui ses successeurs. Le souci de l'Empire du monde leur fit perdre trop souvent de vue le pays et le peuple germain : ils regardaient vers le sud et cependant leur domaine souffrait. Aujourd'hui s'est constitué un Empire nouveau dont les devoirs sont tout autres. Pleins de réserve *vers l'extérieur*, recueillis entre les limites de leur sol natal, les Allemands se bronzent *à l'intérieur* pour se préparer aux travaux qui ne furent pas accomplis par le moyen âge. Que, conformément au *caractère germanique*, ils apprennent donc à *se restreindre vis-à-vis du dehors afin de demeurer sans bornes vers le dedans* ! — En cet endroit, les mots même de l'orateur furent empruntés à son inspirateur anglais. — L'essor de la langue, de la science, de l'érudition allemande, poursuivait cependant Guillaume, grandit au loin notre prestige : il n'est pas une œuvre marquante de l'érudition contemporaine qui n'ait été composée dans cette langue et nulle pensée féconde ne saurait poindre dans le domaine scientifique qu'elle ne soit aussitôt mise en œuvre en terre allemande pour être ensuite adoptée dans les autres pays. *Tel est l'Empire du monde que l'esprit germain réclame* !

Ne croirait-on pas lire le chapitre des *Assises du* XIXe *siècle* qui est consacré à la condamnation de l'*universalisme* romain et à la délimitation du germanisme dont

le devoir serait de conquérir tout d'abord le monde par son rayonnement intellectuel et moral, — en attendant qu'il ait trouvé le moyen d'exploiter matériellement les races moins nobles sans risquer de se gâter à leur contact ! Car, il restait bien quelque ambiguïté dans l'objectif proposé à cette préparation intérieure et la « poudre sèche » était sans doute parmi les préparatifs les plus essentiels. Ajoutons que, lors de ce discours en pays rhénan, le kaiser avait à ses côtés le vieux général de Loé, catholique convaincu, auquel il s'adressa directement pour affirmer sa sollicitude à l'égard de ses sujets non réformés, pour exprimer le vœu d'une action parallèle des deux grandes communions chrétiennes en vue de l'œuvre patriotique qu'il venait de définir — exhortation qui était tout à fait dans l'esprit des *Assises*.

Peu après, Guillaume était amené à prendre la plume dans une circonstance assez particulière. L'assyriologue Delitsch avait fait en sa présence une conférence sur les relations entre la pensée babylonienne et l'inspiration de la Bible, à propos de découvertes épigraphiques récentes. Ce fut à un amiral que l'empereur jugea bon de communiquer ces vues sur ce sujet et sa lettre fut une adhésion, à peine voilée, du *summus Episcopus* des Églises protestantes de l'Allemagne à ce christisme esthétique dont nous avons tracé les grandes lignes. Comment interpréter d'une autre façon la foi qui s'y affirmait dans la révélation continuée par l'intermédiaire des grands hommes? Hammurabi, le vieux législateur babylonien, Moïse, Abraham, Homère, Charlemagne, Luther, Shakespeare, Gœthe, Kant et Guillaume Ier étaient invoqués par leur nom dans cette liste hagiographique. Et, si l'on néglige quelques additions inspirées par la déférence pour l'Écriture sainte et par la piété familiale, ce sont là les Saints des *Assises* ! Italiens et Français s'étonnèrent alors à l'envi de se voir entièrement passés sous silence dans cette liste, toute septentrionale, des artisans de la plus haute culture humaine, et il est certain que M. Chamberlain s'est montré

plus large d'esprit dans ses *Assises* puisque François d'Assise, Dante, Vinci, Crispi même, pour la péninsule transalpine, Abélard, Descartes (nous allons y revenir), Pascal, Racine, Voltaire entre autres pour notre part, avaient reçu de ses mains non suspectes leur brevet de germanisme, ou tout au moins de celto-germanisme.

Quant aux Sémites acceptés comme révélateurs dans le document impérial, il ne les aurait sans doute point récusé pour sa part, car, dès cette époque, il tendait de plus en plus à réserver au judaïsme proprement dit, à l'œuvre étroitement ecclésiastique d'un Esdras, les foudres de l'excommunication aryenne. Lorsqu'il écrivit à la fin de cette année 1902, une préface pour la quatrième édition de son livre, il la consacra, lui aussi, aux théories du professeur Delitzsch sur *Babylone et la Bible* ; et, tout en accablant ce savant des témoignages de son indignation pour le dangereux philosémitisme dont il avait fait preuve en matière d'inspiration religieuse, il déclara présager lui aussi un éminent résultat cultural des progrès de la science assyriologique : à savoir la preuve de l'aryanisme latent qui vint ennoblir l'aurore du peuple d'Israël et marquer de son sceau les premiers chapitres du Livre saint des Hébreux.

Quoi qu'il en soit du germanisme d'Hammurabi, d'Abraham et de Moïse, c'est par l'action sans cesse renouvelée de génies tels que Shakespeare et Gœthe que l'empereur déclarait concevoir, comme M. Chamberlain, une évolution continuée (*Weiterbildung*) de la religion du Christ. Il ajoutait qu'éprouvant parfois le besoin d'une forme précise, d'une enveloppe sensible pour son émotion transcendante, il demandait lui aussi cette forme aux Paroles de Jésus : « Jamais, indiquait-il pour conclure, la religion n'a été un résultat de l'effort vers la connaissance : elle n'est pas autre chose que l'effusion qui déborde du cœur de l'homme dans son élan vers la Divinité tutélaire ! » Et M. Chamberlain aurait signé des deux mains cette définition si « germanique » !

Enfin, reprenant la parole le 17 octobre 1903, au dîner

de famille qui suivit la confirmation de deux de ses fils, il établit un rapprochement entre cette cérémonie pieuse et celle qui marque l'entrée traditionnelle des Hohenzollern dans le corps des officiers prussiens, à l'âge de dix ans, avec le grade de lieutenant : « Je choisis à dessein cette comparaison militaire, proclama l'orateur, parce que je suppose que vous connaissez la belle allégorie morale qui assimile le chrétien à un guerrier, en énumérant les armes mises à sa disposition par le Sauveur ! » Le Christ, ajoutait-il, fut « la personnalité la plus personnelle » qui ait jamais paru sur la terre : et c'est avec cette personnalité qu'un bon chrétien et un bon Allemand doit rester en intime communication pour mener cette existence remplie d'une continuelle activité que commande la doctrine du Maître. — Cela sonnait encore comme une paraphrase inavouée des *Assises*, mais des *Assises* interprétées déjà dans un sens comminatoire que leur auteur ne leur donnait pas en ce temps.

7. — *Moralisme et germanisme.*

Il semble qu'il se soit laissé entraîner, au cours de la présente guerre, à suivre les suggestions de Guillaume après lui avoir fait naguère accepter les siennes : mais nous connaissons mal cette période de son activité intellectuelle, et, si nous nous en tenons à celle que résumaient ses *Assises*, nous constaterons qu'il tentait encore d'associer en ces pages ses préjugés de race avec les préceptes universellement reconnus de la morale. Il appliquait en effet, le plus souvent, le vocabulaire de l'esthétisme wagnéro-schopenhauerien et de l'ethnologie gobinienne aux enseignements stoïco-chrétiens qui résument présentement l'expérience sociale de l'humanité supérieure.

Un biographe de Gobineau en Allemagne, le professeur Kretzer, présentait naguère sous une forme inattendue, les enseignements qu'il avait tiré pour sa part de l'*Essai*

sur l'inégalité des races humaines, l'ouvrage fondamental de l'écrivain français. On assiste actuellement, disait-il, à une regrettable régression des notions ou institutions aryennes en Europe : les peuples latins subissent la dégénérescence nègre, celle que l'*Essai* montre sensuelle et fétichiste : les Anglo-Saxons, Britanniques ou Yankees, sont la proie d'une régression jaune, matérialiste et utilitaire. Seul, le véritable Aryen a possédé dans le passé le culte et la science de la liberté dont il corrigeait les excès par les préceptes de l'honneur. Telle est donc la qualité ethnique dont l'Allemand devrait faire en sorte de se réserver le monopole, en adoptant cette règle de conduite : « Rends vainqueur *en toi* et autour de toi l'Aryen ! »

En d'autres termes, et si nous utilisions le vocabulaire gobinien à notre tour, nous dirions que tout Européen loge en soi un Aryen : c'est l'être social accompli : un nègre, c'est la passion aveugle prête à s'appuyer de mysticismes grossiers, et un jaune, c'est l'égoïsme à brève prévision, dépourvu de larges horizons. Il s'agit de faire triompher dans ce trio l'Aryen, sorte d'ange gardien préposé à la garde de quiconque conserve en ses veines quelques vestiges du sang de cette race noble par excellence, et de faire taire les deux démons tentateurs, à face diversement colorée, qui incitent au mal ceux d'entre nous dont les ancêtres ont péché par la mésalliance.

Traduisons maintenant ces conseils en langage chamberlainien. Si, arrêtant nos regards sur la seule Europe, au lieu d'embrasser comme Gobineau l'humanité toute entière dans notre allégorie ethnique, nous écrivons dans le schéma tracé par le professeur Kretzer : Chaos des peuples au lieu de Latinité noircie, Juif au lieu d'Anglo-Saxon jauni, Germain enfin (ou Slavo-Celto-Germain à la rigueur) au lieu d'Aryen, nous aurons résumé la doctrine des *Assises*. On y apprend que tout Européen de bonne volonté morale ayant, à quelque race qu'il appartienne, du sang aryen dans les veines, doit vaincre le Juif ou le Méditerranéen qui tendent à s'affirmer en lui pour

y réaliser le Germain accompli ! L'auteur pourrait-il s'opposer à cette interprétation de son livre après y avoir imprimé en toutes lettres : « C'est un crime contre la nature que de prêcher l'orgueil, la haine, l'exclusivisme pour en faire la base des rapports moraux qu'on se propose d'entretenir avec ses frères en humanité ! » Ou cette phrase plus significative encore : « Les Aryens sont-ils tous de même sang? Je n'en sais rien et cela m'est égal. Nulle parenté ne lie plus intimement que la parenté élective, et, en ce sens, les Indo-Européens forment certainement une même famille ! » — Enfin, cette profession de foi qui détruit toute la philosophie de la race : « Quiconque se révèle et se démontre Germain par ses actes, quel que soit son arbre généalogique, est un Germain ! »

Par malheur, les enseignements de M. Chamberlain ont subi au delà du Rhin le même sort que ceux de Gobineau, et pour la même raison. L'impérialisme irrationnel outrecuidant, qui naît trop facilement du succès dans l'âme humaine, les a aussitôt exploités dans le sens de ses appétits impatients : on n'en écouta que les suggestions d'orgueil mystique : on négligea les avertissements de modération qui y tenaient encore quelque place. Et nous avons pu faire connaître au public français, dans les années qui ont suivi la triomphale réussite des *Assises*, plus d'un pangermaniste aux affirmations autrement tranchantes, aux revendications autrement brutales que celles de M. Chamberlain, mais qui se sont appuyés de son crédit pour servir le leur. Les Woltmann et les Reimer ont préparé les Bernhardi, en attendant les Hindenburg. Qu'est devenue la morale kantienne en cette affaire? L'aryanisme chamberlainien, interprété sans sophisme et sans parti-pris, couronnerait-il aujourd'hui les envahisseurs de la Belgique ou plutôt ces Yankees qui se préparent à combattre pour l'avenir moral de l'humanité à la voix de leur président élu? S'il a enfin repris son sang-froid, après avoir vu surgir depuis trois ans dans le monde tant de souffrances et tant de désespé-

rance imméritée, l'écrivain anglais aura perçu la voix de sa conscience. Il n'est pas un esprit droit qui ne puisse prévoir en quel sens aura été rendu cet arrêt (1).

(1) Comme nous l'avons indiqué plus haut, l'activité de publiciste que M. H.-S. Chamberlain peut avoir manifesté depuis le début de la guerre nous est trop mal connue dans son ensemble (bien que certains échos en soient parvenus jusqu'à nous) pour que nous puissions l'apprécier en ce moment avec le sang-froid qui convient à l'historien des idées. Nous nous réservons donc de donner plus tard, s'il y a lieu, ce complément à notre présente étude.

APPENDICE

LE " DESCARTES " DE M. H.-S. CHAMBERLAIN.

Six ans après ses *Assises du* XIXe *siècle,* M. Chamberlain publia une étude presque aussi volumineuse sur *Emmanuel Kant. — Sa personnalité à titre d'introduction à son œuvre.* — Il n'obtint cette fois qu'un succès d'estime, car son dilettantisme devenait trop visible en un pareil sujet et il n'y trouvait plus d'ailleurs, pour complices, les secrètes passions de ses lecteurs.

En termes plus techniques et moins directement polémiques que dans son précédent ouvrage, il reprenait ses commentaires sur l'avenir probable de la pensée germanique. Kant, rappelait-il, a dit de lui-même qu'il venait trop tôt pour son temps, son heure véritable ne devant sonner qu'un siècle après sa mort ! Stendhal a dit, quelque chose d'analogue chez nous, avec plus de vérité ; mais le kantien fanatique qu'est M. Chamberlain donne pleinement raison sur ce point à son maître de prédilection. Le nouveau siècle, dit-il, a besoin de ce puissant initiateur qui affirme lui-même de sa conception du monde qu'elle réalise une rénovation de la pensée humaine parfaitement comparable à celle dont la découverte de Copernic est devenue le point de départ ; car le kantisme garde ceux qu'il a une fois éclairés et conquis de deux excès en sens inverse, le dogmatisme sacerdotal et la superstition scientifique. — Toujours original au surplus dans ses allures, M. Chamberlain a imaginé de faire mieux

connaître son grand homme en le comparant à quelques autres et les trois quarts de son gros livre sont remplis par les portraits de Gœthe, Vinci, Descartes, Giordano Bruno, Platon, considérés dans leurs analogies et dans leurs oppositions de tempérament avec le penseur de Kœnigsberg.

Un Français figure donc cette fois parmi les lumières de l'humanité noble, un Français qui est toutefois un incontestable « Germain » aux yeux de son admirateur anglais, en dépit de ses origines tourangelles et en raison des dispositions de son esprit. Il nous a paru curieux de reproduire ici quelques passages significatifs de cette biographie dont l'accent est si particulièrement apologétique.

I. — *Descartes méconnu.*

Parmi les grands penseurs qui jalonnent la voie du progrès humain, estime M. Chamberlain, aucun peut-être n'a été moins justement traité par la postérité que René Descartes. Le véritable Descartes demeure en effet inconnu, à peu de chose près, de nos contemporains. Ce qui, sous son nom, mène dans leur mémoire une sorte d'existence fantomatique, est une caricature falote, un mannequin sans vie. De cet homme qui lutta si courageusement pour se débarrasser, lui et ses lecteurs de toute phraséologie creuse, et dont l'effort tendit à délivrer la philosophie du joug d'une logique aussi arrogante qu'impuissante, afin de lui ouvrir les yeux sur cette source unique de productivité qui est l'intuition (*Anschauung*) pure : de cet homme qui, dans sa franche et implacable opposition aux vides classifications des pédants s'est écrié : « Toute la science humaine ne consiste qu'à distinctement VOIR » ; de cet homme-là, les esprits cultivés de notre temps ne connaissent ni la personnalité, ni la vie, ni les mérites. Ils ont seulement retenu de lui cette banalité qu'est le *cogito, ergo sum* : un pur cliquetis de syllabes, au moins quand on ignore d'où il vient et où il prétend conduire, dans l'intention de Descartes.

Supposez, poursuit notre cartésien d'outre-Rhin, afin de se faire mieux comprendre, qu'un traité d'histoire écrit pour nos descendants ne rapporte de Bismarck que cet aphorisme : « Nous autres Allemands, nous craignons Dieu, mais rien d'autre dans le monde » et présente cette assertion, *très discutable* d'ailleurs, comme le résumé de cette vie si débordante d'action en tous sens ! Eh bien, nous sommes renseignés de même sorte lorsque nous ne connaissons rien d'autre qu'une proposition vague de ce mathématicien, physicien, anatomiste, cosmologue et philosophe initiateur que fut René Descartes, du penseur qui, plus que tout autre, peut-être, a su enrichir notre trésor de notions constructives, en sorte qu'aujourd'hui encore la philosophie et la science vivent de ses suggestions géniales !

Puis, comme si ce n'était pas assez que de présenter la tête en bas une conception du monde qui repose en réalité sur la plus large base expérimentale et de la restreindre à une subtilité logique, on nous a également dérobé la « personnalité » de son auteur. — Descartes était de naissance un aristocrate et, par la disposition de son esprit, un individualiste extrême. Non seulement il se tint à l'écart du commerce des hommes en séjournant longuement à l'étranger, et en quittant une ville aussitôt qu'il y était connu, c'est-à-dire astreint à quelques obligations sociales, mais encore il s'entoura au moral d'un mur épais pour que les vues de ses contemporains spécialistes ne parvinssent pas jusqu'à lui. Il creusa provisoirement un fossé profond autour de sa personnalité mentale pour que la sagesse du passé, même celle des Anciens, fût tenue à une certaine distance de sa pensée propre. Mépriser les futilités chères aux philosophes de profession, ce qu'il appelle les « bagatelles d'école » est à ses yeux la marque d'un esprit souverain. Par là, Descartes se présente comme Schopenhauer sous les traits d'un « grand isolé », mais dans un tout autre sens, car il se conserva sans vanité, sans amertume, dans une fière et paisible réserve. Il fallut des années de prière instante au

plus honoré de ses amis, le père Mersenne, pour le décider à publier quelques fragments de ses travaux ; et il en serait demeuré là peut-être, si un vœu sorti de la bouche d'une femme, la Palatine Elisabeth, n'avait été considéré comme un ordre par cet homme du monde accompli qu'il était.

Platon se rattache à Socrate et en outre à Pythagore, Anaxagore, Héraclite ou autres ; Aristote sort de Platon, Bruno de Plotin, Lucrèce et Cusa; Spinoza, Leibniz, Locke, Berkeley procèdent de Descartes ; Kant, de Descartes, également et en outre, de Leibniz, Locke, Rousseau, Hume ; et ainsi des autres philosophes du premier rang. Descartes est l'unique penseur qui se dresse à nos yeux sans nul soutien ! Bien qu'il soit convaincu de la vérité de ses aperçus, bien qu'il espère de leur triomphe une véritable renaissance du savoir humain, il veille néanmoins avec tant de jalousie sur son indépendance intellectuelle, il est si préoccupé de persister dans son fier isolement jusqu'au delà du tombeau, qu'il présente sa méthode comme convenable à lui-même, non point à autrui, et qu'à plusieurs reprises, il ne recule pas devant cette affirmation paradoxale : « Ma conception du monde ne comporte aucune originalité ! » Car cet ennemi de l'Ecole redoute par-dessus toutes choses que le bon public ne s'avise de reformer une *école* autour de son nom : c'est un épouvantail à ses yeux que cette perspective. Quoi, des hommes viendront quelque jour qui s'imagineront comprendre en une heure le résultat de son effort vital et qui bâtiront là-dessus une rébarbative *philosophie* affirmant que cette philosophie se dégage de ses principes et que lui, Descartes, en est l'inventeur? Il est véritablement touchant de l'entendre supplier la postérité à peu près en ces termes : « Ne croyez jamais sans vérification que des choses dont on vous assure qu'elles sont ma doctrine soient véritablement venues de moi ! Ne m'attribuez pas d'autres pensées que celles que vous aurez recueillies de ma propre bouche ! » — Ce qu'il a voulu, c'est donc le contraire de la fondation d'une *école* et de l'enseignement d'un *système* :

c'est simplement ouvrir quelques fenêtres autour de la pensée humaine pour laisser entrer la lumière, la lumière au profit de quiconque possède seulement deux yeux pour bien voir !

Ceci posé, on commencera sans doute à se rendre compte de la tournure de ce grand esprit et de ce qu'il pouvait avoir pour intention quand il se laissa enfin persuader de communiquer au public quelque chose de ses convictions acquises. Se sentant personnalité libre et se remémorant le dur travail qu'il lui en a coûté pour rejeter loin de ses yeux tous les bandeaux que l'éducation, la tradition, le pédantisme, l'enseignement professoral y avaient successivement posé depuis son enfance, il se préoccupe d'éveiller les libres esprits. A cet effet, il prétend non pas enseigner, dans le sens scolaire de ce mot, mais inciter autour de lui à l'imitation de son exemple. Il prescrit d'ouvrir les yeux et de s'instruire alors soi-même par l'observation directe. Philosopher selon lui, c'est *ouvrir les yeux*, à la lettre. — Qu'on examine plutôt ses portraits. Qu'on y remarque ce regard naïvement étonné qu'il semble jeter sur le monde, et le sourire secrètement ironique que lui inspire l'humaine sagesse. Cet homme est *antiscolastique* jusqu'au bout des ongles. Son *cogito, ergo sum*, lui-même n'est pas un argument en bonne forme, mais l'expression verbale (et pour cela seulement enveloppée du déguisement logique) d'une observation immédiate et directe. Que les spécialistes s'avisent de le chicaner sur ce point, il s'en débarrassera par cette déclaration péremptoire : « Je ne conclus pas mon existence d'un syllogisme, mais je la constate tout bonnement ! »

C'est pourtant un tel homme qui dut subir ce destin lamentable de devenir la proie de la *populace*, à un degré que ne connut jamais nul autre penseur ! A peine fut-il disparu de ce monde que l'Europe se trouva partagée en deux camps : les Cartésiens et les Anticartésiens. A peine eut-il fermé son œil si fier — et en même temps si fin, si honnête et si aimable, en dépit de son expression mé-

fiante, — qu'il se vit disséqué selon les règles et offert en préparations anatomiques aux écoliers. L'héritage intellectuel de Descartes « mis au point », comme il est d'usage en semblable cas, par toutes sortes de médiocrités impudentes, devint un *système* fait de définitions scolastiques et de dogmes rigides. Et lorsque bientôt les semences qu'il avait confiée à la terre se furent épanouies en une nouvelle science et en une philosophie renouvelée, on se permit de dédaigner unanimement le cartésianisme vide, et le non moins stérile anticartésianisme !

On objectera que Descartes est honorablement mentionné par les historiens de la pensée. Ils vont répétant partout qu'il faut voir en lui le « père de la philosophie moderne ». Mais il est tout aussitôt traité par eux comme un *père noble*, pour employer la langue du théâtre, c'est-à-dire comme un personnage décoratif dont on a peu de souci et qu'on laisse trop volontiers à l'arrière-plan de la scène. Dans la plupart des ouvrages consacrés à l'évolution de la pensée spéculative, on lui consacre un chapitre intitulé : *Descartes et son Ecole,* ou même tout simplement *Le Cartésianisme.* Il a écrit que les grands esprits eux-mêmes ne profèrent que des sottises aussitôt que leurs disciples s'avisent de parler en leur nom, et il n'existe plus qu'à titre d'éponyme, pour résumer un groupe de publicistes plus ou moins inspirés de sa pensée !

2. — *Descartes initiateur.*

Au surplus, très rares sont les philosophes de profession qui puissent comprendre le vrai Descartes. — N'est-il pas bien plutôt un concepteur du monde (*Weltanschauer*) qu'un philosophe au sens scolastique et encore aujourd'hui usuel de ce dernier mot. — Nous savons déjà que l'ambition de M. Chamberlain est de substituer le terme germanique de concepteur du monde, au mot grec de philosophe pour désigner les vrais créateurs dans le domaine de l'esprit. — Le penseur français estimait que la

philosophie digne de ce nom ressemble à un arbre, qu'elle est l'arbre d'or de la vie. Ses racines métaphysiques plongent dans l'obscurité du sol et, comme toutes les racines, elles ne portent pas de fruits; son tronc puissant, c'est la physique, au sens large de ce mot, et ce tronc se ramifie pour former les diverses sciences empiriques qui seules portent des fleurs en attendant de mûrir des fruits. Certes, Descartes a posé pour la première fois dans toute sa rigueur, le problème de la connaissance, mais il s'attarde peu à la métaphysique : elle ne lui sert que de tremplin pour s'élancer, comme d'un bond, au cœur même des recherches de la physique.

Comment s'étonner qu'un tel homme reste profondément étranger à nos philosophes de profession, infiniment plus étranger que leur favori Spinoza, qui lui, ne délaisse jamais du moins le terrain de l'abstraction : plus étranger même qu'un Francis Bacon (1) qui a bien composé un *Novum organon* pour le progrès des sciences de la nature, mais qui n'a jamais pris sa part du travail mathématique ou physique de son temps et dont le principe est de renoncer à toute conception du monde, au profit d'un soi-disant empirisme : plus étranger encore que Leibniz, Locke, Berkeley, Hume, car chez tous ceux-ci la *ratiocination* fait encore le fond de la philosophie. — Ici, au contraire, nous avons à faire à un homme dont l'œuvre capitale, malheureusement inachevée et demeurée fragmentaire devait s'intituler *Du Monde ou traité de la Lumière* !

Lorsque, chez un tel homme, on ne souligne que ses opinions sur la théorie de la connaissance, ses discussions métaphysiques sur l'esprit et la matière ou sur la nature

(1) Bacon est profondément antipathique à son compatriote. Les naturalistes ont dès longtemps démontré, dit-il, que la méthode baconienne n'est *pas* celle de la recherche scientifique exacte, et en outre que les méthodes présentes de la science naturelle étaient *déjà* en usage au temps de Bacon, qu'elles avaient même conduit à des résultats éclatants entre les mains de Copernic, Galilée, Harvey, Gilbert. Bacon s'est d'ailleurs moqué de tous ces résultats, incapable qu'il était de comprendre le caractère de la recherche savante. On ne peut donc qu'approuver Gœthe qui l'a nommé le chef de file de tous les Philistins.

de l'espace, ainsi que ses essais pour prouver l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, non seulement on n'a de lui qu'une image faussée, mais encore on devient incapable de le comprendre dans sa façon d'envisager ces questions purement spéculatives. Quiconque n'a pas étudié et compris dans son essence la physique de Descartes, n'aperçoit sa métaphysique que dans une fausse perspective : de là l'insuffisance de la plupart des travaux qui lui ont été consacrés jusqu'ici.

Chose singulière, Descartes n'est pas mieux traité par les mathématiciens, mécaniciens, physiciens ou anatomistes que par les philosophes proprement dits. Nous vivons en effet sous le régime de la spécialisation à outrance et chaque branche de la science ne s'attache qu'aux résultats concrets obtenus dans le champ circonscrit de ses recherches. Or, le terrain propre à la recherche de Descartes, c'est précisément l'espace *intermédiaire* entre ces différents domaines. C'est sur les frontières ou sur les lisières qu'il se meut le plus volontiers, comme il l'a fait entre métaphysique et physique par exemple. Là où il y a liaison ou transition, là où les faits rigides se trouvent obligés, par leur contact avec une autre série de faits, à devenir souples et ductiles, c'est-à-dire là où surgit le besoin de tout ce que nous appelons expliquer ou comprendre, là et là seulement Descartes se trouve à son aise et se sent à son affaire. Voilà pourquoi ses plus indéniables conquêtes dans la sphère des sciences exactes — aperçus féconds ou éclaircissement de faits, — se sont complétées en d'autres mains que les siennes et ont illustré finalement d'autres noms que le sien.

Par exemple, il est surabondamment prouvé, mais non moins oublié le plus souvent, qu'il a enseigné et expérimenté la pesanteur atmosphérique à une époque où Pascal était encore un enfant, et tandis que Galilée considérait encore comme un dogme intangible la fameuse « horreur du vide ». La célèbre expérience du Puy-de-Dôme ne fut même entreprise que sur ses instances, et pour convaincre le scepticisme de Pascal.

Que Descartes ait découvert la circulation du sang indépendamment de Harvey et les lois de la chute des corps indépendamment de Galilée, cela n'intéresse guère que les spécialistes, mais n'en est pas moins de la plus grande portée pour la connaissance de sa personnalité. Humboldt rappelle encore en 1847 dans son *Cosmos*, qu'il a, le premier, posé les lois mathématiques de la réfraction : mais on ne trouve plus ce fait mentionné dans aucune publication ultérieure. Chacun sait que l'idée, toute visuelle, de l'inertie de la matière est à la base de la science mécanique ; mais bien peu savent que nous en sommes redevables à Descartes et nul ne s'avise de tirer d'un pareil exploit intellectuel et de tant d'autres, une conclusion sur la nature de son esprit. On préfère de beaucoup s'en tenir au *Cogito, ergo sum* !

On ne relève pas davantage ce fait que Descartes a réalisé dans la physique une révolution analogue à celle que Copernic prépara dans l'astronomie lorsqu'il affirma cette conviction extraordinairement géniale, d'ailleurs entièrement incompréhensible pour ses contemporains et par suite, accueillie par eux avec un haussement d'épaule : *la Lumière est mouvement* ! Et non pas mouvement d'un corps lancé sur une trajectoire, comme Newton l'enseigna un peu plus tard, mais mouvement d'une matière impalpable, impondérable, l'éther par lequel notre nerf optique est mis en vibration ! Sous l'empire transitoire des grossières conceptions de Newton en matière d'optique, cette idée fut oubliée ; et lorsque, contraint par l'observation des faits, on dut y revenir, on préféra la reprendre chez Christian Huyghens, fils et petit-fils des amis les plus intimes de Descartes, élevé sous les yeux du grand homme et qui avait tout simplement développé ses vues géniales sur l'éther en mouvement, pour en faire une théorie mathématique achevée de l'ondulation.

Ce sont, on le voit, des pensées initiatrices de Descartes qui se trouvent à la base non seulement de notre physique anatomique, mais encore de notre physique molécu-

laire. Et, malgré tout cela, nous entendons fort peu parler de lui dans l'histoire des Sciences naturelles : là aussi, sa physionomie reste embrumée, déformée sous notre regard incertain. C'est pourquoi le zoologiste Thomas-Henry Huxley, un des rares naturalistes qui se soient donné une formation philosophique complète au cours du XIX[e] siècle, a pu écrire : « Derrière toutes les idées qui sont caractéristiques de la science moderne, soit en philosophie, soit dans l'étude de la nature, nous trouvons non pas toujours pour la forme, mais toujours pour la pensée, l'impulsion de ce grand Français ! » Les idées de Newton, comparées à celles de Descartes, sont celles d'un enfant confrontées avec celles d'un homme ! Mais elles étaient tout à fait aptes aux besoins de l'investigation empirique en leur temps. Aujourd'hui que de nouveaux matériaux se sont entassés par le travail des siècles, on revient insensiblement à Descartes et à ses intuitions inépuisables !

Enfin, dans une soigneuse analyse de la découverte de la géométrie analytique par notre compatriote, — sujet trop ardu pour que nous nous hasardions à le suivre davantage, — H.-S. Chamberlain a, mieux que partout ailleurs, souligné l'extraordinaire puissance d'intuition qui fut la marque de cet incomparable esprit ! — Nous le quitterons sur ce témoignage d'impartialité historique, en souhaitant que la leçon des faits l'amène à une pareille liberté d'esprit dans tous les domaines de la pensée synthétique.

TABLE DES MATIÈRES

CORBEIL. — IMPRIMERIE CRÉTÉ.

La BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE DE CRITIQUE *se distingue par le grand éclectisme de ses choix.*

Elle comprend cinq séries :

Lettres et Arts
Religion et Philosophie
Sociologie et Politique
Histoire et Archéologie
Ethnographie et Géographie

CHAQUE VOLUME : 2 FRANCS

DÉJÀ PARUS :

Les Écrivains de la Guerre, par ANDRÉ MAUREL.
La Faillite de l'Internationale, par ALEXANDRE ZÉVAÈS.
Le Français a la tête épique, par MAURICE WILMOTTE.
Ce qu'est le Germanisme, par GEORGES DUMESNIL.
Un grand Destin commence, par ONÉSIME RECLUS.
Le Socialisme national, par Edmond LASKINE.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

Ecrit le soir, par Marcel BOULENGER.
Émile Verhaeren, par ALBERT MOCKEL.
Gobineau, par PAUL SOUDAY.
Tous les " Don Juan ", par COLONNA DE CESARI-ROCCA.
La psychologie du soldat, par les Drs LOUIS HUOT, et PAUL VOIVENEL.
L'art indépendant français sous la troisième république, par CAMILLE MAUCLAIR.
Les romanciers belges, par MAURICE DES OMBIAUX.

Seillière, Ernest Antoine
Aimé Léon, baron
Houston-Stewart Chamber
lain